

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La « Technique du coup d'Etat »

Le mouvement autonomiste breton

Mexique, terre indienne

En quelques lignes...

La leçon de l'affaire d'Ethiopie

Toulouse, ville rose et rouge

M^{me} de Tracy

« Prêtres et religieuses de Notre-Dame de Sion »

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Jubilé de vingt-cinq ans du Conseil Central de l'Enseignement primaire catholique, Mgr J. Schyrgens.

Max LAMBERTY

Vicomte Ch. TERLINDEN

Jacques SOUSTELLE

* * *

Charles d'YDEWALLE

Fernand DESONAY

D^r DENYS-GORCE

A. GUILLOU

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

CHARBONNAGES

DU ET A

Bois-du-Luc

Tél. : La Louvière 27,

Charbons : 1. Galletteries, tout-venants de toute composition, charbons lavés : (têtes de moineaux 30/60, braisettes 20/30, noisettes 10/20), pour foyers domestiques et forges. — 2. Menus graineux, poussières pour usages industriels.

Gros coke mi-lavé, pour métallurgie, fonderie, cimenterie, brasserie et malterie, séchoirs de chicorées,

Petit coke mi-lavé concassé pour chauffage central,

Sous-produits, sulfate d'ammoniaque pour l'agriculture, benzol, goudron,

ANTHRALUC

ANTHRAOITE ARTIFICIEL ÉCONOMIQUE

Le dernier perfectionnement en combustible domestique. Donne à poids égal beaucoup plus de chaleur que tous autres combustibles,

Supprime le gaspillage de calories dans la cheminée en demandant le moins d'air à la grille,

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.63.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



RADIO CER Conseils

Choisissez votre radio
parmi les meilleures
marques puis com-
parez-le au
Radio-Cer
avant de vous décider

Demandez à ceux
qui en possèdent
ce qu'ils en pensent

Catalogues sur simple demande.

RADIO-CER 57, rue Navez, Bruxelles

POSTES SPÉCIAUX POUR COLONIES

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOCQ & S^r, S. A.
CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)



Fabrique de Crayons ” KOH-I-NOOR ”

L. & C. HARDTMUTH

ÖESKÉ BUDÉJOVICE (B. BUDWEIS)
TCHÉCOSLOVAQUIE

M. FRUGIER

40, BOULEVARD DE DIXMUDE BRUXELLES Téléphone : 17.78.62

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

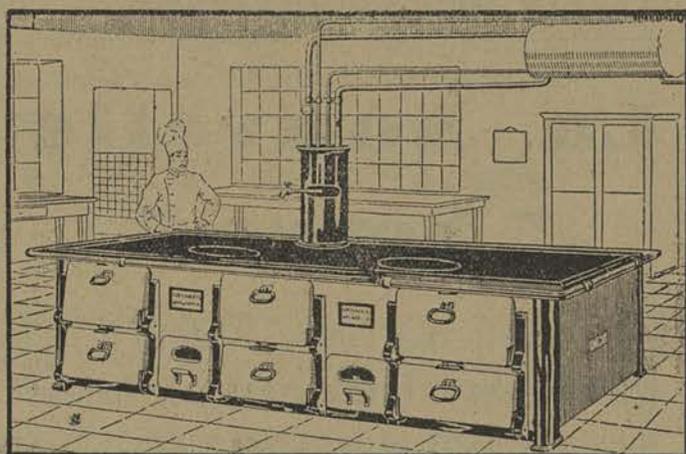
Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ



FABRIQUE DE

Fourneaux de Cuisine

pour couvents, hôpitaux, pensionnats, restaurants, etc.
Renommée pour les fourneaux avec distribution d'eau chaude,
pour tout ce qu'on a besoin dans la cuisine. Salle de bain. Chauffage, etc

GOEYVAERTS & C^o

MAGASINS : RUE DE L'ÉGLISE, 19, ANVERS
Téléphone : 523.94

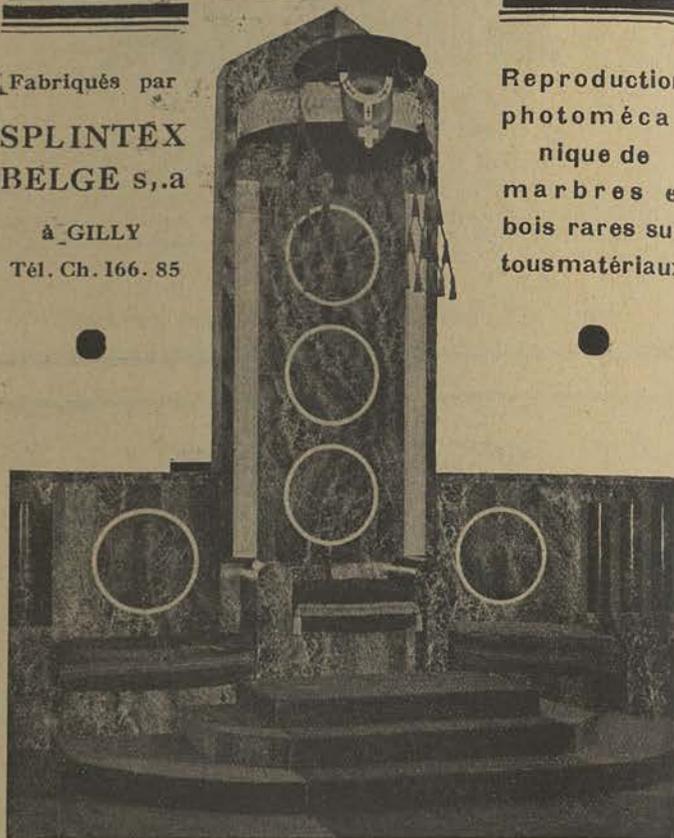
FABRIQUE : RUE TWEEMONT, 169, DEURNE
Téléphone : 557.25

REVÊTEMENTS "MASA"

Fabriqués par
SPLINTÉX
BELGE s.,a

à GILLY
Tél. Ch. 166. 85

Reproduction
photoméca-
nique de
marbres et
bois rares sur
tous matériaux



SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watterar, à JUMET Téléphone Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures

— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Installation complète contre incendie

Pompes, Moto-Pompes, Auto-Pompes, Echelles, etc.
Tuyaux en : chanvre, lin, caoutchoutés.
Lances, Raccords, Haches, Maseques, EXTINCTEURS, etc.
CAOUTCHOUC : Tuyaux pour toutes applications, Feuilles,
Pièces moulées suivant modèles, etc., etc.

Etablissements VULCANIA

138, avenue Gitschotel, Berchem-Anvers

Téléphone : 901.18



Ateliers de Construction Mécanique

H. GELEN ANS LEZ-LIÈGE

RUE MONTFORT, 140.

Tél. LIÈGE 60552

Adresse télégraphique : Ateliers Geelen Ans

Spécialités : Fabrication d'appareils de sondage pour toutes profondeurs et de tous systèmes, pour le forage du sous-sol soit à sec, à injection, par battage, par rotation, carottage, puisage, captage. Expertises, conseils pour les entreprises de sondage. Appareils pour travaux miniers.

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE DES

Fours Stein et Combustion Rationnelle

68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE

Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques : Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. — Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud : Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Gointe, à Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise de Waterschei, etc...

Bois de toutes essences

IMPORTATION DIRECTE DE CHÊNE — CONTREPLAQUÉS

Magasins de bois et scieries

G. ORBAN & Frère, s. a.

LIÈGE

Siège social et magasin principal : 139, rue du Plan Incliné, Liège.

Téléphone : 148.80 (2 lignes).

Succursales : 120, rue Sainte-Marguerite, Liège. Tél. : 105.07.

Rue de Battice, Aubel. Téléphone : 121.

Même maison à Anvers : 14, rue Mercator. Téléph. : 945.28.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

*Distributeur général pour
la Belgique*

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

*Agent général pour le Hainaut
S. A.*

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anolenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 11 et 14

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SCLISSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

VERNIS ÉMAIL-SICCATIFS

PEINTURES PRÉPARÉES EN TOUS GENRES
PEINTURES ANTI-ROUILLE
COULEURS EN POUDRE ET BROYÉES A L'HUILE
La plus ancienne firme belge fondée en 1827.
Prix et échantillons sur demande.

Soc. an. Anglo-Belge pour la fabrication
des Vernis Anglais
à **HOBOKEN-lez-ANVERS**
Se recommande aux Etablissements religieux et Missions.

TOILE ISOLANTE CAOUTCHOUTÉE

“Tica” “Mica”

brut et manufacturé
pour la poèlerie, l'électricité,
la T. S. F., l'automobile, etc.

Isolants et spécialités industrielles

Etablissements Alfred Claisse, 12, rue Joseph Servais, Ans-Liège

FABRIQUE DE COULEURS, VERNIS, ÉMAUX, ENCAUSTIQUES

Fondée en 1772



Soc. An. USINES LIGOT

1310-1314, chaussée de Wavre
AUDERGHEM-BRUXELLES

TOUT pour la PEINTURE PARFAITE

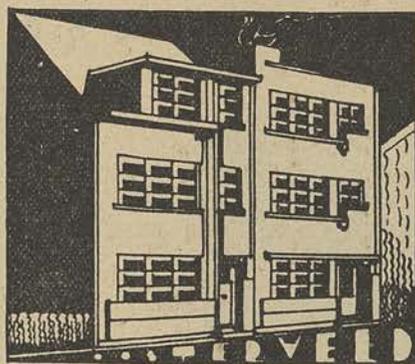
Couleurs, Produits spéciaux pour TOUS genres de travaux
et pour les Missions.

Établissements Lavenne Frères

DOUR _____ Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE



TERRAINS A BATIR

LES MEILLEURS LOTISSEMENTS

Aux environs de :
BRUXELLES
ANVERS
GAND
AU COQ-SUR-MER

Toutes dimensions
Tous prix
Facilités de paiement
Prime à la construction

Pour tous renseignements :

STÉ U. F. E. T.

Siège social :
Meir, 35, Anvers,
Téléphone : 263.11

Tous les mercredis à
Bruxelles, 38, rue Bosquet.
Téléphone : 11.54.56

Maison GELLI & TANI

EXPERTS

Rue Royale, 27 BRUXELLES

Reg. comm. : 631.23 Téléphone : 17.98.57 O. O. P. : 344.334



Collectionneurs !

Demandez l'envoi GRATUIT et régulier de nos

OFFRES SPÉCIALES

avec photographies et prix nets marqués
vous y trouverez tous les timbres qui vous manquent, aux meilleures conditions.

Vendeurs !

Nous sommes acheteurs aux plus hauts prix de collections
et lots.

Pour obtenir le maximum de votre collection, détaillez-la dans nos
« Offres spéciales » avec prix nets marqués.



Maximum de rendement.
Pas de frais. — Expertise.
— Evaluation gratuite.

(Sur demande nous nous rendons
en province et dans tous pays.)



N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
VERS
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O.

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18.

A GAND

40, rue Flévy.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Vallée de la Meuse

Chemins de Fer Nord-Belges

Alpinisme-Camping

SPORTS DE PLEIN AIR ET DE RIVIÈRE

Pour les

“ROCASSIERS”

la seule région de Belgique qui puisse servir
d'École d'Escalade... c'est

La vallée de la Meuse

dont la plupart des roches sont constam-
ment visitées par les membres du Club
Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante,
celle qui présente la plus grande variété de
falaises.

De MARCHE-les-DAMES-BEEZ à DINANT et à FREYR-HASTIÈRE

toute la Haute-Meuse est pour les « rocassiers »

Bouchons

GEERINCK

Tél 113

LOKEREN

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - FETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SCIEES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIULTURE

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ts} C^{ts} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries—JUMET

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{ve} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIÉGE**

Téléphone 110.14



SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références :

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Ruben ; St. Bavon

JULES SPREUTELS

DÉCORATEUR-ENSEMBLIER

Ameublement

Tapisseries - Ebénisteries
Menuiseries - Peintures

Rue d'Alsace-Lorraine, 15, BRUXELLES
Téléph. 11.54.87

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Mari mon^s, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne

SIDAM

Société Industrielle d'Ameublement

35 et 35a, rue de Stassart, Bruxelles

Téléphone : 12.92.46.

VISITEZ NOS SALLES D'EXPOSITION...

CONSULTEZ NOS RÉFÉRENCES :

- J. O. C., boulevard Poincaré, à Bruxelles.
- Maison de l'Enfant-Jésus, à Bruxelles.
- Sœurs de Charité du Parnasse, à Bruxelles.
- Clinique Saint-Vincent, à Bruxelles.
- Institut Chirurgical de Bruxelles.
- Saint-Vincent, à Gand.
- Saint-Bavon, à Gand.
- Caritas, à Melle.
- Sainte-Camille, à Anvers.
- Saint-Joseph, à Esschen.
- Saint-Joseph, à Cappellen.
- Saint-Michel, à Spa.
- Saint-Raphaël, à Louvain.
- Les Halles Universitaires, à Louvain.
- Sanatorium de Mont-sur-Meuse.
- Pensionnat Notre-Dame des Anges, à Courtrai.
- Zusters van het Heilig Hart van Maria, à Aerschot.

LA GRANDE MENUISERIE

Veuve Norbert ISTASSE

39, rue de Bruxelles, Jumez Tél. Charleroi 12879

Les ateliers les plus modernes

- + L'outillage le plus perfectionné
- + Un personnel spécialisé
- + Des stocks importants de bois

— La qualité supérieure au plus bas prix

Portes standardisées « ALEX »

Les plus belles

Les moins chères

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

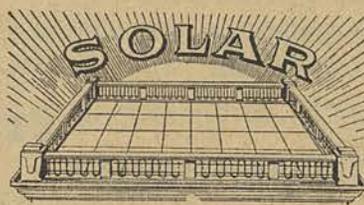
Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Terrasses d'agrément garanties étanches



L. NOESEN, Travaux d'asphaltage

Rempart du Lombard, 52, ANVERS. Tél. 230.80

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Une qualité irréprochable

Une garantie exceptionnelle

Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!

Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.

(Réception du Vatican sur 50^m26)

Signalisation lumineuse

Un style digne de votre ameublement

Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990 frs.** Avec table **2,340 frs**

Modèles de **1,170 à 4,750 francs**

CATALOGUE GRATUIT

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez

ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable

Ondes ultra-courtes

Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements "ISIS-RADIO,, S^{te} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97



R. R. RADIO

SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

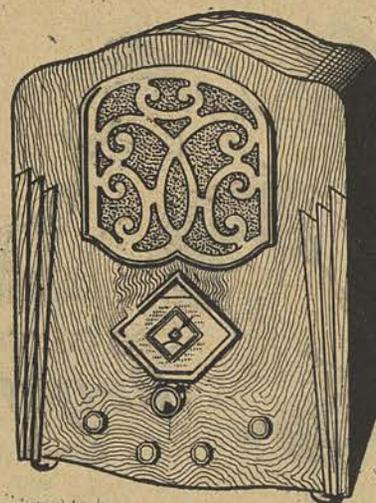
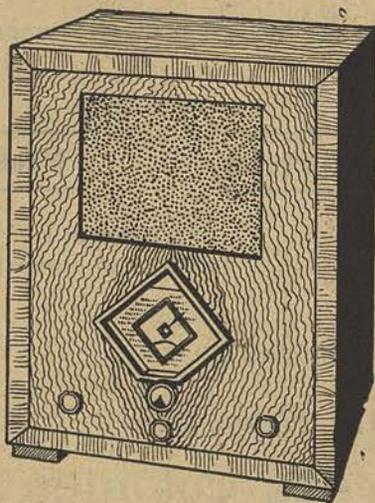
875 francs

Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES



Comptoir d'Ameublement

E. DOLO

Spécialité de fauteuils clubs
— Décoration intérieure —

167, Bd M. Lemonnier
BRUXELLES
TÉLÉPHONE : 12.52.41

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

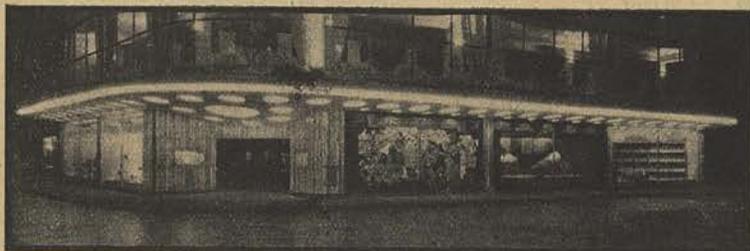
S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

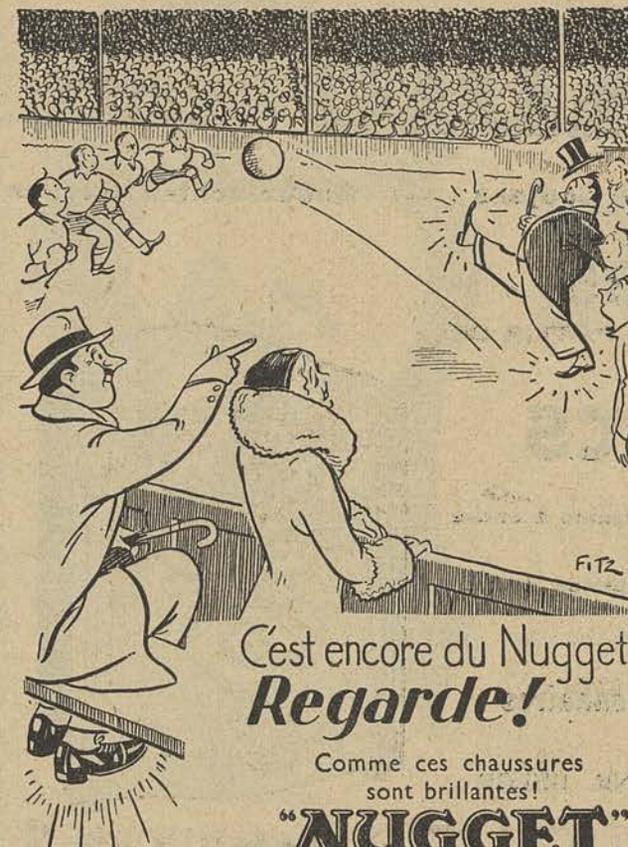
4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.),
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Dalles moulées.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins.
Décoration. — Travaux d'après dessins.





**C'est encore du Nugget
Regarde!**

Comme ces chaussures
sont brillantes!

**"NUGGET"
POLISH**

Il existe une crème Nugget pour chaque genre de cuir.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1853 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie **Accidents** **Vol**

Adresse télégraphique
Royabellase

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :
74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES

Le "MOSAN"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

ÉDITIONS  **CASTERMAN**
TOURNAI PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

F. MASOIN

Dans l'Enfer des Léproux

— Le Père Damien —

In-12, 86 pages, illustré : 4 Francs

Un document passionnant
sur la vie, l'œuvre et le martyre
de notre héros national.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La « Technique du coup d'Etat »
 Le mouvement autonomiste breton
 Mexique, terre indienne
 En quelques lignes...
 La leçon de l'affaire d'Ethiopie
 Toulouse, ville rose et rouge
 M^{me} de Tracy
 « Prêtres et religieuses de Notre-Dame de Sion »

Max LAMBERTY
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Jacques SOUSTELLE
 * * *
 Charles d'YDEWALLE
 Fernand DESONAY
 D^r DENYS-GORCE
 A. GUILLOU

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Jubilé de vingt-cinq ans du Conseil Central de l'Enseignement primaire catholique, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

La Revue ne paraissant pas la semaine prochaine, disons aujourd'hui ce que, sans cela, nous eussions soumis à la méditation de nos lecteurs quelques heures avant la consultation électorale. La démocratie politique, le Suffrage universel inorganisé — tout le monde décidant également de tout — est une aberration. Suffrage universel égale mensonge universel, disait déjà Pie IX. Et, depuis, les fantastiques progrès réalisés dans la diffusion des mensonges — journaux, cinémas, radio, — ont multiplié le mal à l'infini. Jamais — confessait Elisée Reclus — nos arrière-petits-neveux n'arriveront à comprendre que des hommes se prétendant civilisés aient pu « pratiquer » le Suffrage universel. Le récent ouvrage d'André Tardieu démontre d'ailleurs avec éclat que la souveraineté populaire, soi-disant exprimée par le Suffrage universel, n'est qu'un mythe, une immense tromperie. Le « Souverain » est captif, exploité sans vergogne par d'habiles profiteurs.

Grâce à des traditions plus régionalistes, grâce à l'exigüité de notre territoire, grâce à des génératrices propres et à certaines institutions qui corrigent en quelque mesure les méfaits de l'électoratisme — la Monarchie, en particulier — la démocratie politique fut moins nuisible chez nous qu'en France, par exemple. Mais sa terrible nocivité est certaine. Comme est certaine son irrémédiable décadence partout en Europe. Un courant irrésistible emporte les institutions dites démocratiques. Chez nous aussi la réaction est en marche. Dans quel sens? Vers un renforcement de l'Autorité. Vers un Etat plus fort, plus indépendant de ceux qui, en démocratie, l'énervent et l'affaiblissent. L'illusion de compétences à désigner par des incompetents est dissipée. L'absurdité d'un « bon » gouvernement, c'est-à-dire d'un gouvernement faisant prévaloir l'intérêt général sur les intérêts particuliers, désigné par ces intérêts particuliers et ne cessant de dépendre d'eux dans son existence même, cette contradiction absurde le devient chaque jour davantage aux yeux d'un nombre toujours plus grand de compatriotes. Nous allons vers une réforme profonde de notre vie politique. L'élite des Belges en voit l'urgente nécessité. Nos partis se survivent. Ils évoluent d'ailleurs profondément. Si les étiquettes restent encore, qui ne voit que des oppositions tenues pour irréductibles sont tombées. On collabore. Le point de vue national prévaut plus souvent. Avec le régime des pleins-pouvoirs et des pouvoirs spéciaux, avec celui d'un gouvernement d'Union nationale, nous sommes déjà en plein réformisme. D'autre part, le corporatisme, lui aussi est en marche. Le corporatisme dont

une des idées essentielles est d'amener les citoyens à exprimer efficacement leur avis sur ce qu'ils connaissent et à défendre des intérêts qu'ils peuvent apprécier et juger avec compétence, ce corporatisme n'est-il pas, à l'état d'inspiration tout au moins, à la base des nombreux organismes techniques et groupements professionnels qui ne cessent de naître, constitués par les pouvoirs publics ou se formant spontanément?

Nos institutions se transforment donc sous nos yeux. Trop empiriquement au goût de certains. Trop sous l'influence immédiate de nécessités vitales. Pas assez de vues larges et lointaines, mais une suite de solutions plutôt à courte vue. Peut-être, mais le sens général du mouvement est bon. Nous sommes bien dans le courant qui remonte les erreurs du stupide XIX^e siècle. Nous tournons résolument le dos aux bobards tenus pour tabous au temps de notre jeunesse.

Cette transformation certaine, cette marche lente vers des institutions publiques plus humaines — car la démocratie politique est avant tout inhumaine — il faut les favoriser, il faut les hâter. Les élections du 24 mai ne sont qu'une étape dans cette évolution. Les circonstances font qu'elles pourraient marquer une date importante. Que faire pour qu'elle nuise le moins possible à la « révolution » qui s'opère? La réponse nous paraît absolument claire et certaine : il faut, partout, voter pour le parti catholique. Voilà quinze ans que, par devoir d'état, nous nous appliquons à observer de très près, d'aussi près que possible, la vie politique du pays. Nous croyons avoir été parmi les tout premiers, en Belgique, à dénoncer les insuffisances et les tares de la démocratie politique, sa dégénérescence fatale en ploutocratie, les méfaits du système des partis, les ravages de l'électoratisme, l'impuissance du parlementarisme démocratique, l'injustifiable et déplorable dictature de l'or dans un régime de surenchère et donc, en fin de compte, de collusion et de corruption.

Actuellement, les idées ayant fait leur chemin, de profonds bouleversements ayant eu lieu en Europe, la crise, surtout, ayant précipité les choses, nous nous trouvons, en Belgique aussi, devant de graves décisions à prendre. Pour que la transformation qui s'impose soit aussi harmonisée que possible avec nos génératrices nationales, pour minimiser les heurts, pour sauvegarder surtout ce qui nous tient le plus à cœur, nos traditions chrétiennes, c'est-à-dire notre patrimoine le plus cher et le plus sacré, le but ultime de toute vie en commun, il faut que le Parti catholique sorte des élections du 24 mai, ne disons pas fort et puissant,

car la force et la puissance des partis appartiennent au passé, disons compact et aussi peu affaibli que possible. Tout ce qui diminuera le parti catholique, renforcera d'autant le parti socialiste. Et un primat du socialisme ferait que le régime se transformerait dans un climat autrement délétère et pernicieux.

Donc, pour aider la réforme, pour la hâter, pour éviter d'inutiles et de coûteuses expériences, votez pour le parti catholique, malgré ce que vous pensez de certains de ses élus d'hier ou de ses candidats d'aujourd'hui, de sa tactique, et même de certains points de son programme.

Vous n'avez d'ailleurs que l'alternative : ou voter pour lui, ou voter Rex (s'abstenir, c'est voter contre). Or, Rex c'est l'aventure et c'est l'imposture, c'est même surtout l'imposture. Ce ne serait même qu'une farce, si l'heure n'était trop grave, et si les intérêts engagés ne risquaient d'être compromis par elle. Une farce dont sont dupes d'innombrables naïfs. Rex c'est — en ce moment, car rien de plus mouvant et de plus inconsistant — la démocratie politique cent pour cent. Une démagogie insensée qui, à la faveur de circonstances particulières, et grâce à un remarquable animateur sans scrupules et que le choix des moyens ne préoccupe pas, conduit des milliers d'égarés à cette aberration mentale : la fin justifie les moyens. Car pratiquement, le rexisme, c'est cela. Pour balayer la pourriture (?), devenue une obsession, pour instaurer le règne de la Propreté, on accepte, on applaudit, on exalte le Mensonge, la Tromperie, la Calomnie. Un incontestable dynamisme a été créé — feu de paille, croyons-nous — qui rend ses victimes imperméables au raisonnement. L'aventure ne peut que finir lamentablement. On le verra bien...

On comprend difficilement que la Grande-Bretagne et la France ne se soient pas « arrangées » à Genève, dans l'intérêt même de leur politique « convenantaire », pour éviter que l'Italie fasse, et même puisse faire un éclat. Mussolini joue sur le velours ! Il sait fort bien qu'on ne lui fera pas la guerre maintenant. et sa guerre à lui, il l'a gagnée. D'autre part, on a besoin de lui en Europe : à Londres et à Paris, comme à Berlin... Comme le disait hier à la Chambre italienne le glorieux mutilé Carlo Delcroix : « L'Europe a plus besoin de l'Italie que l'Italie de l'Europe. » Et il ne s'agit pas de juridisme. Il ne s'agit aucunement de problèmes de droit à résoudre. Londres n'y pense même pas. Les traités, pactes, articles, et alinéas ne sont pour l'Angleterre qu'atouts dans un jeu. Il s'agit de politique. Et il n'est que trop évident que la Grande-Bretagne n'a pas de politique. Si elle en avait une, les soi-disant problèmes juridiques, les questions de textes et de formules seraient liquidées sans difficultés. Mais le gouvernement anglais hésite sur la route à suivre. Mussolini, lui, n'hésite pas. Et déjà les charriées partent pour une Abyssinie annexée et que, seule, une guerre générale serait encore capable d'enlever à l'Italie. Mais à quel prix ? Alors pourquoi s'obstiner ? Pourquoi travailler pour le roi de Prusse ? Car c'est toujours à cela qu'on en arrive dans notre Europe de 1936, à travailler pour ou contre la Prusse, c'est-à-dire pour ou contre la civilisation, pour ou contre la chrétienté, ce qui reste d'une chrétienté...

* * *

Les tergiversations anglaises, les volte-faces de la politique britannique ne sont pas faites pour augmenter le prestige de la Grande-Bretagne. Sans doute le gouvernement anglais comptait-il traîner les choses en longueur. Mais Mussolini a, une fois de plus, déjoué la manœuvre. Après le rappel de la délégation italienne, Londres ne pourra plus attendre longtemps. Il faudra se décider. D'autre part, l'Italie est partie au problème

locarnien ! Et l'Italie ne prétend plus, après son éclatante victoire, être traitée demain comme on la traitait hier. Elle a raison. Elle mène le jeu d'ailleurs. Elle a obtenu, par son départ de Genève, que le Conseil ne proteste pas contre l'annexion de l'Ethiopie et remette toute délibération au 15 juin. Un mois de négociations. Puisse la France le mettre à profit pour amener l'Angleterre à changer son fusil d'épaule. Et le plus vite possible.

La foudroyante victoire des Italiens en Ethiopie continue à faire couler des flots d'encre. Parmi les considérations les plus intéressantes soulignons celles de M. Roger Labonne dans *le Figaro* :

Les opérations contre l'Ethiopie ont commencé le 3 octobre 1935. A cette date, les augures déclaraient à l'envi : « La guerre sera longue, très longue. Il a fallu vingt-trois ans, de 1911 à 1934, pour soumettre le Maroc aussi montagneux, aussi difficile, habité par des populations d'une humeur guerrière comparable, mais trois fois moins nombreuses et réparties sur un territoire deux fois moins étendu. La pacification a coûté quelque quarante mille tués ou blessés et une quinzaine de milliards. Avec ces données, on peut estimer ce que durera, ce que coûtera la soumission de l'Abyssinie... »

Or, où en sommes-nous ?

Sept mois après l'ouverture des hostilités, la résistance de l'Ethiopie s'effondre, le maréchal Badoglio entre à Addis-Abeba et tout le pays, à peu près, est à la discrétion du vainqueur.

Pourquoi ? Pour une raison bien connue de tous les militaires coloniaux. C'est que, pour la première fois peut-être dans l'histoire des expéditions outre-mer, on a renoncé à la méthode célèbre des « petits paquets ».

On a vu large. On a laissé au commandement les mains libres. On ne lui a marchandé ni les hommes ni le matériel. On l'a mis à l'abri des réactions de la presse, de l'opposition, des bureaucrates. On l'a laissé seul en face de son devoir et de sa conscience.

Résultat : l'affaire a été réglée en quarante fois moins de temps que l'entreprise marocaine. Elle a coûté deux fois moins de milliards et au bas mot quatre fois moins de vies humaines.

Elle fut admirablement montée, c'est certain, et fait le plus grand honneur aux exécutants, le maréchal Badoglio, le général Graziani en tête.

Parlant du rôle de l'opinion, M. Labonne écrit :

On l'oublie trop. Dans une guerre coloniale, l'adversaire véritable n'est ni l'éloignement, ni le manque de routes, ni le climat, ni le terrain, ni l'ennemi lui-même, mais l'opinion publique de la métropole.

A ce surnois antagoniste, sont dus, dès le XVIII^e siècle, la quasi totalité des échecs essayés outre-mer par les grandes puissances, en commençant pour la France par la perte du Canada, qualifié, on le sait, d'arpents de neige, par le publiciste le plus écouté de l'époque.

Kheibar, Khartoum, Constantine, Sidi-Brahim, Langson, El Herri, Makallé, Adoua... la liste est fastidieuse des désastres ou déboires éprouvés par les gouvernements occidentaux, depuis cent ans, pour avoir cédé à des considérations d'ordre intérieur et réduit outre mesure leurs corps expéditionnaires, en intervenant de surcroît dans leurs plans.

Obligé de prêter plus d'attention au théâtre d'opérations dans la métropole qu'à ses propres champs de bataille, le commandement doit pratiquer l'art du camouflage, cultiver l'euphémisme caractérisé par un choix d'expressions telles que : « Tache d'huile. Pénétration pacifique. Tournées de police. Territoire civil... (telle la Mauritanie en 1906, administrée entièrement par des militaires...) » qui toutes impliquent le recours à des méthodes temporisatrices et au système désastreux des petits postes et blockhaus.

Et M. Labonne termine son article par ces lignes sur « les conséquences ignorées de la victoire italienne », du plus haut intérêt pour nous, Belges, qui tenons au Congo :

En se perdant dans des discussions d'ordre juridique ou académique, on a négligé un aspect essentiel de la question : c'est que,

une fois la campagne entamée, toutes les puissances coloniales étaient solidaires de leur sœur européenne.

Celle-ci eût-elle les plus graves torts, méritât-elle les blâmes les plus directs, les sanctions les plus sévères, sa défaite eût été celle de l'Occident.

Des cris de triomphe l'eussent saluée en Syrie, comme au Maroc, aux Indes comme en Egypte, à Sumatra comme au Soudan, et le monde de l'Islam, toujours en état d'effervescence latente, se fût certainement agité, comme au lendemain de la guerre, à la voix d'autres Taalibé, Abdel Krim, Omar el Moktar, etc.

Le succès de l'Italie, c'est, sauf complications imprévues, une garantie d'ordre et de paix pour tous les Etats qui possèdent des domaines outre-mer.

On a trop tendance, en des pays où le sentimentalisme prédomine, à négliger la fascination qu'exerce sur les continents d'Asie et d'Afrique les manifestations du dieu Force.

« Notre cause est celle de la civilisation », a répété le Duce depuis sept mois. C'est vrai. En se faisant le champion de la culture européenne, M. Mussolini obéissait, certes, à des mobiles moins altruistes et moins purs que les anciens croisés.

N'importe. Si l'on comprend l'ardeur des II^e et III^e Internationales à le vouloir « défenestrer », on s'explique moins bien l'indignation de ceux qui, attachés à la lettre du Covenant, souhaitaient la victoire abyssine en méconnaissant les intérêts de leur propre patrie et sans penser quels dangers couraient ses possessions si, pour la seconde fois en quarante ans sur les « ambas » et dans les « combes » de l'Ethiopie, le drapeau de Savoie était venu à s'abaisser.

La Société des Nations se trouve donc devant un fait accompli qu'elle ne peut plus qu'accepter sous une forme ou sous une autre. Est-ce « la force qui l'a emporté sur le droit », comme l'écrit M. Toledano dans *Sept*? Sur ce que la Société des Nations avait décrété être le droit : oui. Décrété à tort, ajouterons-nous, et surtout en se faisant le plus grand tort à elle-même. Car personne n'oserait exclure l'Italie. Et si l'Italie s'en va en claquant les portes, que restera-t-il encore de la Société des Nations après les départs du Japon, du Brésil, de l'Allemagne et de l'Italie?

Mais le droit, dira-t-on — écrit M. Toledano — le droit sans le respect duquel aucune organisation de la communauté internationale, aucun espoir de paix donc, n'est possible? Va-t-on laisser bafouer le droit par la force? Un chrétien moins que tout autre n'est autorisé à souscrire à un tel aveu d'impuissance. Et depuis bientôt dix-sept ans, l'Europe a vécu, bon gré mal gré, avec l'idée qu'il fallait prendre au sérieux les garanties d'indépendance politique et d'intégrité territoriale qu'offrait le pacte. Les petits Etats surtout ont cru à la force du droit, et ils ont fondé leur ligne de conduite internationale sur Genève. Aujourd'hui, le pacte est déchiré...

On a eu tort, grand tort, d'appeler *droit*, ce qui ne l'était pas. Un droit international arbitraire et invoqué seulement quand l'intérêt de telle ou telle grande puissance le commande, mais qui, auparavant, à maintes reprises, est resté lettre morte, un tel droit n'est pas le Droit devant présider à l'organisation de la Paix. La « force » allemande a bafoué le droit genevois bien plus gravement, la « force » japonaise bafoua ce droit et... on laissa faire. Tout cela prouve que nous sommes encore loin d'une véritable Société des Nations et de la sécurité collective. Le malheur est qu'on a voulu faire croire aux masses que Genève était quelque chose, qu'on pouvait s'y fier, que la paix était bien gardée... Heureusement que le réveil sonne avant qu'il ne soit trop tard. Heureusement qu'après les exemples japonais et allemands, l'exemple éthiopien, éclatant celui-ci, vient ouvrir les yeux aux plus aveugles. Heureusement surtout que la rapidité de la victoire italienne n'a pas affaibli l'Italie, ce qui eût fortifié d'autant l'audace prussienne.

* * *

Et oui, il faudra réformer la Société des Nations! Dans le sens de la sécurité collective? C'est-à-dire dans le sens d'une guerre généralisée à propos de tout et de rien? L'affaire abyssine

— et l'affaire rhénane — prouvent qu'en fait de sécurité collective on n'est encore nulle part. Le droit international est toujours embryonnaire : à quoi bon se leurrer? Alors, en attendant une évolution que nous souhaitons autant que quiconque, il n'y a qu'à se confier avant tout aux moyens sûrs et éprouvés : s'armer et s'entendre avec les « amis » qui ont les mêmes intérêts que nous...

Qu'après cela, on vienne nous dire — comme M. Maurice de Gandillac dans *Esprit* — que :

Le rôle essentiel de la Société des Nations, ce n'est ni de camoufler en « sécurité collective » le vieux système des alliances, ni même d'humaniser la guerre (le plan allemand n'en parle sans doute que pour amadouer quelques vieilles filles britanniques pour qui la barbarie ne commence qu'aux balles dum-dum et non aux obus de 420) — c'est de créer patiemment un climat moral favorable à l'arbitrage, à la conciliation, à la révision des frontières, à la répartition des matières premières, mais surtout au respect de la personne humaine, par la formation des élites, plus particulièrement des élites prolétariennes dont le rôle sera décisif dans l'histoire prochaine du monde. Tel est le programme qu'il faudrait soumettre au péblistice universel.

Nous voulons bien... Mais ce n'est pas encore demain qu'il y aura — s'il doit jamais y en avoir — de larges élites prolétariennes. Or, demain peut-être, la Prusse attaquera...

L'Union belge pour la Société des Nations ne pouvait, évidemment, s'abstenir en l'occurrence. Son comité directeur a adopté une motion de M. Paul Struye — toujours lui! — où on peut lire :

Déplorant les lenteurs et les hésitations qui ont marqué jusqu'à présent l'action des membres de la Société des Nations contre l'agresseur;

Alors, il eût fallu des sanctions militaires? La guerre?

Constatant que l'effort collectif de la Société des Nations n'a pas empêché l'invasion d'un Etat membre de la Société des Nations par un autre membre.

On s'obstine donc toujours à parler d'Etat éthiopien et à mettre un ramassis de tribus semi-barbares sur le même pied que l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique?

Estime que les sanctions édictées contre l'agresseur, qui se sont trouvées justifiées au moment de la violation du pacte, demeurent justifiées après les succès militaires et doivent être maintenues jusqu'au moment où il serait démontré à l'évidence qu'elles ne pourront exercer aucune influence sur le sort final de l'Ethiopie.

Démontré à l'évidence!! Par qui? A qui? Comment??

Le sort de l'Ethiopie! Et le nôtre s. v. pl.? Et Locarno? Et la menace allemande?

Mais, à propos, après le coup du 7 mars, qui nous intéresse tout de même autrement, nous, Belges, que le sort de l'Ethiopie, l'Union belge pour la Société des Nations a-t-elle protesté? A-t-elle demandé des sanctions? Ah! ces incorrigibles rêveurs...

Mais il est bien évident que, seule, la force est encore capable de faire lâcher prise à l'Italie. Mais déjà le bloc sanctionniste est lézardé. Il n'y a plus qu'une chose à faire, ne pas insister, ramener l'Italie dans le camp antiprussien et travailler à la sécurité occidentale. On s'est trompé de cobaye en voulant expérimenter la sécurité collective sur l'Ethiopie. S'obstiner serait tout compromettre. *Errare humanum est, perseverare diabolicum...*

Heureusement que ni la politique anglaise, ni la politique française ne sont influençables par des ordres du jour du comité directeur de l'Union belge pour la Société des Nations votés à l'unanimité, moins une voix et quatre abstentions.

Restait combien de votants, s. v. pl.? Qui sait, peut-être, seuls, M. Struye et M. le sénateur Rollin qui présidait la dite réunion du dit Comité directeur où fut votée la dite motion.

M. Paul Reynaud, député de Paris, le plus ardent apôtre d'une dévaluation du franc français, vient de publier une bien intéressante brochure, un « dialogue avec le Lecteur sur les Crises et les Réformes ». « Jeunesse, quelle France veux-tu? » demande l'auteur.

Deux faits — commence par observer M. Reynaud — *gouvernent la politique française : la faiblesse relative et la faiblesse absolue de notre jeunesse.*

Faiblesse relative : il y a, en France, un homme sur huit qui a plus de soixante ans.

Faiblesse absolue : pour trois jeunes Français de vingt à trente ans, il y a quatre Anglais, quatre Italiens, sept Allemands et quinze Russes.

La jeunesse se trouve devant trois crises : celle du régime, celle de la sécurité, celle de l'économie.

Crise du régime :

Ont-ils songé (ceux qui veulent abattre le régime) — demande l'auteur — que nous n'avons pas les moyens de nous offrir le luxe d'une révolution, que la guerre civile nous vaudrait la guerre étrangère? C'est parce qu'elles n'étaient pas menacées de l'extérieur que l'Italie et l'Allemagne ont pu faire leur révolution.

M. Reynaud, lui, croit toujours à la loi du nombre, qu'il « préfère au régime du bon plaisir et à la démagogie des dictateurs ».

Mais — ajoute-t-il — pour que la loi du nombre soit bienfaisante, il faut que l'élite ait le courage de se jeter dans la bataille et d'entraîner le nombre, au risque de succomber sous lui.

Et pourtant la preuve est faite que l'électoratisme annihile lentement mais sûrement, le rôle des élites! Le nombre, c'est finalement le poids des passions mauvaises, le règne de la quantité contre la qualité.

Et M. Reynaud n'a que partiellement raison quand il remarque :

N'oubliez pas, cependant, que la crise politique est plus un effet, qu'une cause, que tous les régimes dans le monde ont été ébranlés ou renversés par la crise économique. N'oubliez pas qu'en recouvrant la prospérité la plupart des pays ont vu s'atténuer chez eux, le malaise politique comme par enchantement.

Il serait tout aussi vrai, plus vrai même, de dire que la plupart des crises économiques sont dues à de la mauvaise politique. ces généralisations hâtives ne prouvent d'ailleurs pas grand-chose.

* * *

Crise de sécurité : ici, les vues de M. Reynaud nous semblent mériter le plus d'attention.

Notre jeunesse est deux fois moins nombreuse que la jeunesse allemande et notre potentiel de guerre beaucoup moins fort que le sien.

Et l'auteur s'élève contre l'idée d'une armée purement défensive pour prôner une armée de choc, une armée de métier capable « d'opposer une riposte foudroyante à l'attaque qui serait dirigée contre l'un des pays signataires des pactes » organisant l'assistance mutuelle.

L'Allemagne s'arme avec frénésie, « Mieux vaut des chars d'assaut que du beurre », a dit Goebbels.

Problème de la race : ici aussi, l'auteur apporte des vues originales :

En prolongeant la crise, par une politique incohérente, nous avons :

1° Diminué considérablement le nombre des mariages et des naissances, au point qu'il faut remonter jusqu'en 1865 pour trouver une aussi faible natalité dans nos trois départements recouverts;

2° Fait sortir de France, d'après l'évaluation faite, le 30 novembre 1935, par le ministre du Travail, 1,100,000 étrangers, ce qui est proprement monstrueux pour un pays dépeuplé.

Le problème de la multiplication des Français reste à résoudre. L'une des mesures les plus efficaces sera de donner la puissance politique, par le vote familial, aux pères de familles nombreuses.

En tout cas et en attendant, nous devrions avoir une politique de peuplement de nos campagnes désertiques par absorption et assimilation d'étrangers jeunes, sains et robustes. C'est à cet afflux d'une jeunesse, élevée par d'autres pays à leurs frais, que l'Amérique a dû son prodigieux développement. Or, aucun pays n'est, plus que le nôtre, capable d'assimiler des éléments étrangers bien choisis. Il vaut mieux voir arriver l'étranger chez soi avec des instruments de travail qu'avec des canons et des mitrailleuses. Mettre à la porte des étrangers dont les enfants étaient, en fait, de petits Français, est l'un des signes du manque d'imagination et de courage dont nous souffrons. Tout cela pour économiser pendant quelque temps des indemnités de chômage que notre obstination dans une mauvaise politique nous contraint à verser!

Voilà pour le nombre. Reste la qualité. N'êtes-vous pas émerveillé des progrès faits récemment par la race scandinave, par la race allemande dont les femmes sont maintenant belles, et par la race italienne? Ces peuples ont pourtant des régimes politiques différents. La Suède a un régime parlementaire. Ce n'est donc pas une question de régime.

CURIOSUS. — *Que faire?*

PAUL REYNAUD. — *Cultiver la plante humaine. Ne pas se contenter de ce sport-spectacle qui, d'ailleurs, ne s'est pas montré, cette année, particulièrement réjouissant pour notre amour-propre. Faire voler en éclats les horaires des lycées, donner de l'air aux enfants, ausculter anxieusement leur santé physique et morale. Car la France de demain, c'est eux. Créer des stades, des piscines, organiser des jeux collectifs comme une partie du programme scolaire, notamment pour les sports d'hiver, voilà quelques-uns des moyens. Pour atteindre ce but premier de notre politique qu'est l'amélioration de la race, il ne faut reculer devant aucun effort, devant aucune mesure, même révolutionnaire. Il faut que le pays suive passionnément les progrès de ce travail de reconstruction de la race. Créons une fête nationale de l'enfance, le jour de l'Ascension par exemple, et établissons solennellement, ce jour-là, le bilan des progrès faits depuis l'année précédente.*

Certes, rien n'est plus noble et plus nécessaire que le culte du Soldat inconnu, mais il ne faut pas que les cérémonies aient toujours en France, un caractère mortuaire. Il faut aussi de la joie, des rires et ce culte de l'avenir qu'est l'ambition collective, plus nécessaire à une grande nation que le culte du passé.

* * *

Nous reviendrons sur les idées de M. Reynaud en matière économique et monétaire.

Et voici une note gaie pour finir. Il se publie à Berlin de vagues *Cahiers franco-allemands*. Leur dernier numéro est consacré à la Belgique et on y trouve un bien amusant article de M. Pierre Seigneur, directeur de l'Avant-Garde : *La Belgique, jeune Etat de solutions modernes des problèmes économiques et sociaux (sic!)*. Il y a des perles dans ces pages, écrites d'ailleurs dans une langue impossible. Ah! M. van Zeeland a de bien maladroits thuriféraires.

Bornons-nous à citer les dernières lignes de cette étude sur — répétons encore ce titre, car il est trop drôle — *La Belgique, jeune Etat de solutions modernes des problèmes économiques et sociaux :*

Si maintenant il est un aspect nouveau que commande, dans l'intérêt de tous, la vie et l'essor économique des nations, c'est bien celui de la collaboration et de la coopération internationale sur le plan économique.

Là-dessus les tendances de notre gouvernement sont nettes et précises. Et nous dirions que M. van Zeeland est un européen cent pour cent si nous ne risquions pas par là de diminuer son mérite d'avoir une conception plus vaste encore d'une organisation du monde entier dans la paix, la justice et la prospérité, celles-ci constituant un support idéal pour le développement et l'embellissement matériel et moral de l'humanité.

Amen... Alleluia!...

La « Technique du coup d'État »

Qu'est-ce qu'une révolution ?

Trotsky a défini la révolution : « Un coup de poing à un paralytique ».

Malaparte, l'écrivain fasciste de la *Technique du coup d'Etat* (1), fait sien ce point de vue. Il affirme que l'Etat peut être conquis par une infime minorité de la population à condition qu'elle soit composée de « techniciens ». En occupant les lignes de chemin de fer, les télégraphes et les téléphones, les centrales de l'électricité et du gaz, les techniciens provoquent l'état de « paralysie » qui rend possible le succès du « coup de poing ». Malaparte attache peu d'importance à la possession des bureaux ministériels. Tout dépend de la technique propre à paralyser la vie économique de la société.

Une poignée de révolutionnaires suffit-elle réellement pour s'emparer d'un Etat ?

Lénine a, d'autre part, écrit dans une de ces œuvres :

C'est seulement lorsque les « couches inférieures » ne veulent plus de l'ancien régime, et lorsque les « couches supérieures » ne peuvent plus continuer cet ancien régime... que la révolution peut triompher (2). »

Il faut bien dire que cette opinion par laquelle Lénine entend formuler « la loi fondamentale des révolutions » laisse sans réponse de nombreuses questions.

Pourquoi les classes inférieures ne veulent-elles plus supporter l'ancien régime ? Parce qu'elles sont pauvres et ont faim ? Mais les prolétaires les plus pauvres sont-ils les plus révolutionnaires ? Les moujiks menaient une existence plus dure que les intellectuels marxistes. Ce sont cependant les intellectuels marxistes et non les moujiks qui ont voulu et réalisé la révolution. Les révolutions ne partent d'ailleurs pas toujours des classes inférieures. Il y a aussi des « révolutions de droite ». Pourquoi les classes dirigeantes ne peuvent-elles pas conserver le pouvoir à certains moments, alors qu'elles disposent cependant des bureaux, des finances et de la force publique ? Pourquoi les classes dirigeantes d'Allemagne n'ont-elles pas eu la volonté de réprimer la révolution en novembre 1918 ? Pourquoi le roi d'Espagne s'est-il enfui, après l'échec de Primo de Rivera, sans engager la bataille avec les républicains ?

Il est, à notre avis, un moyen qui permet de donner une réponse à ces questions : c'est d'étudier les faits en prenant comme point de départ l'action des idées. Si l'on veut considérer chaque révolution comme un drame dans la pensée, là où elle cherche à distinguer les idées vraies des idées fausses, on aura trouvé le moyen d'arriver à une définition plus satisfaisante de la loi qui régit les révolutions.

La Révolution française

Le 5 mai 1789, les 1200 membres des Etats Généraux se réunissent à Versailles.

(1) *La Technique du coup d'Etat*, trad. de J. Bertrand, Paris, Grasset.

(2) *La Maladie infantile du communisme*. Editions sociales internationales, Paris, 1930.

Le 14 juillet, le peuple de Paris s'empare de la Bastille.

Le 4 août, l'Assemblée Constituante met fin à l'« ancien régime ».

Du 20 au 26 août, la Constituante adopte la « Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen ».

Un prodigieux événement s'est accompli dans l'Etat qui donne le ton en Europe.

Sans doute la situation financière du royaume exigeait-elle des mesures urgentes ! Sans doute le nombre de mécontents était-il grand ! Mais la mauvaise situation financière et le mécontentement d'une partie de la nation devaient-ils nécessairement déclencher une révolution qui va transformer profondément la France en peu de mois et ébranlera l'Europe entière ?

Ce n'est pas la première fois depuis le début du XVIII^e siècle que les finances françaises se trouvent en mauvaise posture. Ce n'est pas la première fois non plus que la gestion du roi est critiquée. Lors du décès de Louis XIV, en 1715, le peuple de Paris a manifesté bruyamment sa joie. Cependant il n'y a eu alors ni un 14 juillet, ni un 4 août. De 1723 à 1774, le trône a été occupé par Louis XV, dont on dit qu'il était « sans âme et sans esprit ». A sa mort, le peuple a manifesté de nouveau sa joie. Mais il n'est pas allé plus loin.

On a expliqué que l'hiver de 1788-1789 fut cruel et que le peuple de Paris eut faim. Mais n'eut-il pas faim cent ans ou cinquante ans auparavant ?

Que résulte-t-il de la lutte entre le souverain et le peuple en 1789 ? Pas l'équilibre du budget, mais une Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. C'est à la Déclaration que la Constituante pense en premier lieu. D'abord la Déclaration, puis les mesures fiscales.

La Déclaration est-elle une improvisation ? Non. Elle est la réalisation d'une idée qui hante des milliers d'intellectuels depuis des dizaines d'années. Les difficultés financières et économiques, les scandales de la Cour, la famine ne sont que des arguments contribuant à convaincre le peuple de ce que les idées au nom desquelles le roi gouverne le pays sont des idées fausses.

C'est dans l'existence simultanée d'idées jugées vraies et d'idées jugées fausses qu'il faut chercher le point de départ et l'explication de la révolution.

Le peuple français n'a aucune raison de détester particulièrement Louis XVI. Il ne déteste pas le monarque. Il déteste la monarchie. Il déteste un régime qu'il ne considère plus comme la réalisation de l'idée vraie et qui, dès lors, a perdu toute autorité. La révolution est le choc ultime et brutal de deux conceptions : d'une part l'ancien régime, reposant sur l'autorité du roi, de la noblesse et de l'Eglise, d'autre part la souveraineté de l'individu à l'égard du roi, de la noblesse et de l'Eglise. Ce n'est pas une lutte entre des classes affamées et des classes possédantes ; ce n'est pas non plus une lutte entre le tiers état et les classes privilégiées ; c'est une lutte entre les partisans des idées nouvelles et les partisans des idées anciennes.

Le peuple de Paris ne cherche pas du pain dans la Bastille. Il y cherche la *Liberté*. Les classes dirigeantes qui disposent des

rouages de l'Etat, des bureaux et de la force publique laissent faire. Non pas parce que leur genre de vie a émoussé leur énergie et les rend incapables de réagir, comme certains l'ont prétendu, mais parce qu'elles considèrent elles-mêmes que l'ancien régime n'est plus défendable. La Force qui n'est pas convaincue de la vérité au service de laquelle elle est employée et qu'elle est en état d'imposer par les armes, si elle le veut réellement, arrive toujours trop tard et n'essuie partout que des échecs. Elle n'ose pas agir, parce qu'elle-même n'a pas la foi. Elle a les armes en mains, mais elle ne parvient pas à s'en servir. Elle est « paralysée ». Elle attend le « coup de poing ».

Lamartine a écrit :

On se trompe grossièrement sur les origines de la Révolution française quand on s'imagine qu'elle est venue d'en bas. Les idées viennent toujours d'en haut. Ce n'est pas le peuple qui a fait la Révolution, c'est la noblesse, le clergé et la partie pensante de la nation. Les superstitions prennent quelquefois naissance dans le peuple; les philosophies ne naissent que dans la tête de la société. Or, la Révolution française est une philosophie (1).

Le premier projet de la Déclaration des Droits de l'homme est élaboré dans un bureau présidé par l'archevêque de Bordeaux, Mgr Champion de Cicé, Philippe d'Orléans, Larocheffoucauld, d'Aiguillon, Mirabeau, Lafayette, Talleyrand, Grégoire et Sieyès, qui vont prendre place dans les rangs de la révolution et y joueront un rôle important, n'appartiennent ni aux classes pauvres, ni à la bourgeoisie. Ils sont tout simplement des partisans de l'idée nouvelle.

D'ailleurs le tiers état prend-il unanimement part à la révolution pour défendre ses intérêts matériels contre la noblesse et le clergé? Nullement. Parmi les antirévolutionnaires on trouve une bonne partie du personnel de la Cour, de la noblesse et du clergé, ainsi que des milliers de paysans. Que l'on songe à la Vendée...

Ce n'est ni le rang social, ni l'intérêt matériel qui séparent les révolutionnaires des antirévolutionnaires. Ce sont les idées, notamment l'idée politique que l'on juge vraie. Dans les deux camps il y a des petites gens. Dans les deux camps il y a des représentants des classes privilégiées.

La révolution par un seul homme

L'exemple le plus surprenant d'une révolution accomplie par une minorité infime n'a pas été cité par Malaparte.

Lorsque Napoléon quitte l'île d'Elbe, en mars 1815, et débarque près de Cannes, il pose un acte révolutionnaire, il entreprend une révolution. La « minorité » qui risque cette aventure est le summum de la minorité : elle ne comprend qu'un seul homme. C'est Napoléon, et lui seul, qui se révolte contre l'autorité légale de la France et contre la volonté des puissances. Sans ce seul homme, Napoléon, il n'y aurait guère de révolution. La révolution, c'est l'arrivée sur le sol français de cet homme.

Il va de village en village, de ville en ville. Sa marche vers Paris est un triomphe. L'Etat légal se défend. Il envoie ses généraux, ses troupes, ses canons pour arrêter le révolutionnaire. Mais voilà! Lorsque le demi-approche, les troupes sont paralysées, les canons se taisent et les officiers deviennent parjures. Le roi a tout juste le temps de fuir. Les bureaux ministériels? Napoléon n'a pas besoin d'en prendre possession. Les rouages de l'Etat, comme le peuple entier, tombent en son pouvoir par une sorte de miracle. Ils deviennent spontanément ses instruments.

Pourquoi Malaparte n'a-t-il pas parlé de cette révolution?

(1) *Confidences*, livre II.

Parce que l'exemple ne pouvait lui servir. Malaparte croit qu'il existe une « technique du coup d'Etat » et l'exilé de l'île d'Elbe a précisément démontré qu'un seul homme peut s'emparer d'un grand Etat sans technique et, notamment, sans paralyser la vie économique du pays.

Malaparte, matérialiste inconscient, ne peut expliquer le fait, pour la bonne raison que celui-ci relève de l'esprit et non de la matière.

En effet : Pourquoi Napoléon n'est-il pas arrêté à Cannes? Pourquoi parvient-il à atteindre Paris? Pourquoi le roi est-il contraint de fuir? Pourquoi la France suit-elle immédiatement l'Empereur dans une nouvelle guerre? La réponse nous est donnée par l'idée que l'immense majorité des Français ont de Napoléon. L'Empereur, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un groupe d'hommes, c'est encore moins une « technique du coup d'Etat »; c'est le génie jamais en défaut, que l'on peut suivre toujours, parce qu'il réussit partout; c'est le sorcier auquel on peut se fier en tout temps parce qu'il a toujours raison; c'est la personnification de l'idée dont la valeur est si évidente et si éclatante qu'elle rejette toutes les autres dans l'ombre des idées médiocres et caduques, absurdes et fausses.

La marche triomphale de l'île d'Elbe à Paris, c'est la marche triomphale d'une idée. Le véritable théâtre de la révolution, c'est l'esprit de trente millions de Français.

Louis XVIII ne pourra gouverner réellement, il ne sera assisté par « la Chambre introuvable, plus royaliste que le roi », qu'au moment où, à la lumière de Waterloo, l'Empereur et l'empire seront devenus aux yeux de la majorité des Français la personnification de l'idée fautive, reniée par les faits et par Napoléon lui-même, puisqu'il abandonne la partie et se livre aux Anglais.

Lénine et Trotzky

Pour s'emparer de l'Etat de Kerensky, au cours de l'automne 1917, Trotzky dispose d'un millier d'ouvriers, de soldats et de matelots, nous signale Malaparte.

Pour faire respecter la république qui vient d'être établie, Kerensky a sous ses ordres 20.000 hommes armés à Pétrograd, ainsi que des régiments fidèles dans le voisinage immédiat de la ville.

Mille hommes pour les émeutiers. Vingt mille hommes pour le gouvernement. Quant aux chefs des syndicats, ils n'ont aucune sympathie pour les bolchevistes et appuient Kerensky.

La capitale est encombrée depuis des mois par quelque 200.000 déserteurs. Il y a du désordre, de l'incertitude. Lénine estime que la grève générale est nécessaire pour l'exécution de son dessein : s'emparer du pouvoir. Trotzky trouve que le désordre de la foule dans les rues lui suffit.

Le 7 novembre 1917, Trotzky réussit à renverser le pouvoir de Kerensky. Malaparte attribue son succès à la technique : Kerensky a songé à la protection des bureaux ministériels, Trotzky aux lignes de chemin de fer, au télégraphe et au téléphone, aux centrales du gaz et de l'électricité.

L'interprétation de Malaparte est-elle exacte? Etait-il suffisant de disposer de mille « spécialistes » pour s'emparer de l'Etat et paralyser l'armée et la police, qui avaient la supériorité écrasante du nombre et de l'armement?

La vérité est que Trotzky put réussir parce que Kerensky fut abandonné par tout le monde. Si un millier d'officiers tsaristes avaient voulu rétablir l'autorité du tsar en appliquant les méthodes de Trotzky, ils auraient sans aucun doute laissé leur vie dans l'aventure. Trotzky, au contraire, a réussi parce qu'il avait le courant révolutionnaire avec lui, parce qu'il a pu orienter

Comment vous pourrez EN TROIS SEMAINES parler une langue étrangère



A NGLAIS, allemand, espagnol, russe ou italien, choisissez la langue que vous voudriez connaître, et en quelques semaines vous vous apercevrez que vous la parlez couramment et avec un accent parfait.

C'est là le côté merveilleux de cette nouvelle façon d'appren-

dre les langues, instaurée par l'Institut Linguaphone, et qui s'est révélée si efficace qu'elle est déjà adoptée par d'innombrables élèves dans le monde entier, et par plus de 11,000 écoles et universités.

APPRENEZ dès maintenant une NOUVELLE LANGUE

Personne ne discute l'importance de posséder plusieurs langues. Le monde est plein de chances nouvelles pour ceux — hommes et femmes — qui ont cet avantage sur les autres : chances de situations plus importantes dans les affaires ; l'agrément et l'intérêt des voyages décuplés. De nouveaux trésors de la Littérature, de l'Art et des Sciences sont mis à votre portée. La T. S. F. vous réserve de nouvelles joies en vous permettant de comprendre les émissions étrangères, opéras, chants, conférences, etc. Toute votre vie s'en trouve enrichie, tout votre horizon mental élargi.

VOYEZ COMME C'EST FACILE

Vous placez un disque sur votre phono et vous écoutez la voix des Professeurs linguistes qui vous parlent dans leur propre langue. Tout en écoutant, vous suivez sur le livre illustré les mots prononcés par le professeur. Très vite, vous maîtrisez si bien les sons et les mots que vous commencez à parler, lire et écrire sans aucun effort. La prononciation correcte vous vient tout naturellement parce que vous n'avez jamais entendu prononcer un mot incorrectement.

LINGUAPHONE

18, rue du Méridien, Bruxelles (Porte de Schaerbeek)

Téléphone : 17.60.80

COURS DE LITTÉRATURE ET DE
VOYAGES POUR ÉLÈVES AVANCÉS

UN ESSAI GRATUIT PENDANT UNE SEMAINE

Quoique la Méthode Linguaphone soit consacrée par des intellectuels de réputation aussi internationale que H.-G. Wells et Bernard Shaw, quoique les plus éminents professeurs de langues vivantes soient fiers de contribuer aux Cours Linguaphone, quoique la Méthode Linguaphone soit en honneur dans plus de 11,000 universités et écoles, nous savons bien que rien ne vous convaincra comme une expérience personnelle.

C'est pourquoi nous vous invitons à nous renvoyer le coupon ci-dessus. En retour, vous recevrez votre brochure Linguaphone qui vous indiquera le moyen d'obtenir une Méthode Linguaphone complète, en n'importe quelle langue, à l'essai chez vous pendant huit jours.

DÉCOUPEZ ET RETOURNEZ - NOUS CE COUPON AUJOURD'HUI MÊME

M. le Directeur — INSTITUT LINGUAPHONE

18, rue du Méridien, Bruxelles (Studio H. 92)

Veillez m'envoyer, gratuitement et sans engagement, votre brochure illustrée sur la Méthode Linguaphone pour apprendre les langues.

La (ou les) langue qui m'intéresse est :

Nom Age

Profession

Adresse

COTE D'OR

*le bon
chocolat belge*

*Organise
du 1^{er} décembre 1935 au 1^{er} juin 1936
le dixième CONCOURS
des familles nombreuses
200 prix de 500 frs en espèces*

vers les bolchevistes l'espoir des masses désordonnées et découragées. Si nous avions un doute à cet égard, il nous suffirait d'invoquer le témoignage de Lénine lui-même. Lors du IX^e Congrès du parti communiste russe, tenu en 1920, Lénine a reconnu lui-même que les bolchevistes « s'étaient laissé pousser par le fleuve ».

La masse attendait la réalisation de la révolution. Or, elle pouvait constater journellement que Kerensky ne parvenait pas à sortir du gâchis et que le socialisme, le système qui promettait de tout résoudre, ne se réalisait pas. La masse reprochait à Kerensky de vouloir continuer la guerre de l'empire. Elle l'accusait de ne pas songer à l'établissement immédiat de la société socialiste. Elle soupçonna que les bolchevistes brutaux, mais énergiques et audacieux, réussiraient là où les socialistes démocrates avaient échoué. Kerensky, c'est la révolution boiteuse. Lénine et Trotzky, c'est la révolution intégrale. C'est pourquoi la masse laisse faire. C'est pourquoi 25 soldats, 2 matelots et 10 cheminots suffisent pour s'emparer de la gare de Moscou. La condition essentielle de la réussite du coup d'Etat ne relevait pas de la *technique* de Trotzky, mais de l'*esprit* de la masse. Pour donner son « coup de poing », Trotzky ne devait pas compter sur la « paralysie » provoquée artificiellement par une poignée de saboteurs, mais sur une paralysie consciente et voulue, sur une paralysie qui fût un consentement. De part et d'autre les idées ont dit le premier et le dernier mot : pour avoir la volonté de donner le coup de poing, il fallait que Trotzky eût une idée ; pour être consciemment et volontairement paralysée et pour laisser faire, il fallait que la masse eût aussi une idée, précisément la même que Trotzky : la réalisation immédiate et intégrale de l'idée jugée vraie, le socialisme, sans aucun compromis avec les forces qui venaient d'être renversées, ni avec les conséquences de leur politique, en premier lieu la guerre des Etats capitalistes.

Mussolini

Malaparte attribue la conquête de l'Etat italien par les deux cent mille chemises noires de Mussolini, à la « tactique », à la « technique » du chef.

Deux cent mille hommes, c'est déjà plus que les mille techniciens de Trotzky. C'est cependant encore une infime minorité au sein d'une population de près de quarante millions d'âmes.

La minorité a-t-elle conquis l'Etat contre le désir de l'immense majorité du peuple, uniquement parce qu'elle était techniquement préparée, parce qu'elle disposait d'armes et parce que le chef a suivi une tactique habile? Ne concluons pas hâtivement, en nous laissant aveugler par la « marche sur Rome ».

Les conditions qui rendirent possible l'événement ne dépendirent pas uniquement de l'existence des groupes armés de Mussolini, mais aussi et bien davantage de l'état d'esprit de la masse du peuple :

Ne perdons pas de vue le fait que les tribunaux acquittaient systématiquement les fascistes accusés d'attentats contre les Maisons du Peuple socialistes;

Le fait que les fascistes ont pu se procurer des armes et les conserver;

Le fait que jamais il n'y a eu de rencontre entre la force publique de l'Etat et les bandes fascistes, alors que l'armée avait cependant été employée contre les partisans de d'Annunzio;

Le fait que l'immense majorité de la population a laissé faire;

Le fait, enfin, que Mussolini a obtenu son pouvoir des mains du Roi.

Lorsque les chemises noires défilèrent à Rome, le 31 octobre 1922, ce ne fut pas pour y donner « un coup de poing à un

paralytique », mais pour fêter l'accession de leur chef au pouvoir.

Examinons les faits et les dates (1) :

Le 31 juillet commence la grève générale, organisée par l'Alliance du Travail pour la défense des libertés publiques contre le fascisme; quatre jours après elle est vaincue par les briseurs de grève et les violences fascistes; la victoire des chemises noires accroît considérablement leur prestige;

Le 20 septembre, Mussolini fait publiquement acte d'adhésion à la monarchie, dans un discours prononcé à Udine;

Le 25 octobre, des négociations engagées en vue de la constitution d'un ministère national, comprenant les fascistes, échouent pour une question de portefeuilles; Mussolini déclare dans un discours à Naples : « On ne veut pas nous donner le pouvoir? Eh bien, nous irons le prendre! »;

Le 27 octobre, le cabinet Facta, privé d'autorité réelle, expression de la mollesse et de l'impuissance du Parlement, démissionne; le Roi confie à M. Salandra, conservateur, le soin de former le nouveau ministère; M. Salandra hésite; à minuit, Mussolini lance aux chemises noires l'ordre de mobilisation et de la marche sur Rome;

Le 28 octobre, le gouvernement démissionnaire décide de proclamer l'état de siège pour défendre les institutions; quelques heures après, l'ordre proclamant l'état de siège est rapporté; le Roi a, paraît-il refusé de signer le décret;

Le 29 octobre, le Roi charge Mussolini, qui se trouve à Milan, de constituer le nouveau gouvernement; le soir du même jour, Mussolini se rend à Rome;

Le 30 octobre, Mussolini présente la liste des membres de son ministère;

Le 31 octobre, les chemises noires, acclamant le Roi, défilent à Rome, pendant cinq heures, sous le balcon du Quirinal, en présence du Roi, de la Reine et des princes.

En chargeant Mussolini de constituer le nouveau gouvernement, le Roi aura, sans aucun doute, eu la certitude de ne pas trahir la volonté de la majorité du peuple italien.

N'a-t-il d'ailleurs pas agi exactement comme la grande majorité du Parlement deux semaines plus tard?

Le 16 novembre 1922, en effet, la Chambre italienne, élue en 1921, a accordé sa confiance à Mussolini, par 306 voix contre 116.

Certes, la majorité du peuple italien n'appartenait pas au mouvement fasciste. On avait pu le constater nettement lors des élections de mai 1921 qui n'avaient assuré aux fascistes qu'une trentaine de sièges, alors que les socialistes en obtenaient encore 123 et les communistes 15. Cependant la majorité de la population aurait pu donner son appui aux victimes des fascistes, notamment aux socialistes et aux communistes. Or, elle a préféré laisser les mains libres à la petite minorité fasciste. Pourquoi? Parce que les idées représentées par ceux-ci lui semblaient plus dignes de confiance que celles de la forte minorité socialiste.

Comment la majorité du peuple italien se représentait-elle les socialistes? Quelle idée se faisait-elle du socialisme? Celui-ci n'apparaissait-il pas comme l'adversaire du patriotisme, poussant à la guerre entre les classes possédantes et le prolétariat, mais refusant la lutte pour la grandeur de la patrie? Le parti socialiste ne s'était-il pas opposé à la participation de l'Italie à la guerre mondiale? N'avait-il pas défendu à tort et à travers un internationalisme dissolvant et dangereux pour la gloire et la puissance de l'Italie?

En Italie, comme ailleurs, le socialisme était sorti considérablement renforcé des années de guerre : le parti qui n'avait que

(1) Voir le livre de PIETRO NENNI, l'ancien directeur de l'*Avanti!* : *Six ans de guerre civile en Italie*, Paris, Valois, 1930.

50.000 membres en 1914 en comptait 200.000 en 1919; les syndicats socialistes qui réunissaient un demi-million de membres en 1914 en comprenaient deux millions en 1919; le groupe parlementaire qui comptait 56 sièges en 1914 en avait conquis trois fois autant au lendemain de la guerre; enfin le socialisme détenait le pouvoir dans plus de 2.000 communes en 1919.

Pourquoi ces forces n'ont-elles pu se défendre efficacement contre les fascistes beaucoup moins nombreux? Parce que, tout en étant une masse énorme, comprenant des centaines de milliers de membres et d'électeurs, de nombreux journaux et d'innombrables locaux, elles n'avaient plus que des idées désaxées. Lorsque les organisations socialistes étaient appelées à prendre des décisions, elles ne parvenaient qu'à amorcer des discussions interminables sur le grand problème du socialisme au lendemain de la guerre : dictature ou démocratie, Lénine ou Vandervelde?

Pietro Nenni écrit dans son livre, cité plus haut :

Sous cette apparence de force, la crise du mouvement socialiste s'avérait profonde. Le contraste entre les mots et les faits, l'impuissance à sortir des formules pour passer à l'action, la fatale accentuation des tendances contribuaient beaucoup plus que l'offensive fasciste à entretenir un état de décomposition latente.

Les socialistes ne savaient plus ce qu'ils voulaient. Ils ne disposaient plus d'une idée dont l'autorité fût admise par tous. La maladie des socialistes italiens était celle de tous les partis composant l'Internationale socialiste après la guerre : une masse impressionnante par le nombre et une confusion extrême dans les idées, aboutissant à des dissensions intestines, à des querelles de personnes, au désordre, aux scissions entre bolchevistes et démocrates.

On en vint aux grèves générales révolutionnaires de 1919 et 1920 et à l'occupation des usines par les ouvriers dans le nord de l'Italie : la confusion et le désordre dans les rangs socialistes allaient provoquer la confusion et le désordre dans la vie politique et économique de la nation entière.

La majorité de la population italienne ne plaignit pas les socialistes et les communistes lorsque leurs locaux et leurs imprimeries furent saccagés par les fascistes. Dans le fascisme, qui se présentait comme le défenseur de l'ordre contre les forces de désordre, comme le bouclier des valeurs nationales contre les influences dissolvantes, et qui, finalement, cria « Vive le Roi! », elle vit autre chose que les méthodes brutales.

Le « coup d'Etat », exécuté selon une technique déterminée d'avance par une minorité de « spécialistes », fut, en réalité, la conclusion d'un *raisonnement* collectif de la majorité du peuple italien, aboutissant à permettre l'écrasement des partisans d'une idée jugée fautive.

Hitler

« L'Allemagne a repris conscience d'elle-même », répètent les nationaux-socialistes.

Leurs victimes parlent d'accès de fièvre et de folie, de manque de clairvoyance de la masse, de violences et de brutalités, de l'appui financier de certains grands industriels et de propriétaires terriens, de la crainte du communisme chez les classes moyennes, du traité de Versailles, et de la crise économique.

On a dit que la république édiflée à Weimar avait commis la grave négligence de ne pas anéantir les forces sur lesquelles s'appuyait l'ancien empire : les rois, les officiers, les hauts fonctionnaires, les propriétaires terriens et les grands industriels, bref les anciennes classes dirigeantes. On a dit aussi que la social-démocratie avait manqué de courage.

Tout cela peut-il expliquer le contraste impressionnant entre la situation de 1919 et celle de 1933?

« L'Allemagne s'est réveillée »? Mais ne s'était-elle réveillée pas déjà en novembre 1918, lorsqu'elle instaura la démocratie?

Un accès de fièvre et de folie? Le manque de clairvoyance de la masse? Mais cela pouvait servir aussi les communistes et les social-démocrates.

Les violences et les brutalités? Mais les adversaires des nationaux-socialistes auraient aussi pu recourir à la violence. D'ailleurs, ils y ont eu recours, lorsque les hitlériens n'étaient qu'une minorité. Ils ont utilisé les forces de la police et de l'administration pour paralyser l'action du national-socialisme tant que ce fût possible.

Quant aux subsides de la grosse industrie et des propriétaires terriens, ils pouvaient servir pour acheter des uniformes et des armes, mais pas pour obtenir 43,7 % des voix le 5 mars 1933, 93,4 % des voix le 12 novembre de la même année, 98 % le 29 mars 1936.

La crainte du communisme? Mais le national-socialisme triomphant ne s'est pas borné à écraser le communisme. Il a conduit à la lutte contre le catholicisme.

La république weimarienne a négligé d'anéantir les soutiens de l'ancien empire? Mais les nationaux-socialistes ont recruté le gros de leurs effectifs parmi les classes moyennes et non parmi les anciennes classes dirigeantes. Ce ne sont d'ailleurs pas les classes dirigeantes qui ont créé le national-socialisme; elles l'ont approuvé après coup et non sans réserves. Jusqu'au 5 mars 1933 ces classes n'étaient pas représentées au Reichstag par les nationaux-socialistes.

Les social-démocrates ont manqué de courage? Le reproche est immérité. La social-démocratie s'est défendue pas à pas. Sans doute aurait-elle pu déclencher une grève générale politique au moment où Hitler prit le pouvoir. Mais l'ordre de grève eût-il été suivi? Il est permis d'en douter. L'échec eût certainement été plus cuisant encore qu'à Vienne, en février 1934, où une minorité infime seulement se souleva contre le gouvernement Dolfuss. L'esprit de 1919 et de 1920 avait disparu. La tentative aurait pu accroître le désordre. Elle ne serait pas parvenue à grouper la majorité de la population autour de la social-démocratie.

Le traité de Versailles? La crise économique et la décadence des classes moyennes? Arrêtons-nous ici. L'examen des réactions du peuple allemand à l'égard du traité de Versailles et des conséquences de la crise économique va contribuer à éclaircir le problème.

Malgré les déceptions qui avaient précédé et suivi la conclusion du traité de Versailles et l'occupation de la Ruhr, le peuple allemand envoya pendant dix ans une majorité démocratique au Reichstag. Elle se composait de partis qui personnifiaient l'effort vers la paix et l'entente internationale : la démocratie socialiste et le catholicisme. Les social-démocrates étaient des internationalistes en vertu de leurs principes marxistes. Les catholiques étaient internationalistes en vertu des principes de leur religion.

Les démocrates socialistes et catholiques ont passé des heures amères sur les bancs ministériels. A l'étranger ils n'étaient guère appréciés. A l'intérieur ils étaient accusés avec véhémence d'avoir trahi la patrie. Traîtres, ils l'étaient aux yeux des nationalistes parce qu'ils avaient signé le traité de Versailles, parce qu'ils croyaient à l'égalité des peuples, parce qu'ils attachaient une valeur absolue à la vie individuelle, parce qu'ils plaçaient la paix même sans gloire au-dessus de la guerre glorieuse, parce qu'ils s'intéressaient aux misères de la vie bien plus qu'à la vie héroïque, parce qu'ils appartenaient à une « Internationale », les uns à celle de Rome, les autres à celle d'Amsterdam. Traîtres, les social-démocrates l'étaient en outre aux yeux des communistes, parce qu'ils osaient gouverner sans songer à des revendications révolutionnaires.

La démocratie allemande s'est défendue. Elle a répondu aux

FAITES-VOUS INSCRIRE
gratuitement aux

“ Entrepôts des Deux-Ports ”

18 à 62, rue Adolphe Lavallée

BRUXELLES

POUR RECEVOIR LA LISTE DES VINS
CHAMPAGNES ET LIQUEURS
de marque et d'origine

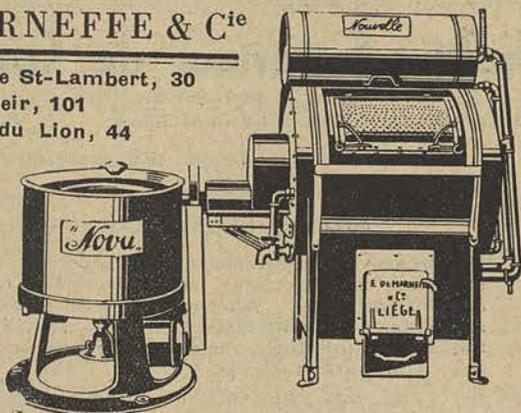
Les lots sont vendus sans frais (ni taxes de douane ni d'accises)
FRANCO DE PORT PAR ASSORTIMENT DE 30 BOUTEILLES
EXPÉDITION ÉVENTUELLE EN TRANSIT POUR TOUS PAYS

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

Trempe, lave,
désinfecte,
rince, azure,
assèche sans
manier ni
linge ni eau.

Franco mis en
marche
toute la Belgique
Facilité paiem.



Vous pouvez apprendre

L'ANGLAIS ou l'ALLEMAND

en vous amusant

PAR LA NOUVELLE

MÉTHODE UP TO DATE MASTER

EFFICACE - RAPIDE - FACILE

Résultats surprenants tout en se divertissant. Etre son propre professeur!!! Envoi d'un cahier-leçon-spécimen contre fr. 2.10 en timbres ou versés au compte-chèques 212.61 de la

LIBRAIRIE GÉNÉRALE, 29, rue de Namur, Bruxelles

(Indiquer la langue choisie.)

Firme
A. SMET ET FILS TEL. 38
DESSCHE TEL. 526.17
DEURNÉ
ATELIERS DESCHERS
ANVERS 92
AVENUE VENNENBORG 92
PUTS ET FORAGES Brevetés
Puits filtrants
RENDEMENT SÉCURITÉ DURABILITÉ
Notre matériel moderne et nos 30 ans
d'expérience pratique nous permettent de
réaliser un travail de qualité

Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Science — Conscience — Dévouement

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES SAINTE-ÉLISABETH

Dirigée par les Sœurs de la Charité de Namur



15, place Louise Godin,
à Salzinnes — NAMUR

Diplôme légal d'Infirmière-Visiteuse,
d'Infirmière Hospitalière
et d'Infirmière-Accoucheuse



ÉTUDES — STAGES

parfaitement conformes aux exigences de l'arrêté royal du 9 février 1931 réalisés sous la Direction des **SŒURS DE LA CHARITÉ DE NAMUR**, dans leurs Etablissements tout à fait modernes et modèles tels que : Clinique Sainte-Elisabeth et Institut Saint-Camille, à Namur; Pouponnière de l'Orphelinat Saint-Jean de Dieu, à Namur; Sanatorium des Petites Abeilles pour enfants débiles, à Piétrebaix; Clinique maternelle, à Charleroi; Sanatorium de Jauche-en-Brabant, consultations de nourrissons, dispensaires, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Rde Sœur Directrice de l'Ecole.

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménager — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

Institut Supérieur de Commerce

pour jeunes filles
Dirigé par les Sœurs de l'Enfant-Jésus. Agréé par l'Etat.

74, rue Général Leman, Etterbeek-Bruxelles.

GRADES LÉGAUX CONFÉRÉS :

Candidature en sciences commerciales. — Licence en sciences commerciales et financières, consulaires ou administratives. — Admission. — Certificat d'humanités anciennes ou d'humanités modernes. Annexes à l'Institut. Sections d'humanités anciennes et modernes. — Pédagogie pour étudiantes internes.

N. B. — Les jeunes filles ayant terminé leurs études moyennes sont admissibles en 3^e moderne.

PENSIONNAT du SACRÉ-CŒUR pour Demoiselles

Sœurs Apostolines de Saint-Joseph
rue de la Déportation (rue des Sables), 63
à WETTEREN (lez-Gand)

Situation très salubre sur les bords de l'Escaut, parc merveilleux de 10 hectares à la disposition des élèves. — Installation et confort modernes. — Education soignée. — Enseignement primaire — moyen — professionnel. — Cours complet de ménage. — Section commerciale. — Arts d'agrément. — Gymnastique suédoise et rythmique. — Prix modérés. — Réduction accordée aux enfants des familles nombreuses.

Collège SAINTE-BARBE

Fondé en 1833 à GAND Fondé en 1833
sous la direction de la Compagnie de Jésus.
Association sans but lucratif.

Section préparatoire, avec 4 années d'études.

**SECTION GRÉCO-LATINE PRÉPARATOIRE
AUX GRADES ACADÉMIQUES**

Pensionnat — Demi-pensionnat — Quart-pensionnat —
— Externat —

CUISINE SOIGNÉE

DOUCHES — CAMPAGNE —
RÉDUCTION AUX FAMILLES NOMBREUSES

attaques. Sa défaite était néanmoins inévitable. En effet, elle avait progressivement pris l'aspect de l'erreur, du mensonge, de l'idée absurde, de l'idée fautive, aux yeux de millions d'Allemands. Alors que la misère et le désespoir accablaient des centaines de milliers de travailleurs, de commerçants, d'industriels, de petits propriétaires et d'intellectuels, la démocratie n'avait guère d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Conservez le régime édifié à Weimar; efforcez-vous de vous entendre avec les vainqueurs de la guerre; accordez une indemnité aux chômeurs et attendez avec calme que la crise économique prenne fin et que la prospérité revienne. »

En d'autres termes, il fallait accepter avec résignation les jours de désespoir, sans soleil et sans rêves. Il fallait se contenter d'un statut qui, aux yeux de chacun, refusait à l'Allemagne l'égalité des droits, faisait d'un grand peuple un peuple inférieur et barrait la route à tout relèvement. Il fallait prendre patience. Il fallait poursuivre la politique qui avait valu à l'Allemagne une longue série de désillusions.

Parmi ceux qui avaient en mains le pouvoir, les uns avaient promis autrefois le paradis sur terre, tandis que les autres avaient espéré des miracles de l'entente avec les pays vainqueurs. Les démocrates avaient des amis fidèles. C'étaient de vieux amis. Les jeunes avaient trouvé d'autres maîtres.

Hitler a montré comment la foi et l'enthousiasme peuvent prendre la place du doute et du désespoir... alors que le degré de misère économique reste le même. Il a montré comment les revendications d'ordre matériel peuvent se transformer en un culte orgueilleux de valeurs morales. Il a montré combien l'importance des facteurs d'ordre matériel est relative, combien celle des idées est décisive.

La Révolution française a eu comme point de départ l'idée jugée vraie des droits naturels de l'homme, jointe à celles de l'égalité et de la liberté pour tous, sans distinction de race ou de religion.

Les prémisses du syllogisme, dont le mouvement hitlérien n'est que le déroulement logique, peuvent se ramener à un ensemble de jugements de vérité, dont le principe est diamétralement opposé à celui de la Révolution française, comme à celui de toutes les religions :

Les races sont de valeur inégale;

La race aryenne, qui a créé la civilisation européenne, dépasse en qualité toutes les autres;

La race germanique est l'expression la plus pure de la race aryenne;

Le peuple allemand, qui est le noyau le plus intact de la race germanique, est un peuple d'essence supérieure.

Il convient, naturellement, d'assurer à la fois l'épanouissement et la protection des valeurs qu'implique cette idée jugée vraie. Toute la politique du national-socialisme est la conclusion du raisonnement dont cette idée et les valeurs qu'elle implique sont le point de départ :

Il faut protéger par la force militaire l'existence du peuple élu, son sol, sa dignité;

Il faut protéger le sang du peuple élu contre la dégénérescence et contre le sang étranger, notamment contre le sang non-aryen;

Il faut protéger l'esprit du peuple élu contre l'influence de doctrines — le marxisme — ou de religions — le christianisme romain — qui sont venues de l'étranger, et, par leur internationalisme, portent directement ou indirectement atteinte au principe de la hiérarchie des races et au rang qu'occupe le peuple allemand dans cette hiérarchie;

Enfin, il faut réunir dans le cadre d'un seul Etat les groupes épars du peuple élu et assurer ensuite à celui-ci les possibilités de développement économique indispensables, fût-ce au détriment des races inférieures.

Ce n'est pas tout. Le principe de la supériorité du peuple allemand implique un programme social qui n'exige pas de précisions immédiates, mais enlève d'emblée toute justification à la lutte des classes et constitue la base de la société *solidaire et organique* : étant membres d'un peuple élu, tous les Allemands ont une dignité, un honneur, qui justifie le plus entier respect de tous à l'égard de tous. Dès lors, l'exploitation de l'ouvrier par le patron et l'antipathie de l'ouvrier à l'égard de ce dernier portent atteinte aux sentiments fraternels qui doivent animer les membres également dignes d'un peuple élu. Le patron doit tenir compte de la dignité et de l'honneur de son frère l'ouvrier, et l'ouvrier ne peut pas considérer comme un ennemi son frère le patron simplement parce que ce dernier possède et commande.

On aperçoit immédiatement que l'édifice théorique du national-socialisme dépasse de loin le cadre d'un programme de parti politique. Il apporte une morale. Il apporte un système philosophique. Il apporte une religion, le culte de l'être psychique et physique allemand, placé au faite des valeurs humaines, le culte de l'âme, de l'honneur et de la dignité, ainsi que du sang et du sol allemands. « ...L'âme du peuple, liée à la race, est la mesure de toutes nos idées, de notre volonté, de nos désirs et de nos actes, l'ultime critère de nos valeurs (1). »

Il est établi que le développement du national-socialisme fut surtout marqué dès que la crise économique s'aggrava. Cette circonstance a fait croire que la victoire des nationaux-socialistes ne fut possible que par le désespoir des classes moyennes ruinées.

M. Henri de Man a tenté d'expliquer le national-socialisme par un « complexe d'infériorité (2) » : le besoin le plus puissant de la nature humaine est le besoin d'être apprécié. Or, la rationalisation, l'inflation, la crise économique mondiale ont réduit les classes moyennes à la misère. Elles ont perdu leur ancien rang dans la société et elles ont conscience d'une infériorité qu'elles se refusent à accepter. Elles trouvent cependant une issue et une compensation à cette infériorité dont elles souffrent : la glorification de la collectivité nationale. L'explication de M. de Man aboutit à prêter aux classes moyennes, gagnées aux idées du national-socialisme, un raisonnement que l'on pourrait résumer comme suit : « Nous, les classes moyennes, nous sommes déçues, mais notre peuple est grand. »

Mais pourquoi n'ont-elles pas réagi en raisonnant de cette sorte : « Nous, les classes moyennes, nous sommes bien malheureuses, mais Dieu est tout-puissant. Il nous consolera de nos souffrances dans l'au-delà. Notre misère est voulue par Dieu. Elle est le gage de notre salut » ? Le national-socialisme ne devait pas nécessairement être la seule issue pour les chrétiens convaincus, réduits à la misère.

Il y a plus : le national-socialisme n'était même pas la seule issue pour ceux qui avaient abandonné la religion chrétienne. Ceux-ci pouvaient tenir le raisonnement suivant : « Nous avons perdu notre rang social en même temps que notre avoir dans un monde où l'on est quelqu'un dans la mesure où l'on possède quelque chose. Nous allons rallier le socialisme marxiste. Nous clouons au pilori cette société où la valeur de l'individu est mesurée à l'importance de sa richesse. Les nouveaux pauvres retrouveront leur dignité dans la société socialiste, où l'on peut être quelqu'un sans rien posséder. »

Mais les classes moyennes déçues n'ont pas plus rallié le marxisme qu'elles n'ont cherché une consolation dans la prière. Leurs réflexions, leur raisonnement les ont conduites ailleurs.

Dans la confusion intellectuelle et morale extrême, au milieu des ruines des idées qui s'étaient successivement effondrées depuis la guerre, les classes moyennes ont fait confiance à cette

(1) Voir ALFRED ROSENBERG dans *Le Mythe du XX^e siècle*.

(2) Etude faisant partie du *Socialisme constructif*, Paris, Alcan, 1933.

idée qui semblait embrasser de la façon la plus complète la réalité existante, celle qui semblait apporter la plus grande certitude, celle qui paraissait *la plus vraie*. Le langage de Hitler, chacun pouvait le comprendre. Il n'intéressait pas d'une façon exclusive une seule classe, comme le marxisme, mais toutes les classes, tout un peuple. Hitler, ce n'était pas le recours à un monde surnaturel invisible et inaccessible. Hitler parlait de la race germanique, de la grandeur germanique, de l'honneur germanique. Hitler, ce n'était pas de la fantaisie, c'était au contraire un ensemble d'affirmations bien connues, enseignées depuis longtemps dans toutes les écoles et toujours actuelles. Tout cela, les classes moyennes pouvaient le comprendre immédiatement, comme toutes les autres classes sociales d'ailleurs. Au cours du siècle dernier déjà, le « socialisme d'Etat » d'un Bismarck, et le « Kathedersozialismus », le socialisme universitaire d'un Schmoller et d'un Adolf Wagner, avaient jeté les premières bases de ce qui pouvait devenir un jour le national-socialisme. Le nom de Bismarck n'évoque-t-il pas d'ailleurs les principes de l'« économie nationale » ? La croyance à la haute mission du peuple allemand à l'égard de la civilisation était déjà ancienne. L'antisémitisme était plus ancien encore. Pour construire sa religion de la race et du sang et rejeter le christianisme, Rosenberg pouvait largement s'appuyer sur l'œuvre de nombreux précurseurs, antérieurs ou postérieurs à H. S. Chamberlain. Le culte de l'héroïsme, rattaché à l'image du guerrier germanique et qui contribua à éloigner nombre de nationaux-socialistes de la religion du Dieu crucifié, était devenu populaire depuis longtemps. Divers éléments y avaient concouru : la diffusion du « Nibelungenlied » du Moyen âge, magnifié par Richard Wagner dans sa célèbre Tétralogie, la glorification nietzschéenne de l'énergie et de la force, et, enfin, l'évocation constante de la gloire militaire du passé. Tout ce qui le national-socialisme disait de l'économie libérale anarchique, le peuple l'avait entendu déjà de la bouche des propagandistes marxistes en même temps d'ailleurs que les théories sur la *solidarité* qui unit les membres de la collectivité. En reconnaissant, dans l'économie, *l'autorité* et la *responsabilité* des chefs, en se souciant de *l'honneur* de l'ouvrier, en substituant le droit de la *qualité* à celui de la quantité, en préférant *l'ordre* et la *hiérarchie* à la liberté, le national-socialisme s'éloignait, sans doute, des préoccupations dominantes de la démocratie. Mais celles-ci étaient moins solidement ancrées que l'esprit et les notions dominantes de la nouvelle organisation. Le peuple entier connaissait depuis longtemps cet esprit et ces notions. Il en avait été imprégné par *l'armée*.

Le nouveau système, qui englobait à la fois l'individu, les classes, la nation et toute l'histoire de celle-ci, était construit au moyen de matériaux anciens. L'Allemand l'accueillit d'autant plus facilement qu'il y retrouva les éléments avec lesquels il était familiarisé depuis longtemps. Malgré tout cela, le national-socialisme pouvait satisfaire ceux qui rêvaient de nouveautés : ne promettait-il pas la « *société nationale organique* », réalisée dans le « *Troisième Reich* » totalement différent, par l'esprit et par la forme, du premier empire comme du second ?

Les classes moyennes n'ont pas cherché leur consolation dans n'importe quelle affirmation vraie ou fausse. Elles ont fait un choix et ce choix s'est porté sur Hitler. En lui elles ont vu, non pas l'orateur qui dit bien, mais le prophète qui dit vrai. Elles l'ont suivi parce que tout ce qu'il affirmait sur la race allemande, sur la défaite de l'Allemagne, sur le traité de Versailles, sur la démocratie et le parlementarisme, sur le marxisme, sur les Juifs, sur la crise économique et sur l'empire des Hohenzollern semblait revêtu du prestige de la *vérité*, soit à la lumière de convictions déjà anciennes du peuple allemand, soit à la lumière des faits nouveaux de l'après-guerre.

Hitler apparut au moment où le peuple allemand avait fini par douter de tout et cherchait une nouvelle foi. Il n'a certes pas enrichi matériellement le peuple allemand, mais il en a satisfait l'esprit. Entre le 5 mars 1933 et le 29 mars 1936, les Allemands ont eu l'occasion de voir que Hitler n'avait pas accru leur revenu. Et cependant le pourcentage des voix, qui n'atteignait pas 50 % des électeurs le 5 mars 1933, atteignit presque 100 % le 29 mars 1936.

Pour la seconde fois, dans l'espace de quinze ans, l'Allemagne a accompli une révolution qui, tout comme la première, fut une révolution dans la pensée allemande, une révolution dominée bien moins par des circonstances d'ordre économique ou par des complexes d'infériorité que par des *idées jugées vraies*.

La crise économique a joué un rôle dans l'évolution du national-socialisme, dans la mesure où elle a montré que la démocratie avait été l'idée incomplète, l'idée qui n'avait rien prévu et ne pouvait rien résoudre, l'idée à laquelle on pouvait reprocher une longue série de mécomptes et d'erreurs, l'idée qu'il fallait considérer comme fausse. La crise économique n'a servi qu'à ruiner une *idée*. Lorsque l'idée ruinée dut être remplacée par une autre, le choix fut déterminé par l'esprit, non par la matière. L'esprit se rallia à l'idée qui lui parut le mieux mériter sa confiance, qui lui sembla la plus raisonnable, qu'il jugea la plus vraie.

Le national-socialisme est né d'une confrontation d'idées, d'une réflexion, et il ne peut prendre fin qu'à la suite d'une autre réflexion. S'il est établi un jour qu'il a promis ce qu'il ne peut pas tenir, qu'il n'a vu qu'un aspect de la réalité en restant aveugle vis-à-vis des autres, qu'il s'est trompé et a trompé le peuple, bref qu'il est une idée fausse, aucune force de police, aucune contrainte administrative ne pourra arrêter l'effort de pensée de la masse populaire et ceux-là mêmes qui ont assumé la charge de le défendre seront dans l'impossibilité morale et matérielle d'accomplir leur mission.

Le chef, la masse et les idées

Ou bien le Chef s'impose à la masse parce qu'il est le serviteur fidèle, courageux, énergique ou habile d'une idée jugée digne de confiance.

Ou bien il s'impose parce qu'il est un créateur d'idées. En 1919, Mussolini défend un programme républicain et démocratique. En octobre 1922, il s'empare de l'Etat au cri de « Vive le Roi ! » et le démocrate républicain de 1919 devient le champion de la lutte contre la démocratie parlementaire. De 1922 à 1935, la politique économique de Mussolini passe de l'économie libérale au corporatisme.

En passant du programme républicain de 1919 au régime autoritaire, de la lutte antimarxiste à la lutte pour la conquête de l'Etat, de l'économie libérale au corporatisme, le Duce s'est attiré le reproche d'être un opportuniste. En quoi a-t-il consisté cet opportunisme ? A mettre constamment l'imagination au service de la réalité et la réalité au service de l'imagination. Le secret de la « tactique » que Malaparte a tant vantée et qui permit à Mussolini d'abord de fonder un parti, ensuite de gagner et d'éblouir le peuple entier, c'est que son imagination n'a jamais été en défaut, c'est *qu'il a eu des idées*, alors que les autres étaient désemparés, paralysés et impuissants.

Mussolini n'est pas la seule illustration de cet aspect du Chef. Il y eut Lénine qui sut défendre en temps voulu la répartition des terres parmi les paysans, contrairement à ses théories marxistes, et, quelque temps après, inventa la « Nep ». Il eut Staline et le « Plan quinquennal ». Il y eut Roosevelt et la « New Deal ».

La *valeur personnelle* des grands Chefs de l'après-guerre, de Lénine comme de Mussolini, de Staline comme de Hitler et de Roosevelt, a consisté beaucoup moins dans leur talent oratoire que dans leur imagination, c'est-à-dire dans leur don de trouver et de lancer des idées.

Il n'est pas possible de placer le Chef au-dessus des idées ou de l'en séparer. Il vit par elles et pour elles. Il en est la personification, le serviteur et le créateur.

Et que sont ces *idées*, en définitive? Ce sont des idées se rattachant aux *vrai* et aux *valeurs* qu'il implique.

Les fascistes disent communément : « Mussolini a toujours raison. » Ils indiquent ainsi nettement ce que le Chef représente aux yeux de la masse : le Chef est l'homme infailible qui saisit mieux que ses semblables ce qui *est*, l'homme dont le coup d'œil discerne le *vrai* avec plus de netteté que ses collaborateurs et longtemps avant eux. Le jour où « l'homme qui a toujours raison » devient « l'homme qui s'est trompé », « l'homme qui est dans l'erreur », l'homme dont le pouvoir est, dès lors, un danger pour les valeurs qu'impliquent des idées jugées vraies, son prestige et son autorité, fondés sur le consentement des esprits, s'évanouissent irrémédiablement.

La force suggestive des faits et la psychologie des foules

La révolution américaine de 1776 à 1783 fut un « exemple » pour la révolution française de 1789;

La révolution française de 1830 fut un « exemple » pour les révolutions belge et polonaise, survenues au cours de la même année;

La révolution française de 1848 fut un « exemple » pour les révolutions d'Europe centrale et d'Italie;

La révolution russe de 1917 fut un « exemple » pour la révolution allemande de 1918 et pour les socialistes révolutionnaires de toute l'Europe, depuis cette date;

La révolution fasciste de 1922 en Italie, fut un « exemple » pour toutes les révolutions postérieures à tendance autoritaire.

La force de « l'exemple », la force suggestive de certains événements qui « donnent le signal », la tendance à l'imitation, l'esprit de panique évoquent l'inconscient et les instincts. Nous semblons nous éloigner du domaine de l'intellect.

Est-ce que dans la force qui nous pousse à imiter un exemple, dans les accès d'optimisme ou de pessimisme excessifs que provoquent certains faits, il y a autre chose que des idées, notamment un fond de tendances instinctives et inconscientes? Admettons-le. Il n'en est pas moins vrai que le phénomène ne peut être séparé des idées.

Lorsque je constate que la démocratie parlementaire a presque disparu de l'Europe centrale; lorsque j'apprends que l'Union des Républiques socialistes soviétiques est devenue un membre influent de la Société des Nations, la seule chose qui s'est modifiée chez moi, c'est l'idée que j'avais de l'importance de la démocratie dans l'Europe centrale et du rôle joué par la Russie soviétique dans le monde. Je dois alors mettre de l'ordre et rétablir la hiérarchie parmi les facteurs dont je crois devoir tenir compte. La Russie a toujours 170 millions d'habitants. Les théories communistes existent aujourd'hui comme hier, de même que les théories fascistes et les principes démocratiques. Mais l'idée que j'avais de l'Europe et des relations entre les différents facteurs qui la composent doit être rectifiée.

Des événements tels que l'admission de la Russie à la Société des Nations, la disparition des régimes démocratiques dans la plupart des pays de l'Europe centrale, le réarmement de l'Alle-

magne et la reconstitution de l'ancienne alliance franco-russe peuvent influencer brusquement et profondément notre attitude. Ils peuvent provoquer des accès « inconsidérés » d'optimisme ou de pessimisme, faire naître la tendance à l'imitation ou déterminer la panique. En réalité, ils ne nous font pas quitter le domaine des idées. Importants ou minimes, les faits font *réfléchir*. La modification de notre attitude résulte bien moins de l'« inconscient » et de « réflexes » instinctifs que d'une rapide confrontation d'acquisitions de notre *intellect*, d'un effort de pensée immédiat, aboutissant à une modification immédiate de certaines *idées*.

Les accès d'enthousiasme fiévreux ou de haine délirante des foules paraissent, à distance, s'accompagner d'un obscurcissement de la conscience. En réalité, cet obscurcissement n'est que relatif. Il est possible qu'au moment de ces accès la vision de la réalité *objective* soit obnubilée. Les foules emballées ne distinguent peut-être pas la vérité objective de l'erreur passagère, mais elles *distinguent*, elles *voient*, elles *discernent* ce qu'elles croient être la réalité objective. Lorsqu'elles portent aux nues un tribun, lorsqu'elles donnent leur adhésion à de folles aventures révolutionnaires ou guerrières, lorsqu'elles persécutent une « race inférieure », lorsqu'elles se font sanguinaires et incendiaires, elles n'agissent pas les yeux fermés. Elles ne sont privées ni de conscience, ni d'intelligence. Elles ont présents à l'esprit des représentations, des concepts, des jugements, des systèmes et des principes, bref, des *idées*. C'est un ensemble d'éléments relevant de l'*intellect* et non pas d'impulsions obscures et instinctives, qui les met en mouvement. Ce qu'elles exaltent et entendent défendre, c'est une Vérité jugée établie et un Bien se rapportant à la même vérité ou à d'autres, préalablement admises.

Un poème, un chant peuvent déprimer, voire provoquer la désespérance. Ils peuvent aussi ranimer les courages et susciter l'héroïsme. Pourquoi? Comment? Ils *suggèrent* des images, des représentations, des *idées*, directement rattachées au vrai et aux valeurs que celui-ci implique. Le poète ou le compositeur n'ont fait que souligner avec plus ou moins de force la détresse ou l'éclat de certaines valeurs. Grâce à l'intervention de l'artiste, l'intellect discerne, conçoit, *connait* mieux ces valeurs ainsi que leur état ou leur détresse. Et ce n'est qu'au moment où l'intellect les connaît mieux que naît le désir de l'action, en vue de s'en rapprocher ou de les défendre.

L'effet « magique » que produisent parfois sur la foule des termes dont elle ne saisit ni la nuance, ni le sens propre, ne nous fait pas sortir davantage du domaine des idées. La foule ignore peut-être la signification exacte de certains termes employés par le journaliste ou l'orateur. Ils lui suggèrent néanmoins une image, une *idée*, et c'est sur l'idée évoquée par les termes inexac-tement compris qu'elle règle son attitude. Que l'on songe au mot « boche », étymologiquement dénué de sens, et dont toute la force suggestive, pendant la Grande Guerre, reposa sur les idées bien précises que le terme vague, devenu un symbole, évoquait auprès des masses populaires (1).

MAX LAMBERTY.

(1) Ces pages figureront dans *Le Rôle social des idées. — Esquisse d'une philosophie de l'histoire contemporaine*, à paraître prochainement aux Editions de la Cité chrétienne, Bruxelles, mai 1936.

Le mouvement autonomiste breton

Le 13 avril dernier, cinq attentats, simultanément perpétrés contre les préfectures de Nantes, de Rennes, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Quimper, ont attiré l'attention sur l'activité de la société secrète *Gwenn-ha-Du*, qui avait déjà révélé son activité le 7 août 1932, en faisant sauter le monument commémoratif de l'union de la Bretagne à la France. La lecture des journaux étrangers relatant ces attentats pouvait faire croire à l'existence d'un mouvement nationaliste puissant, à tendance séparatiste ou tout au moins autonomiste, capable de mettre en péril l'unité française.

Un récent voyage en Bretagne nous a permis de nous rendre compte de la situation et de ramener à ses véritables proportions ce mouvement dont on se plaît dans certains pays et dans certains milieux à exagérer l'importance.

* * *

Il est incontestable que pour des raisons d'ordre historique, d'ordre ethnique et d'ordre linguistique, la Bretagne est celle des anciennes provinces françaises qui a conservé le plus nettement ses traits caractéristiques. Du IV^e au XVI^e siècle elle forma un Etat souverain, jouissant d'un statut politique indépendant et s'efforçant de résister aux tentatives d'annexion tant de la part de la France que de l'Angleterre. Lorsque la France réussit finalement à incorporer la Bretagne, la duchesse Anne sut assurer par ses successifs contrats de mariage avec Charles VIII et Louis XII l'autonomie intérieure du duché et les libertés bretonnes furent solennellement reconnues par le Traité d'Union, signé à Vannes en 1532. Sous l'ancien régime la Bretagne forma un « pays d'Etats », conservant son statut propre au sein de la monarchie française. Ce fut la politique unificatrice de la Révolution qui amena l'assimilation complète de la Bretagne aux autres provinces françaises en la faisant entrer dans la nouvelle organisation départementale et en lui imposant par des moyens militaires un régime centralisé.

La fin de l'autonomie politique et administrative de la Bretagne ne lui a pas enlevé son entité géographique nettement délimitée, son langage national proche du gallois et de l'irlandais, son caractère bien tranché, les aspects propres de sa vie sociale et économique, son activité artistique et intellectuelle, expression d'un génie distinct du génie néo-latin du reste de la France.

Il devait en résulter des manifestations d'une conscience sociale qui n'est pas d'hier. Un dictionnaire latin-breton était rédigé dès 1464 et la première grammaire méthodique du breton date de 1807. Depuis l'époque romantique, les écrivains bretons de langue française : Chateaubriand, Cambry, Brizeux, Hersart de la Villemarqué, Anatole Le Braz, n'ont cessé de s'inspirer de l'esprit local et de sa mystique, tandis que dans le domaine scientifique, La Borderie pour l'histoire, Loth pour la linguistique ancienne et l'histoire, Vallée pour la langue moderne, Meven Mordiern pour l'archéologie celtique, représentent une activité intellectuelle d'une haute valeur et d'une puissante intensité. Il faut remarquer que ce mouvement, tant littéraire que scientifique, reste dans le cadre français et n'affirme aucune tendance particulariste. Jusqu'à la guerre, le mouvement breton est simplement régionaliste; son activité est semblable à celle

des autres vieilles provinces de France, soucieuses de conserver leur caractère pittoresque et d'exalter leur passé. Ce mouvement ne songe nullement à la politique ni à l'action publique.

Tout au plus la *Fédération régionaliste bretonne*, fondée en 1911, et le *Brug*, organe socialiste d'esprit breton, montrent-ils des tendances nationalistes, encore accentuées, à partir de 1912, par le *Breiz Dishual*, qui est le premier à prendre parfois une attitude antifrançaise. En même temps le journal *Kroaz ar Vretoned* jetait les bases d'un mouvement méthodique pour la culture de la langue bretonne.

* * *

Au lendemain de la guerre, le caractère nationaliste s'accroît sans cependant émouvoir les masses. De 1919 à 1927 le journal *Breiz Atao* et l'*Union de la Jeunesse bretonne* impriment, non sans rencontrer une vive résistance, des tendances nouvelles au mouvement en s'efforçant de faire triompher les principes ci-après : 1^o l'idée bretonne est une idée nationale n'appartenant à aucun parti et se plaçant au dessus des luttes sociales et des croyances religieuses; 2^o le régionalisme en tant que doctrine est une erreur, en tant que formule d'action un fiasco, seul le nationalisme répond aux aspirations bretonnes; 3^o le mouvement breton exprime une idée de progrès, un besoin créateur et non un stérile conservatisme. Cependant ce mouvement nationaliste dont les ressources s'alimentaient à des sources étrangères et dont les relations avec l'autonomisme alsacien n'étaient un secret pour personne, ne groupait qu'un nombre restreint de jeunes intellectuels en proie à cette agitation qui dans tous les pays n'a cessé de bouleverser la jeunesse depuis la guerre. Ses tendances anti-françaises lui nuisaient auprès des gens de bon sens; par contre, le mouvement régionaliste, dans le cadre de la grande patrie française, manifestait une remarquable activité, comme le prouvent le Congrès du *Bleun-Brug*, société catholique d'action bretonne à Morlaix en 1927 et le regain de vitalité des organisations sociales d'avant-guerre : *Union régionaliste bretonne*, *Fédération régionaliste bretonne*, *Collège des Bardes*, *Association bretonne*, etc., qui avaient repris leurs assises annuelles. Ce n'est qu'en 1927 que l'autonomisme commence à faire parler de lui en dehors du milieu très restreint de ses adhérents. Après le congrès de Rosporden, l'*Union de la Jeunesse bretonne* se transforme en *Parti autonomiste breton* et son organe le *Breiz Atao*, à l'origine une revue, devient un journal bi-mensuel. depuis le congrès de Châteaulin en 1928.

Nous ne sommes pas parvenus à nous renseigner sur l'importance du tirage de cet organe, ni sur la provenance de ses ressources, il mène une campagne acharnée, qui peut impressionner à l'étranger le lecteur mal informé, pour rallier l'opinion bretonne à son idéal nationaliste et fédéraliste.

Pendant quelque temps encore, le mouvement breton reste imprécis et flottant. Ce fut l'attentat du 7 août contre le Monument commémoratif de l'Union de la Bretagne à la France qui révéla au monde entier, sous la rubrique des « Faits divers », l'existence de ce mouvement. Il paraît qu'au point de vue esthétique le résultat de cet attentat fut plutôt heureux, car ce monument déparait d'une façon fâcheuse la majestueuse façade de l'hôtel de ville de Rennes, œuvre remarquable du grand architecte Gabriel. On croit que des Irlandais, fort experts en ce genre d'exploits, apportèrent leur concours aux séparatistes bretons pour l'exécution de cet attentat.

* * *

C'est à partir de cet événement, qui attira sur eux l'attention du monde entier, tout en leur donnant une importance qu'ils ne

méritaient pas, que séparatistes et autonomistes bretons entrèrent dans une phase qu'ils appellent « constructive ». Il importe cependant de ne pas perdre de vue que le mouvement breton se présente actuellement sous divers aspects. Il y a tout d'abord l'association secrète *Gwenn-ha-Du*, s'inspirant des méthodes terroristes du *Sinn Fein* et glorifiant l'« héroïque insurrection de Pâques 1916 qui assura la libération de l'Irlande, la première d'entre les nations celtiques qui ait recouvré sa liberté ». C'est ce mouvement illégal qui organisa l'attentat de Rennes contre le monument symbolique de l'union de la Bretagne à la France et qui, quelque temps plus tard, sabota la voie ferrée de façon à obliger à stopper à la frontière bretonne le train de M. Herriot, à cette époque chef du gouvernement français, se rendant à Nantes pour célébrer le quatrième centenaire de l'Union. C'est encore ce mouvement qui, après avoir, le 15 février dernier, adressé au ministre de l'Education nationale un ultimatum lui donnant un délai d'un mois pour commencer à organiser l'enseignement du breton, a perpétré, le 13 avril, des attentats contre toutes les préfectures des départements bretons. En dépit de son activité terroriste, nul ne prend au sérieux ce mouvement extrémiste qui ne groupe que quelques jeunes exaltés; le secret dont il s'entoure sert avant tout à dissimuler sa faiblesse.

* * *

Vient ensuite un mouvement politique « légaliste » se composant exclusivement du *Parti national breton*, dont l'organe est le journal bi-mensuel *Breiz Atao*. Ce parti a pour but de constituer par sa propagande « un mouvement d'opinion organisé qui obtienne par les voies légales l'exercice pour les Bretons du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Ce mouvement est nationaliste par définition, mais sa position doctrinale admet parfaitement le cadre français ou la fédération avec la France, tout en estimant « que la Bretagne ne pourra rien obtenir sans un vigoureux esprit de revendication et que seul un sentiment national breton exclusif peut donner un élan suffisant au mouvement tant politique que culturel ». Ce mouvement n'a aucune répercussion dans les masses; ses chefs sont pour la plupart des intellectuels ou demi-intellectuels, constituant un état-major dépourvu de troupes. Rien ne le prouve mieux que le fait que ce mouvement n'a pas présenté de candidats aux récentes élections et s'est borné à recommander à ses membres les candidats qui, avec ou sans réserve, s'étaient montrés plus ou moins favorables aux revendications bretonnes, spécialement en ce qui concerne l'enseignement de la langue dans les écoles.

* * *

Ce n'est en effet qu'au point de vue culturel, historique et folklorique que le mouvement breton connaît un succès, qui reste tout à fait en dehors des idées nationalistes ou séparatistes. L'enseignement du breton a trouvé dans divers milieux de nombreux défenseurs : la société *Breuz ar Brezoneg er Skoliou* s'occupe de l'enseignement du breton dans les écoles religieuses; la société *Ar Brezoneg er Skol* mène campagne pour l'enseignement du breton dans les écoles officielles. Cette campagne a abouti à certains résultats : les Conseils généraux du Finistère, des Côtes-du-Nord et du Morbihan, représentant près de deux millions d'habitants, ont réclamé l'enseignement du breton et cent quatre-vingt-dix municipalités ont manifesté énergiquement leur fidélité à la langue du terroir. Le journal *Ar Falz*, organe du groupe des instituteurs laïcs à tendance nettement marxiste, se déclare énergiquement partisan de l'enseignement du breton, tout comme le *Feiz ha Breiz*, le *Dihunamb*, le *Breiz*, revues et journaux des milieux catholiques, dont la fédération s'intitule, le *Bleun-Brug*.

Les anciens groupements régionalistes, le *Collège des Bardes*, les *Cercles celtiques* encouragent les sociétés de danseurs, chanteurs cornemusistes, lutteurs, etc., et organisent de belles fêtes populaires d'esprit très breton.

Ce n'est, somme toute, qu'à ce point de vue traditionaliste et folklorique que l'idéal breton rencontre toutes les sympathies; pour le reste, il laisse les masses indifférentes.

Ce n'est pas que la Bretagne, tout comme une grande partie de l'ouest de la France, n'ait pas de griefs à faire valoir. Par sa position excentrique, elle reste quelque peu en dehors des artères vitales d'un gouvernement centralisé à outrance. Alors qu'on lui demande des sacrifices proportionnellement plus lourds qu'à d'autres régions, ce qui est prouvé par le fait que la moyenne des pertes au cours de la guerre a été d'un tué sur quatorze habitants, alors que pour le reste de la France elle était d'un sur vingt-huit, elle se voit sacrifiée au point de vue des travaux publics, des voies de communication, des subsides gouvernementaux, de la mise en valeur de ses richesses naturelles, notamment de ses minerais de fer, de la politique douanière, qui entrave ses exportations de chevaux, de bétail, de primeurs, de fruits, etc. Il en résulte que la Bretagne reste parmi les régions les plus pauvres de toute la France et qu'elle est incapable de nourrir sa population. Chaque année vingt mille Bretons doivent émigrer pour chercher de quoi vivre, tandis que la misère, la sous-alimentation, le taudis, l'alcoolisme sont causes d'une effroyable mortalité infantile. On assiste ainsi au spectacle paradoxal d'un pays dont l'importance numérique fléchit malgré une natalité plus abondante que partout ailleurs.

Mais le bon sens de l'ensemble de la population bretonne lui fait comprendre que c'est de la France, avec ses possibilités presque illimitées, que doit venir l'amélioration de son sort. Elle reste loyaliste et ce n'est pas l'activité fébrile d'une poignée d'agitateurs qui doit donner à l'étranger le change sur ses véritables sentiments. C'est la conclusion qui se dégagera d'une enquête sur place pour tout observateur impartial.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Mexique, terre indienne⁽¹⁾

Une expérience

C'est une chose émouvante de voir un petit groupe d'hommes, inimaginablement éloigné de ce que nous appelons l'humanité civilisée, hors de toutes relations de commerce avec n'importe quelle autre peuplade, se suffire à lui-même par une lutte obstinée, arrachant à la terre sa subsistance, fabriquant et construisant de ses mains tout ce qui lui est nécessaire. Que le moindre des ustensiles que nous possédons en abondance, par exemple un couteau en fer, paraisse à ces isolés une merveille digne de tous les désirs, comment s'en étonner? Il y a des voyageurs qui sont surpris, parfois même indignés, de ce qu'ils appellent l'avidité des « primitifs ». Rien n'est plus naturel au contraire. Ces hommes-là passent chaque minute de leur existence à lutter pied à pied contre les calamités que beaucoup d'entre nous n'ont jamais connues, telles qu'une famine sans remède parce qu'il n'y a personne à qui demander quoi que ce soit. Ce sont les plus dépour-

(1) Voir la *Revue catholique* du 8 mai 1936.

vus de tous les êtres, et c'est pourquoi je trouve admirable le relatif équilibre auquel ils sont parvenus, devant des forces de destruction tellement énormes, eux si faibles. Ils mangent presque toujours à leur faim, leurs cases (un toit de feuilles sur des piliers, sans murs) ne sont pas mauvaises pour le climat, leur nourriture est plus variée et contient plus de viande que celle d'un *peon* du Mexique « civilisé »; ils trouvent même le temps de chasser les oiseaux à plumage multicolore pour que leurs femmes en décorent leurs nattes. Ils ne sont conformes ni au type idéal du bon sauvage vivant à ne rien faire dans un climat où la terre porte toute seule des fruits délicieux (on oublie de dire que si on ne l'y aide, elle ne porte pas une plante utile pour mille indifférentes ou vénéneuses), ni à celui du sauvage féroce et cruel qu'il est nécessaire d'aller civiliser avec un fusil d'une main et une Bible ou une croix de l'autre. Ce sont des hommes qui se soutiennent par un effort miraculeux au-dessus d'un gouffre, celui de la nature brute qui ne demande qu'à les reprendre et à les pétrir dans son sol et ses herbes.

Il faut dire que chez les Lacandons du lac Pelja cela n'allait pas fort : pas d'enfants; le paludisme contre lequel ils sont absolument sans défense; des rhumatismes déformants causés par l'effroyable humidité. Le petit Tchank'in avait les doigts complètement noués et crispés. Tout cela m'avait inspiré une opinion très pessimiste sur les possibilités de survivance des Lacandons. J'en suis un peu revenu depuis.

En écrivant tout cela, j'ai encore dans les narines et dans la gorge l'âcre odeur de fumée de bois qui est celle des cases lacandones et des Indiens eux-mêmes. Du foyer perpétuellement allumé des colonnes grises montent jusqu'au toit, complètement noirci et comme laqué en dedans par l'éternelle fumée. On faisait cuire sous la cendre des racines de *yuca*, et c'est ce que nous mangions ensemble, Tchank'in, von Schmeling et moi. Je griffonnais, je photographiais. Mes yeux s'habituèrent à ne plus cligner et rougir dans l'atmosphère obscurcie. Quelles paroles diront comment je revois, ces quatre cases minuscules étreintes par la forêt et le lac, sous le ciel qui fut toujours sombre à ce moment-là? Les femmes avec leurs plumes rouges et jaunes suspendues aux nattes, allant d'une case à l'autre; Tchank'in et les autres tirant de l'arc contre les bananiers pour nous montrer leur adresse; et toujours l'odeur sèche de bois, les tourbillons de fumée sortant de dessous les toits et montant dans l'air tranquille. Puis le soir, le tap-tap-tap de l'eau du lac sous les pirogues, la rentrée, — triste — au camp.

* * *

Car au campement tout n'allait pas pour le mieux. Le Comte et tout son monde ne vinrent qu'une fois chez les Lacandons, les abrutissant d'exigences stupides; le « grand explorateur » les obligeait à se livrer devant l'objectif à de ridicules mimiques. Nous eûmes des mots à ce sujet. Je me fâchai, et il déclara d'un ton péremptoire :

— Ici, nous ne faisons pas de la science, mais du ciné-reportage. Je fus fixé.

Je le fus plus encore lorsque j'eus tiré au clair la question des deux jeunes gringos. Bieler m'y aida. Il faut dire qu'il y avait quelque chose de profondément horripilant dans l'attitude de ces deux gaillards, qui passaient leur temps à se mijoter dans des casseroles à secret d'in vraisemblables nourritures conservées, comprimées et condensées, et ne se souciaient ni de cartographie, ni de géologie. Plusieurs fois Bieler tendit au prétendu « géologist » un caillou plus ou moins curieux par sa couleur ou toute autre particularité :

— Qu'est-ce que c'est que ce caillou?

L'autre daignait extraire d'un coin de sa bouche une bouffarde modèle explorateur et répondre :

— *I dunno*.

Et il le flanquait par terre.

Bizarre pour un géologue. Enfin on sut que ces deux pauvres types ne connaissaient rien à ce que le Comte, à leur insu, nous avait donné comme leur spécialité. C'étaient des touristes, ni plus ni moins, devant lesquels on avait fait miroiter la perspective de mirifiques aventures, et on apprit même plus tard qu'ils avaient versé au Comte une assez forte somme. Ils commençaient à s'ennuyer, ne savaient que faire et se plaignaient de la nourriture. D'ailleurs deux détestables camarades, égoïstes et râleurs. Je leur dois d'avoir passé quarante-huit heures sans bottes, car une nuit, pour s'accommoder plus à l'aise, ils les jetèrent dehors sous la pluie. Il fallut deux jours pour les faire sécher.

A part ses tentatives d'ordonnateur des cérémonies pour la prise de vues, le Comte se livrait à des explorations invariablement couronnées de succès. Un jour il avait découvert « *a ruined Maya city* »; on se précipitait, pour se trouver devant un monticule naturel qu'il nous décrivait comme une pyramide. Une autre fois, il trouva dans un ruisseau des blocs de formes variées recouverts d'une croûte blanchâtre. Les rivières de la forêt sont extraordinairement chargées de calcaire, de sorte que le moindre morceau de bois s'y revêt très vite d'une couche de pierre. Le Comte me montra quelques-uns de ces objets et me dit : « Des os de mammouth ! » Sur ces entrefaites, Bieler frappa un coup assez fort sur un des « os de mammouth » : la couche extérieure éclata, découvrant un noyau de bois à peine pourri.

En dépit de tout, j'étais résolu à rester là le plus longtemps possible avec mes Lacandons. Mais bientôt on s'aperçut qu'il n'y avait plus de vivres. En réglant tout dans le moindre détail, le Comte n'avait oublié que cela. En rentrant un soir au campement, Don Adolfo et moi n'avons trouvé que les os du gibier abattu la veille par l'Anglais; et du café sans sucre. Les muletiers commençaient à s'agiter et parlaient de tout lâcher en pleine forêt. Finalement von Schmeling se décida, et s'approchant timidement du Comte lui dit :

— *Herr Graf*, il n'y a presque plus de nourriture et les muletiers...

L'autre lui coupa la parole :

— Moi, en Afrique, je suis resté dix jours sans manger...

Le pauvre docteur parut s'effondrer, être avalé par la terre. Plus de doute, nous étions aux mains d'un personnage dont je désespère à jamais de pouvoir doser l'inconscience et le puffedisme qui composaient sa personnalité, mais qui de toutes manières se révélait d'une incapacité totale et d'une légèreté stupéfiante. Bieler, Don Adolfo et moi tinmes conseil. On décida de laisser passer encore un jour, puis de partir pour Tzajalha, d'où nous enverrions des vivres au campement.

Le dernier jour fut consacré à l'exploration du lac en pirogue. En partant du hameau lacandon et en continuant vers ce qui semble le fond du lac, on parvient à un étroit goulet que surplombe une haute falaise. Du sommet de l'énorme roche lisse tombent des lianes quelquefois aussi grosses que le bras, qui viennent frôler l'eau. A mi-hauteur se détache en noir sur la pierre un magnifique serpent à plumes, à deux têtes, ramassé sur lui-même dans une attitude menaçante, tous les détails encore très visibles, une œuvre maya très évidemment, quoique d'un style plus simple et plus rude que les sculpteurs des grandes cités. Au-dessous, la silhouette d'un petit bonhomme très grossièrement tracée en noir et, autour, des empreintes de mains sur un fond d'ocre rouge. Les Lacandons regardaient tout cela avec révérence, l'air gêné et mal à l'aise, en murmurant : *k'our! k'our!* (les dieux), sans qu'il fût possible d'en tirer autre chose. Passé le goulet, le

Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE
ECOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.

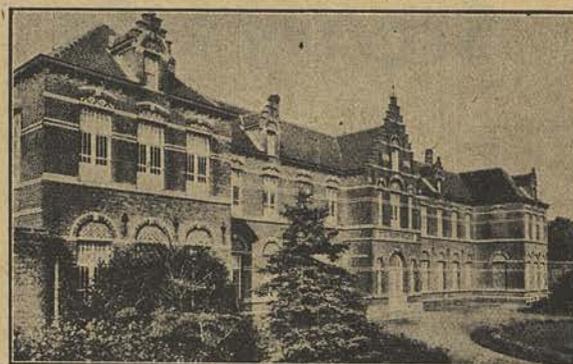
ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN

Iez-BRUXELLES

(A deux kilomètres de l'Exposition)



Traitement d'hommes atteints de maladies nerveuses ou mentales (neurasthénie, surmenage, phobie) et pouvant eux-mêmes supporter les frais de pension.

SECTION FERMÉE et SECTION OUVÈRTE

Renseignements donnés à l'Institut, tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

Téléphone : Bruxelles 26.39.53.

Institut de la Sainte-Famille

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION

EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Section spéciale pour petits garçons de six à huit ans. — Jardin d'enfants.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5)

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Section spéciale (1^{re} et 2^{me} année primaire) pour petits garçons. — Internat. — Demi-pension. — Externat.

INSTITUT St-Jean-Baptiste de la Salle

19, rue Moris

ST-GILLES-BRUXELLES

Internat-Externat

Classes préparatoires

HUMANITÉS MODERNES

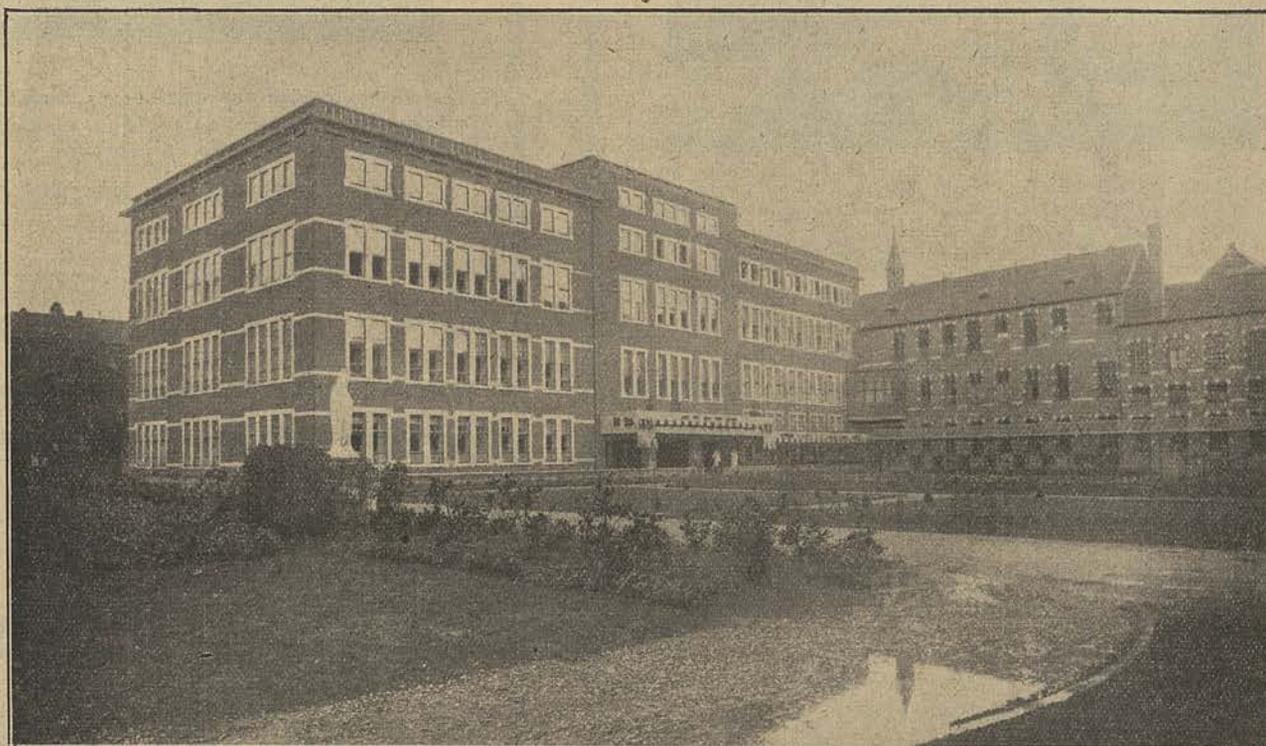
SECTION COMMERCIALE

Préparation à l'École Militaire et aux Universités.

Enseignement à tous les degrés!
Unité de formation dès le bas âge!
Préparation soignée à diverses carrières!
Echange d'élèves entre la Flandre et la Wallonie!

Sœurs de la Charité de J.-M. de Gand

(Maison-mère, rue des Meuniers, 50)



Administration Centrale.

MAISONS D'ENSEIGNEMENT Classes Gardiennes, Primaires et Moyennes

PENSIONNATS ET INTERNATS :

Auderghem, avenue Eglise-Saint-Julien.
Courtrai, Institut Notre-Dame-des-Anges (Fort).
Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.
Dilbeek, rue Kaudenard.
Gand, St-Bavo, rue du Séminaire.
Ixelles, rue du Parnasse, 23.
Saint-Ghislain, place des Combattants.

PENSIONNATS :

Beirlegem (lez-Munckzwalm).
Bruges, rue Sainte-Claire.
Melsele (lez-Anvers).
Quatrecht (lez-Gand).
Saffelaere (lez-Gand).
Saint-Genois (par Helchin).
Velm (Limbourg).

Les cours moyens comportent un cours d'éducation familiale.

A Eecloo : Section Saint-Paul : Oxford School leaving Certificat et autres cours au choix.

EN ANGLETERRE :

Ansdell : Clifton Drives (Lytham St-Annes) Lancs. Pensionnaires de vacances. Séjour à la mer.
Northam : Lakentham (Devon). Pensionnaires toute l'année et Dames à la saison. Séjour à la mer.
Letchworth : St-Francis College (Garden-City près de Londres).
Hollymount : Tottington near Bury (Lancs).

d'Enseignement en Belgique

NOTRE ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Institut Supérieur de Commerce - Anvers

Internat et Externat. Courte rue Neuve, 37

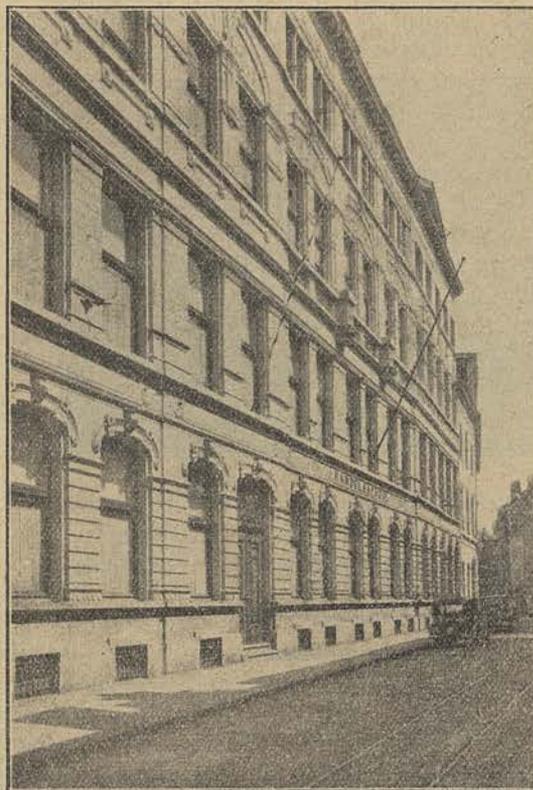
Etudes Universitaires pour jeunes filles

sans courir les dangers et les frais.

Diplômes de l'Etat

Candidat et Licencié en sciences commerciales,
comptables, financières, maritimes.

Ouvre le chemin à de magnifiques carrières!



Façade de l'Institut Supérieur de Commerce à Anvers.

NOTRE ENSEIGNEMENT NORMAL

Gardien, primaire, moyen à Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.

Professionnel : Institut Sainte-Claire, rue Sècheval, Verviers

NOS HUMANITÉS

Anciennes :

Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.

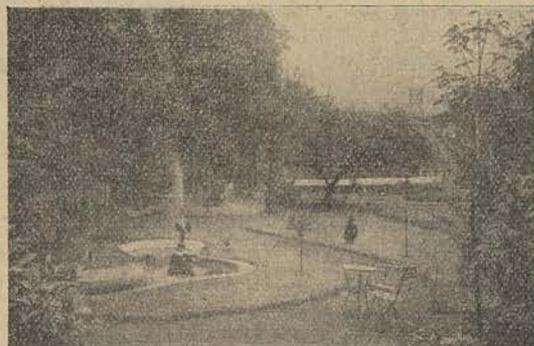
Anciennes et Modernes :

Gand, St-Bavo, rue du Séminaire.

Ixelles : Institut du Parnasse, rues du Parnasse et du Trône.

Modernes : 3e, 2e, 1re

Anvers, Courte rue Neuve, 37.



Jardin de l'Institut du Parnasse, Ixelles.

NOTRE ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Ecoles Professionnelles : lingerie, coupe, confection, modes, ménage, commerce.

Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines. — Saint-Ghislain, place des Combattants.

Quatrecht, Institut Saint-Louis. — Verviers, rue Sècheval.

Ecole Agricole : Saffelaere « Spes Nostra ».

Ecoles Infirmières : Anvers (rue Saint-Vincent). Uccle. Gand. Lovenjoul.

Louvain (annexée à l'Université). — Venray (Limbourg hollandais). Noordwijk (Hollande).

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ENSEIGNEMENT SPÉCIAL pour Sourdes, Aveugles, Débiles physiques, Débiles mentales

Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Institut des Religieuses Servites de Marie

Avenue d'Hougoumont, UCCLE lez-Bruxelles

Téléphone : 44.94.07



SITUATION EXCEPTIONNELLE — INSTALLATION
MODERNE — NOURRITURE SOIGNÉE
EXTERNAT — DEMI-PENSIONNAT — INTERNAT

Programme officiel.

Maîtresses diplômées

Sections : Froebélienne - Préparatoire
Moyenne - Supérieure.

COURS SPÉCIAUX

SŒURS

DE

l'Immaculée Conception

(Apostolines)

1. BERCHEM - lez - AUDENARDE

2. OOSTERZEELE - lez - GAND

INTERNAT - DEMI-PENSIONNAT

Programme officiel d'études
moyennes et primaires

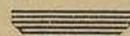
Cours de Coupe

Commerce

Ecole Ménagère

Sténo- et Dactylographie

ARTS



SŒURS DE SAINTE-MARIE DE NAMUR

- NAMUR** Rue du Président. — Demi-Pensionnat.
Ecole Professionnelle d'horlogerie pour jeunes filles, agréée par l'Etat. — Cours de dessin, de gravure, de reliure. — Ecole de Commerce, agréée par l'Etat.
- JAMBES** Chaussée de Liège. — Pensionnat.
Section préparatoire. — Humanités anciennes et modernes. — Ecole moyenne ménagère agricole, agréée par l'Etat.
- FOSES** Place du Chapitre. — Pensionnat.
Cours de Coupe et de Ménage.
- SCHAERBEEK** Rue de la Fraternité. — Pensionnat.
Ecole Professionnelle et Commerciale, agréée par l'Etat.
- SAINTE-GILLES** Rue Emile Feron. — Ecole Professionnelle.
Section normale. — Section Commerciale et Section des Arts décoratifs, agréées par l'Etat.
Humanités modernes. — Atelier de vêtements liturgiques.
- HUY** Rue Vankeerberghen. — Pensionnat.
Humanités gréco-latines. — Ecole normale, agréée par l'Etat.
- SERAING** Rue Cockerill.
Ecole Ménagère et Ouvroir Louise-Marie, agréés par l'Etat.
- CHATELET** Rue Neuve. — Pensionnat.
Ecole Professionnelle et ménagère et Section normale, agréées par l'Etat.
- LA BOUVERIE** Rue Defuisseaux. — Pensionnat pour enfants de familles nombreuses.
Ecole d'apprentissage de couture et d'autres travaux féminins.
- QUIÉVRAIN** Rue Grande.
Ecole Professionnelle et ménagère, agréée par l'Etat.

véritable lac Pelja se révéla à nos yeux, vaste étendue presque parfaitement ronde, parsemée d'îles (surtout une assez grande au centre), les rives presque partout basses et couvertes d'une végétation épaisse qui entre jusque dans l'eau. Le ciel était gris, un vent rapide commençait à souffler, et le silence qui pesait comme un couvercle sur ce lac grisâtre et morne était angoissant, comme l'approche de la mort. Les pagayeurs lacandons se taisaient, leurs gestes se faisaient de plus en plus lents, puis ils bredouillèrent quelque chose et virèrent de bord, filant cette fois à toute allure vers le goulet. Ils ne respirèrent haleine qu'après le passage de la falaise. Bieler me dit par la suite que jamais et nulle part il n'avait senti autour de lui une atmosphère aussi funèbre que sur cette partie du lac Pelja.

* * *

Il fut entendu finalement que nous enverrions des vivres de Tzajalha; qu'avec ces vivres l'expédition reviendrait en arrière jusqu'au Carmen, et que, de là, elle continuerait jusqu'à une rancheria nommée El Capulin où tout le monde se retrouverait. Un jeune Espagnol, Pedrito, fils d'un latifundiste voisin d'El Real, qui nous avait accompagnés, décida de revenir avec nous. Il s'ennuyait entre les deux *gringos* qui ne lui adressaient jamais la parole, et pour cause; de plus l'humidité lui avait déjà entamé profondément les pieds, ce qui arrive à peu près toujours au bout de quelque temps en forêt: la peau détremée et ramollie s'en va par plaques dans les bottes. Nous étions donc quatre, les deux Allemands, l'Espagnol et le Français. Pedrito insista pour me passer sa mule, une excellente petite bête extraordinairement robuste, et pour prendre mon cheval. De plus nous ramenions la mule estropiée par le Comte. Dans cette malheureuse expédition, tout a été toujours si mal mis au point que les pauvres bêtes n'avaient rien eu à se mettre sous la dent depuis notre départ: car ce serait une naïveté de croire qu'elles peuvent se nourrir avec les innombrables herbes et plantes de la forêt. Elles n'y touchent pas, ou guère, et le peu qu'elles en broutent ne leur donne absolument aucune force. Nous voilà donc partis avec des animaux fourbus et des provisions qui auraient tenu dans un mouchoir de poche. Vers 3 heures de l'après-midi, Pedrito déclara qu'il allait presser l'allure pour gagner Tzajalha avant la nuit. On eut beau lui dire que le cheval ne tiendrait pas le coup, il fila devant. Vers le soir, on s'arrêta pour camper en forêt; on tira des coups de feu, on l'appela. Pas de Pedrito. Il fallut se résoudre à ne plus l'attendre.

Rien que Bieler, le docteur et moi, sans Comte fantastique et sans touristes américains, ce fut le premier campement agréable. Le rusé Don Adolfo tira de mystérieuses réserves une boîte de corned-beef et du chocolat, nous plongeant dans le ravissement. Comme des gens qui n'ont mangé que des racines, et encore pas beaucoup, nous ramenions sans cesse la conversation sur des sujets culinaires. On s'en fut dormir après un panégyrique des saucisses allemandes.

Au bout de deux heures de marche, le lendemain, on parvint à un lieu où visiblement quelqu'un avait passé la nuit au pied d'un arbre sur les herbes froissées. Un peu plus loin, la selle de Pedrito était accrochée à une branche; enfin on atteignit son cheval éreinté, vaguant sur le chemin. Nous avançons péniblement, poussant devant nos deux bêtes à moitié mortes ou estropiées et transportant la selle; de Pedrito, point. On ne le retrouva qu'à Tzajalha, avalant un énorme plat de haricots noirs. Il nous raconta sur le mode épique la nuit épouvantable qu'il avait passée, obligé de s'arrêter pour ne pas crever le cheval sous lui, sans feu, entendant des bruits étranges et tirant des coups de revolver. A l'aube il était parti à pied. On lui loua un cheval;

on régla les détails relatifs à l'envoi des vivres, et on décida de pousser jusqu'à El Real dans la journée.

Ce fut une rude course. La nuit tombait sur les prairies qui nous apparurent si ouvertes et si libres après l'étouffante forêt, lorsque les lumières d'El Real apparurent. Nous avions été à cheval, sans compter les arrêts, pendant douze heures (onze heures cinquante-cinq minutes exactement); nous avons encore pris un repas, un vrai repas, à une table, dans la salle à manger de l'hacienda, avant de nous écrouler sur les lits de camp, dormir.

Au Capulin, on ne rencontra que l'Anglais et le cinéaste. Le Comte était resté en arrière, vers Tzajalha, où il découvrait des gisements préhistoriques et des cités en ruine à chaque pas. Pour moi, je n'avais toujours que les Lacandons en tête; on me dit qu'il y en avait un groupe sur le cours du fleuve Jetja, à quelques heures de marche de la rancheria. Nous montâmes sans peine une petite colonne de porteurs, et on pénétra de nouveau dans la forêt. C'est ici un massif de collines assez peu élevées, couvertes de bouquets d'acajou tellement riches qu'on appelle cette région le « Monte Libano », le Liban. Ces mamelons (que j'ai vu plus tard, d'avion, moutonner pesamment à mes pieds) viennent se fondre avec une haute chaîne de montagnes au sommet desquelles repose, allongé comme une lame de sabre, le lac Ocotal. Plus loin, au Sud, c'est San Quentin.

Les Lacandons du fleuve Jetja sont par certains côtés mieux portants, plus riches et plus féconds que ceux du Lac. Mais la proximité du Capulin les perd en leur procurant l'occasion d'avoir facilement l'alcool, et quel alcool, le *trago* funeste, blanchâtre, qui brûle la bouche quand on l'absorbe. Le chef de ce groupe indien était un individu irascible et ivrogne, surnommé Quentin, qui traitait ses compatriotes avec la dernière brutalité et ne consentit pas à nous dire un mot si nous ne lui donnions pas d'eau-de-vie. Il fallut envoyer tout exprès un porteur rapporter un litre en toute hâte.

Les cases des Lacandons étaient installées sur le sommet, en plate-forme, d'un des mamelons du Monte Libano. Des plants de tabac disposés avec régularité, des huttes-greniers où s'entassaient des centaines d'épis de maïs; tout cela démontrait une relative prospérité. Quentin était ce qu'on peut appeler une forte personnalité, dominant les autres Indiens par l'extension de ses cultures et l'entassement du tabac et du maïs dans sa case, et aussi par ses fureurs et ses accès alcooliques. Il avait deux femmes, une plutôt vieille sorcière et très sale, une autre plus tolérable, mais d'une saleté égale. Lui et ses compagnons nous donnèrent le spectacle d'une offrande dans la case-temple, en nous défendant toutefois d'entrer. Pour la première fois je vis le copal brûler et fumer dans les encensoirs, tandis que les Lacandons accroupis psalmodiaient. Mais ils étaient distraits, leurs yeux s'égarèrent vers nous et spécialement vers la bouteille de tord-boyau. A notre départ, ils décidèrent de nous accompagner jusqu'au Capulin, en nous portant nos bagages — charmante attention — et pour demander du « trago », ce qui était plus important. Ils échangèrent du tabac contre deux bouteilles, chez le gérant du Capulin, et s'installèrent près des claies où sèche le café. Quentin se servit le premier, puis passa le litre aux autres. Le second litre disparut rapidement. Après avoir avalé deux ou trois gorgées horribles, chaque Indien frissonnait, demeurait hébété pendant quelques minutes et commençait à cracher, à cracher interminablement jusqu'à la rasade suivante. Au bout d'un quart d'heure, Quentin était soûl, perdu, et commença en jargon hispano-maya une diatribe violente contre les autres Indiens, qui ne devaient pas comprendre, les accusant de paresse et de lâcheté. Il se frappait la poitrine et gesticulait: c'était lui qui récoltait le plus de maïs, c'était lui qui avait le plus de tabac, la plus belle maison, deux femmes. Les autres

n'étaient que de pauvres types, il les méprisait. Vociférant, écumant, Quentin n'acheva son propre panégyrique doublé d'un réquisitoire contre ses compagnons que lorsqu'il fut tout à fait épuisé. Il vida encore le fond du second litre qu'on lui tendait craintivement, puis sans un mot de plus il prit la piste, et les Lacandons s'évanouirent silencieusement dans la forêt.

Le matin, étant encore de sang-froid, Quentin m'avait raconté une étrange histoire. Deux Lacandons inconnus de ceux du fleuve Jetja étaient apparus, venant du Sud, et avaient voulu leur voler des femmes en les menaçant. Il avait fallu que le gérant de la rancheria, appelé en hâte, intervint et fit déguerpir les intrus avec son machete et son revolver. Le gérant, ce Don Ausencio dont j'ai déjà parlé quelque part, me confirma point par point toute l'affaire.

* * *

Sur le chemin du retour, conversant avec l'Anglais, j'appris encore bien des choses. Contrairement à ce que tout le monde croyait, l'expédition n'était pas financée par le Comte, mais par S... lui-même, l'explorateur professionnel devant rembourser 50 % par la suite, disait-il. La direction avait dû être partagée entre eux, mais le Comte n'en faisait qu'à sa tête, s'arrogeait le droit de tout trancher. Le pauvre S..., qui avait projeté une expédition sérieuse où lui se serait livré à la chasse et aurait essayé de prendre une teinture d'ethnographie, commençait à se mordre les doigts de toute l'aventure. Quand nous arrivâmes au Real, le Comte me montra en grand secret des cailloux qu'il avait ramassés près de Tzajalha et qui lui prouvaient clair comme le jour que cette région était le berceau de l'homme américain, etc... Je lui dis froidement que, pour ma part, je préférerais ne pas me mêler de ses fouilles, que s'il voulait publier son matériel pour le faire apprécier par des savants compétents, rien n'était plus facile, et que mon seul but maintenant était d'aller à San Quentin, chez les Lacandons. Mais on n'alla pas à San Quentin. D'abord parce qu'il aurait fallu s'y préparer au moins huit jours à l'avance, en envoyant des « peones » déblayer un champ d'atterrissage dans la savane, ensuite parce que le grand explorateur ressentait la plus vive hâte d'aller faire résonner les deux mondes du bruit de ses sensationnelles découvertes. Il fut donc décidé que l'expédition partirait pour rejoindre le fleuve Usumacinta, que le Comte appelait « le Nil de l'Amérique Centrale », pour passer ensuite à la cité maya de Piedras Negras, de là à Palenque, autre ville indigène, une des plus belles peut-être du Nouveau Monde. Le temps de prendre des photos, de mettre la main chemin faisant sur quelques ruines inconnues, et enfin de rentrer à Mexico par Villahermosa. A peine ce projet nous fut-il annoncé, que Bieler et moi nous commençions à faire nos bagages, pour nous en aller par la voie des airs. Demeurer dans l'escorte d'un prétentieux incapable, avide de réclame, ne nous souriait ni à l'un ni à l'autre. von Schmeling, en tant que guide, dut rester, et le récit qu'il me fit plus tard de la lenteur, du désordre et des fatigues totalement inutiles de la caravane ne nous donna aucun regret. Sales, dégoûtants, boueux, pas rasés depuis quinze jours, Bieler et moi nous sommes envolés un matin au-dessus d'El Real. C'était à la fin du mois de mars, quand, partout, on brûle la brousse, pour semer le maïs le mois suivant. Sur les lieues et les lieues carrées que nous découvrons, des colonnes de fumée montaient, se fondant à l'atmosphère devenue laiteuse. A Villahermosa on reprit de l'essence et on déjeuna, puis le ronronnement régulier de l'appareil reprit, tandis que le vent croissant nous balançait, nous précipitait dans des trous d'air au-dessus des défilés de Maltrata; le plateau monotone, tranché par la ligne de chemin de fer, brunissait sous la pluie; les petits villages comme des groupes de taupinières s'écrasaient

contre le sol sous les trompes d'eau. Vers Mexico il ne pleuvait plus, mais les nuées de poussière, les *tolvaneras*, qui montent du lac desséché de Texco par les jours de vent enveloppaient la ville d'un brouillard blême, d'où ne sortaient que les tours de la cathédrale. Balbuena.

* * *

L'avalanche commença une quinzaine de jours plus tard, après le retour du Comte. Je ne l'ai plus jamais revu, mais les articles sortaient les uns après les autres, d'abord dans les journaux de Mexico, puis dans ceux de France, d'Angleterre, de Belgique. Photos de la pyramide du Castillo de Chichén-Itza, publiées avec cette mention : « Monument découvert par le Comte de P... », vue du lac de Patzeuaro avec la légende « Lac Pelja », sculptures du temple de Xochicalco dans l'Etat de Morelos, présentées comme des découvertes du fameux explorateur dans les forêts du Chiapas, rien ne manquait. Les Lacandons étaient anthropophages, épousaient leurs sœurs, avaient failli nous massacrer; la forêt (si humide qu'il faut du pétrole pour allumer du feu) avait été incendiée et nous avions cru périr dans les flammes. Enfin nous avons rapporté la *preuve* que les Mayas, et en particulier les Lacandons, descendaient des habitants de l'Atlantide! Un grand journal d'information de Paris publia pieusement six articles successifs bourrés de photos dont une sur deux était truquée; j'y lus non sans stupéfaction que j'avais été arraché à ma selle, certain jour, par des lianes, et que j'étais resté accroché à ces tentacules végétaux « comme un sac au bout de la corde d'une grue ». A ma lettre de démenti, le rédacteur en chef de ce grand journal répondit fort courtoisement que ma missive était arrivée trop tard (évidemment quiconque ne vit pas entre les Boulevards et l'Opéra se met par là-même dans un cas pendable), que sans doute je devais avoir raison mais qu'après tout, cela ne faisait rien; quant au préjudice que je subissais en voyant mon nom traîner dans cet étalage de charlatanisme, le rédacteur, avec toute sa politesse, préféra n'en point parler. Ainsi les lecteurs de ce grand journal d'information continuent à prendre les Lacandons pour des anthropophages, le Mexique pour une colonie de l'Atlantide, le Comte de P... pour un savant et moi pour un monsieur qui se balade dans les airs au bout des cordes de grue. Il est vrai qu'ils s'en f..., les lecteurs, et ils ont bien raison, il faut croire.

* * *

A cette aventure grotesque, qui aurait pu aisément devenir tragique par l'aveuglement et l'ineptie de son instigateur, j'avais pourtant gagné quelque chose, plusieurs choses :

1° J'avais connu la grande forêt tropicale et ses habitants; j'avais été pris par tout cela comme on est pris par la mer, et j'allais songer sans cesse aux moyens d'y retourner;

2° J'avais vu tout au moins comment on ne monte pas une expédition, et que l'aventure consiste en premier lieu à faire le compte exact des sacs de café et de haricots qu'il faut emporter. Car il n'y a pas d'héroïsme ni d'aventure qui tiennent dans la forêt avec un ventre creux;

3° J'avais appris à me méfier des grands explorateurs, des reporters et des voyageurs professionnels qui remplissent de leurs découvertes les colonnes des journaux que l'on jette en pâture aux pauvres peuples dits civilisés.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute...

JACQUES SOUSTELLE.

En quelques lignes...

Poéticothérapie

Anxieux, agités, nerveux, vous qui vivez dans l'angoisse de ce qui va arriver, et de ce qui n'arrivera peut-être pas, sur les bords du pot-aux-roses et du pot-au-noir, voulez-vous vous délivrer de cette inquiétude qui s'enfoncé comme une épine dans votre cœur? Adressez-vous à M^{lle} Guillet, l'inventrice d'une nouvelle thérapeutique des nerfs.

Cette dame vous les détendra en récitant des vers. C'est ce qu'elle appelle d'un néologisme bon à guérir le hoquet, si on le récite sans perdre haleine cinq fois de suite : la « poéticothérapie ».

Dans la *Revue de France*, M^{me} Lucie Guillet raconte le martyre d'un employé de banque qui suait sang et eau sur ses additions, ses soustractions, ses multiplications, et avait, la nuit, dans ses draps mouillés, des cauchemars arithmétiques. Ses comptes étaient-ils exacts? Le malheureux se relevait en bannière, trempait son doigt dans le bourdeloue, et sur la tapisserie rectifiait les opérations. Sa femme délaissée parlait de se réfugier chez sa mère; ses enfants grandissaient comme des asperges, dans l'angoisse et sans caresses. Aucune bonne ne pouvait durer chez ce maniaque qui, avec la cuiller, la fourchette et la sauce, refaisait des bilans sur la nappe.

Mais un jour il entend réciter la tirade sonore de Cyrano, d'Edmond Rostand :

*Ce sont les cadets de Gascogne
De Carbon, de Casteljaloux...*

Aussitôt la sérénité rentre dans son cœur. Il reprend le goût des choses, l'amour de sa femme et de ses enfants. Il mange et boit. Il sait ce qu'il mange. Il sait ce qu'il boit. Il est guéri, grâce à la poéticothérapie. Le remède est aisé. Il n'est ni cher ni dangereux. Il est à la portée de tous les budgets. Mais il faut toutefois trouver des rimes en « ogne ». Il n'en chôme pas! Il y a « Gascogne », mais il y aussi « charogne », « cigogne », « vergogne », « besogne », « Pologne », « rogne », « poigne », etc. De quoi faire deux ou trois sonnets!

Au juste, la méthode revient à cette formule : quand vous avez accompli la corvée qui vous donne votre pain quotidien, fermez le guichet et prenez le violon d'Ingres. C'est un vieux remède. Une fois de plus les vieilles recettes se trouvent être les meilleures.

Diplômes illusoire

Quelle est la mère qui, en aidant son fils écolier à résoudre un problème épineux et scandaleux d'épicier qui achète des vins de diverses qualités et les adultère d'eau — quelle est la mère qui ne s'inquiète avec angoisse de ce que fera l'enfant quand il sera devenu homme? De plus en plus, les métiers manuels sont désertés. Qui n'a pas son petit diplôme, son certificat de quelque chose, les filles comme les garçons?

Je découpe dans un journal cette statistique des candidats à un poste d'enseignement. Pour la philosophie : garçons, 13; filles, 48. Candidats placés, garçons : 3; filles : 4.

L'ironiste fera d'abord cette remarque : les filles auraient-elles la cervelle plus philosophique que les garçons? Pour expliquer Descartes, Kant, Shopenhauer, Bergson, serait-il nécessaire d'avoir sur le crâne, une permanente ou une indéfrisable en

guise de bonnet doctoral, et, sur les joues, un peu de rouge? La logique a-t-elle meilleure grâce quand elle est enseignée par des lèvres saignantes au raisin?

Poursuivons l'examen de la statistique! Histoire : garçons, 29; filles, 41; candidats placés : garçons, 9; filles, 3. Langues vivantes : garçons, 34; filles, 50; placés : garçons, 14; filles, 14. Langues classiques : garçons, 25; filles, 38; placés : garçons, 10; filles, 13. Sciences : garçons, 61; filles, 75; candidats placés : garçons, 9; filles, 0.

Ainsi les sciences, si désertées jadis, sont les plus encombrées, tandis que les langues classiques, le grec et le latin, les humanités, offrent encore quelque chance de réussite. Autre constatation : les filles, partout, font la pige aux garçons. A vrai dire, si elles l'emportent dans les examens, elles sont contingentées pour les places. En bonne logique, les écoles et collèges ne devraient avoir bientôt plus que des professeurs en jupons.

Et que deviendront les hommes? Seront-ils réduits à n'être plus que les maris des professeurs? Feront-ils la cuisine, le marché? Pendant que madame expliquera Virgile, éplucheront-ils les carottes? Récureront-ils les casseroles, le nez et le cou de leurs gosses? Tout cela paraît paradoxal. Enfin que vont devenir tous ces diplômés? Ils sont 50 pour 3 ou 4 places! Ils font figure de voyageurs, munis de billets, qui s'écrasent sur le quai, sans pouvoir grimper dans le train, encombré déjà depuis les autres stations. Il y aura bientôt, si cela continue, plus de philosophes, d'historiens et de professeurs de langues que d'élèves.

Le marquis de Carabas à l'hôpital

Ivry, près de Paris, est une cité de vieillards subventionnée par Lutèce. La capitale absorbe toutes les énergies. De toutes les provinces, des quatre coins du monde affluent à Paris en leur bel âge des gens de toutes les couleurs, de toutes les infortunes, de toutes les moralités et immortalités. Ils ont appétit de gloire, de plaisir et d'argent.

Que devient le déchet? On n'aime pas beaucoup les vieillards. On les trouve radoteurs, encombrants, aigris. La ville de Paris possède ici et là, en banlieue, en province, des colonies où elle déporte ces invalides. Elle leur doit bien cela. En leurs belles années, ils ont payé de multiples impôts, ils ont travaillé; ils ont été imprévoyants. Ils ont donc droit, dans une caserne de briques, à un grabat punaisique, à une maigre soupe et à un uniforme.

Or, à Ivry, cité des éclopés de Paris, se trouvait un Polonais à nom à ressort, à eau de Seltz. Il s'appelait le marquis Rolla de Roszieski. Une aventurière, qui n'avait pas un sou, mais quelques bâtarde, découvre, on ne sait comment, le marquis à l'hôpital. Elle lui propose le mariage. Elle le dotera de 400,000 francs. C'est le monde renversé. Mais le pavillon recouvrira la marchandise. Les bâtards auront un père, un père couronné, un marquis. Ces enfants du péché seront nobles et légitimés.

Le vieux croit à peine sa surdité : 400,000 francs et une charmante épouse! Il tend la main. On lui dit : « Patience! » Ce n'est pas l'habitude des gens nobles de sortir avec leur porte-monnaie. Ils ont des hommes d'affaires. On enlève le vieux. On l'emmène. Sur le chemin, aperçoit-on les tourelles d'un manoir, on lui dit : « Il est à vous! Nous allons l'acheter. » Le mariage a lieu dans une châtelainie villageoise. On sonne les cloches. Il y a des lampions, des guirlandes. Le poète du lieu pince son luth en l'honneur de la nouvelle marquise. Tout le pays boit, chante, titube.

Et puis arrivent les notes et les huissiers. Rien n'est payé : ni le château, ni les bouteilles, ni les dragées. Le vieil époux réclame ses 400,000 francs. La marquise l'envoie au bain..

Elle a fini par le semer dans un buffet de gare, devant un bock à faux-col, dont il n'a pas de quoi payer la soucoupe. Le conte de fée finit dans le noir. Lui sera hospitalisé dans un asile d'aliénés. Elle, en correctionnelle, a attrapé six mois de prison. Qui paiera les dragées, les lampions, la marche nuptiale, le bristol armorié des faire-part, le sonneur et le curé?...

Les enfants garderont-ils le titre de l'hospitalisé d'Ivry? En ce cas, ils pourront, quand ils auront l'âge, continuer l'eseroquerie au blason qui réussit toujours en France, le pays des meilleures poires du monde.

Les deux cents familles

On connaissait la famille Fenouillard, la famille Beulemans. Quand nous étions enfants, nous avons tous joué à ces jeux de « quaternes » où il s'agissait de reconstituer la famille Mi-Ré-Do. En France, le jeu, à l'heure actuelle, est de nommer le plus grand nombre possible de ces *beati possidentes* que M. Bergery, dit-on, a groupés sous cette rubrique-slogan : les deux cents familles.

Déjà, le *Crapouillot* avait publié une liste complète, comme pour les tirages du sweepstake, ou de la Loterie nationale. Mais voici que des camelots crient, sur le boulevard, à l'heure de l'apéritif, la liste démocratique et populaire.

— Allons, Mesdames et Messieurs, qui n'a pas ses deux cents familles? La seule édition définitive! Avec des révélations sensationnelles sur les requins de la Banque de France! Et cela ne coûte que 2 francs, quarante sous, Mesdames et Messieurs...

Ce qui met, tout juste, la famille, chacune des familles, à un centime!

Cette curiosité du public pourrait avoir quelque chose de drôle. Car le Parisien, blagueur et sans méchanceté, achète la liste rouge (cela est imprimé sur papier rouge), comme il achèterait l'édition du soir des journaux sportifs : pour savoir les résultats des courses. A la réflexion, le spectacle est, à la fois, inquiétant et répugnant. Les vrais amis de la France ne se font plus guère d'illusions : tout fout le camp, le café... et le reste. Cet apprenti-sorcier qu'est le suffrage universel a déclenché les forces mauvaises. Et nul ne peut prévoir où l'on va s'arrêter. Les deux cents familles sont, aujourd'hui, exposées à la seule malignité du prospectus. Mais demain? De quoi sera-t-il fait, ce demain tragique et convulsionnaire que le Front populaire porte en lui, comme le vent porte la tempête?...

Les jeux les plus innocents peuvent très vite mal tourner. On dit qu'en France tout finit par des chansons. Tout ne commencerait-il pas par des boniments de camelots? Et puis, un soir, c'est le Grand Soir.

Bévue d'historien

Les plus patients des érudits ont des distractions... majeures. Il est arrivé aux plus probes de se tromper. C'est, d'ailleurs, tout profit pour les générations de glaneurs, pour ceux que les hasards de la chronologie condamnent au labeur sans gloire des « addenda et corrigenda ».

Il est si amusant, parfois, de relever l'erreur d'un maître. Un archiviste m'a raconté ceci :

Charles-Victor Langlois — celui-là que les étudiants appelaient Charles-Quint, parce qu'il avait l'habitude de signer Charles V, avait consacré une bonne partie de son existence de chercheur à restituer, dans ses moindres détails, le « climat » de la vie sociale au moyen âge. Les volumes qu'il a écrits sur cette question font, de nos jours encore, autorité.

Or, comme il avait lu, dans un texte d'archives, que tel roi de France (mettons : Charles VI) avait décrété la libre entrée

des Juifs en France, l'éminent historien ne s'était pas fait faute d'entonner, à la gloire de cette tolérance, un hymne pieux.

Un autre archiviste, moins célèbre mais plus méticuleux, reprend le document. Il met sur son nez ses plus sûres lunettes. Et il constate qu'il ne s'agit nullement de la libre entrée des Juifs, mais des « suifs »!

Et cela ne rappelle-t-il pas — un peu — la savoureuse histoire de cet Aristarque de province qui reprochait dernièrement, à un de nos meilleurs critiques littéraires de faire un sort à des romanciers comme Balzac, Dostoïewski et... Julien Sorel?

— Mon cher, répondit l'autre, vous avez oublié Le Pirée!
On aura tout vu.

A propos du supplice de Jehanne d'Arc

Ces mêmes Français que les déclarations bénisseuses du Messie Blum mettent en état de grâce dormitive (*virtus dormitiva*) se retrouvent, les mêmes cocardiés et marquant le pas, le jour de la fête de la Pucelle. De la place Saint-Augustin à la place des Pyramides, ils défilent, l'air guilleret, derrière des bannières et des musiques. Et M. Albert Sarraut en personne — le spectacle ne manque pas de nauséabond — tire son haut-de-forme de dessus sa tête de sagouin. Cependant, au micro de Radio-Paris, Pierre Champion donne des détails inédits sur la captivité et le martyre de la bonne Lorraine; et il n'a pas de mal à réduire à néant la thèse d'un certain Jacoby qui, pour n'avoir aucune connaissance des clauses de style dans les actes de chancellerie, voudrait faire de la pure héroïne de Domrémy une bâtarde royale.

A propos du supplice de Rouen, l'imagerie populaire a accrédité la mise en scène d'une Jehanne exposée, sur une sorte d'échafaud, à la malignité de ses bourreaux anglais. En réalité, les documents — et les habitudes — de l'époque nous autorisent à affirmer, de la façon la plus péremptoire, que la Pucelle fut enfermée, comme les autres condamnés au bûcher, dans un véritable enclos fait de fascines et d'où dépassait tout juste sa tête. Il est vrai qu'un massif de maçonnerie avait été construit tout exprès pour que la relapse fût moins cachée. Mais son corps, en tout cas, n'apparaissait point pendant le supplice. Et c'est si vrai que, le feu une fois éteint, les bourreaux démolirent, à l'aide de crocs, cette barrière calcinée, à seule fin de montrer au peuple que la mort avait fait son œuvre et que Jehanne n'était plus qu'une pincée de cendres.

Les « Amis de Bruxelles »

La mesure dirigée contre la serre du Jardin Botanique de Bruxelles suscita un véhément branle-bas.

Cette alerte n'aura pas été inutile.

MM. Paul Fierens et Marcel Schmitz souhaitent, en effet, en profiter pour grouper de façon permanente toutes les compétences et aussi les bonnes volontés qui se manifestèrent spontanément à cette occasion.

« Le Comité des « Amis de Bruxelles » se propose non seulement d'assurer la préservation des monuments, jardins et sites dont la beauté fait partie intégrante de la « personnalité » de la ville ou dont l'existence est indispensable à son charme, à son caractère et à sa santé, mais encore d'examiner les problèmes d'esthétique architecturale et d'urbanisme qui se posent, qui doivent se poser, au sujet du développement ultérieur, de la croissance harmonieuse du « Grand-Bruxelles ».

Parfait. Ne nous laissons plus prendre au dépourvu.

Il est vain de chanter pouilles devant le fait accompli. Ce qui se vérifie en ce moment à Malines, au quai au Sel, près du pont

roman, à côté de la célèbre façade du *Saumon*. On a constaté un jour que la maison voisine avait été démolie dans le plus grand silence. Aujourd'hui, on a beau s'en prendre à la médiocre maçonnerie qui s'élève à sa place, l'ancien pignon ne repoussera plus...

Les « Amis de Bruxelles » peuvent faire œuvre utile. A condition de rester dans le sens du mouvement, dans la ligne de la vie courante et de ne pas verser dans des niaiseries chagrines : j'appelle niaiserie, la campagne, par exemple, périodiquement menée afin d'engager les parties qui pique-niquent dans la forêt à remporter leurs papiers gras et leurs épluchures de bananes.

A condition, également, d'agir en bonne entente, sans aigreurs d'amour-propre, avec la « Commission royale des Monuments et des Sites » et de traiter franchement et préventivement avec les administrations publiques. Il vaut mieux prendre contact à cœur ouvert, ne pas sous-évaluer les difficultés, suggérer des conseils acceptables, préconiser des voies et moyens, que de se complaire rétrospectivement dans la satisfaction stérile de vitupérer éloquemment le vandalisme de M. Qui de droit.

Les « Amis de Bruxelles » auront à faire : il y a des problèmes urgents.

Est-ce que vous tenez, tant que ça, à voir reconstituée dans un square, ou n'importe où, la cave voûtée de la rue d'Or? Pour moi, je veux bien, de la façon dont à Paris on recueille des vestiges dans des jardinets derrière Saint-Séverin ou Saint-Julien-le-Pauvre, quoique en somme pareils emplois déconcertent plus qu'ils ne satisfont.

Mais, il y a à Dieghem l'ancien château avec son exceptionnelle poterne. Le nouveau boulevard de la Woluwe va passer derrière. Il s'agit d'y raccorder l'ancien centre de la commune, avec au milieu l'église Saint-Corneille. Le collègue échevinal et l'Intercommunale de la Woluwe négocient, cherchent de bonne foi un aménagement praticable. Voilà l'occasion pour les « Amis de Bruxelles » de produire des solutions judicieuses.

Ou encore, à Wemmel, un village qui, depuis l'Exposition, touche à Bruxelles. L'ancien manoir de Limburg-Stirum et son romantique étang arboré sont à l'abandon. Devant la désaffection de propriétaires pour leur résidence traditionnelle et en présence des charges d'entretien de pareilles « demeures historiques », il convient de faciliter la transformation de ces domaines en maison communale et parc public, au lieu de récriminer contre un propriétaire qui vend, ou contre une commune qui ne sait pas acheter. La question s'était posée et est résolue à Dilbeek. Tôt ou tard, elle se posera à Ganshoren pour le château de Villegas.

Jette, Haeren et Machelen ont négligé et perdu l'abbaye de Dilighem, le château des d'Hannetaire et le manoir de Beaulieu, tandis qu'Uccle et Forest pourront se réjouir à perpétuité du Wolvendael et du parc Duden.

Approuvons la constitution des « Amis de Bruxelles », organisme de vigilance. Charles Buls l'aurait présidé; Léopold II l'eût patronné.

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de l'Ascension, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

La leçon de l'affaire d'Éthiopie

M. Mussolini a donc déclaré à notre confrère Ward Price, du *Daily Mail*, que l'Italie se rangeait parmi les puissances satisfaites. L'Éthiopie est conquise. Il reste à l'exploiter. Le régime fasciste a de quoi occuper ses hommes sur les hauts plateaux où régnait le lion de Juda. Il y a quelque chose de changé en Méditerranée. On songe invinciblement à la déclaration de Gambetta le lendemain du Traité du Bardo (12 mai 1881) : « La France a repris son rang de grande puissance ». Simple-ment parce que la France, meurtrie et humiliée par la défaite de 1870, s'établissait à Carthage et à Bizerte, exactement entre la Sicile, conquise jadis par les Normands, et Malte, dont la capitale s'appelle Lavalette. Les soldats de France tenaient garnison sur la terre où mourut saint Louis; c'était mieux qu'une réalité. C'était un symbole.

Il ne faut pas oublier que la France d'alors avait souffert cruellement dans son orgueil. Comme l'Italie de nos jours, elle s'était sentie non seulement affaiblie, mais humiliée. La république, forme dangereuse et méprisée du pouvoir, inquiétait les Français eux-mêmes. Au Congrès de Berlin de 1877, la France avait paru tout au bout de la table, en parente pauvre. Les conquêtes coloniales la relevèrent à ses propres yeux et, en calmant son amour-propre, retinrent un esprit dangereusement revancharde qui eût pu s'exaspérer dans le boulangisme.

C'était l'époque où les Puissances européennes mettaient beaucoup moins d'hypocrisie qu'aujourd'hui à s'approprier les pays hantés jadis par les Barbaresques. La Méditerranée devenait anglaise et la Russie contenue, l'Italie embarrassée par ses difficultés intérieures, la France et l'Angleterre se taillaient intelligemment la part du lion. Un Français, Ferdinand de Lesseps, avait creusé le canal de Suez, inauguré triomphalement par l'impératrice Eugénie en 1869. L'entreprise fut franco-égyptienne, mais le khédive Ismaïl fit tellement de dettes que Disraëli lui reprit discrètement ses actions pour une somme de 100 millions que lui prêta Rothschild. Puis, comme le colonel égyptien Arabi fomentait une révolte xénophobe, le gouvernement de Londres eut l'excellente idée de rétablir l'ordre dans ce malheureux pays agité. L'amiral Seymour adressa un ultimatum à Arabi et Wolseley débarqua vivement à Alexandrie. Le ministère Freycinet demanda aux Chambres un crédit pour la protection du canal. Ce crédit fut repoussé par 416 voix contre 75.

* * *

Cette obstination anticoloniale de l'opinion parlementaire en France s'explique par la permanence du danger de l'Est. L'imagination française, à cette époque, était un peu essoufflée. Quand Gambetta jeta son cri de triomphe après l'annexion de la Tunisie, l'opinion de Paris et de la province ne le comprit pas; les députés étaient tout entiers à leurs opérations électorales, et les nationalistes de toutes couleurs demeuraient hypnotisés par « la ligne bleue des Vosges ». Le duc de Broglie était le père de cette politique d'abstention coloniale. C'était lui qui enseignait que « ces entreprises détournent l'imagination de la France de ce qu'elle a perdu pour la reporter vers de nouveaux sujets d'ambition ». Quant à Clemenceau, c'était lui qui s'était opposé le plus violemment à une intervention en Égypte :

« L'Europe est couverte de soldats. Tout le monde attend. Les puissances réservent leur liberté pour l'avenir; réservons la liberté de la France ». Clemenceau qui avait de l'imagination, Clemenceau qui avait voyagé autour du monde, pouvait avoir des idées très courtes sur la France. Le seul vigoureux polémiste de la France d'outre-mer à cette époque fut Mgr Fressel, un Alsacien. Ce fut d'ailleurs un Lorrain, le général Mangin, qui plus tard inventa l'armée noire. Quant au Maroc, il fut l'œuvre d'un autre Lorrain, de ce commandant Lyautey qui fit ses premières armes au Tonkin, dans une expédition également impopulaire et qui coûta la vie au ministre Jules Ferry.

* * *

Comme on le voit, les expéditions coloniales sont une utile école de gloire pour les puissances en mal de grandeur. Non seulement les Lyautey et les Galliéni, au fond de leurs lointains empires barbares, n'ont pas perdu de vue « la ligne bleue des Vosges », mais, en 1914, on a été enchanté de les voir mettre leur immense expérience au service de la bonne cause. Aucune de leurs conquêtes d'Afrique ne fut jamais une menace pour la paix européenne. L'idée que M. Mussolini pourrait ébranler la sécurité européenne en s'emparant des hauts plateaux d'Ethiopie est donc d'une belle naïveté. Le Dictateur romain n'a enlevé là de terres à personne. Il n'a même pas enlevé de l'eau à l'Angleterre. Comme Gambetta, il peut s'écrier aujourd'hui : « L'Italie a repris son rang de grande puissance ». L'idée de la mettre en pénitence par un blocus a complètement échoué. Si la France et l'Angleterre ne sont pas contentes de ce succès, elles n'ont à s'en prendre qu'à elles-mêmes. Depuis longtemps l'Ethiopie ne devait son indépendance qu'à leur accord à ne pas s'en emparer. Comblées de richesses et de conquêtes au lendemain de la guerre, la France et l'Angleterre n'avaient pas pris la peine de s'installer dans ce coin d'Afrique, et la première ne s'en désintéressait que pour autant que l'autre n'y fût pas. C'est même pour les ennuyer toutes les deux que M. Mussolini leur a imposé la compagnie de délégués éthiopiens à Genève.

Que fera maintenant M. Mussolini? Garde-t-il, lui aussi, les yeux fixés sur « la ligne bleue », celle de Bremer? Il est certain que cette campagne d'une rapidité foudroyante n'a nullement affaibli la capacité de résistance des armées italiennes d'Europe, bien au contraire. Là aussi l'Angleterre s'est trompée. Un moment elle a voulu faire en Méditerranée une épreuve de force, comme au temps du Disraéli. Mais M. Anthony Eden n'est pas lord Beaconsfield et il ne peut pas l'être parce que son pays s'est volontairement affaibli depuis quinze ans, dans l'air, sur terre et sur mer. Il était dès lors assez ridicule de faire la leçon à un pays qui reprenait à son compte les méthodes de force et de grandeur impériales de Jo Chamberlain et de Palmerston.

M. Mussolini sort incomparablement grandi de cette aventure. Pourvu maintenant que sa victoire en Afrique soit le présage de succès sur la ligne du Bremer. Quand Lyautey eut conquis le Maroc, la guerre de 1914 éclata et le gouvernement de Paris lui enjoignit d'évacuer tout de suite et de renvoyer ses troupes en France. Lyautey renvoya les troupes en France, mais il garda le Maroc. Il dépend de M. Mussolini d'en faire autant. C'est une tâche qui n'est pas au-dessus d'un génie comme le sien.

CH. D'YDEWALLE.

Toulouse, ville rose et rouge

Le 7 mai 1936.

La ville rose

Elle n'a point usurpé sa réputation. Sous un ciel pastellisé, un peu bonbon fondant, les briques des façades prennent des airs tendres. Tout est rose. Rose, la basilique romane de Saint-Saturnin. Rose, le cloître de l'Université, dans cette vieille rue du Taur, qui évoque la légende hagiographique de l'apôtre chrétien. Rose, le fronton de ce bâtiment municipal où la Liberté, l'Egalité et la Fraternité n'ont vraiment rien que de paternel. Et le Capitole, lui aussi, est rose : banc d'épreuve de ces ténors au jabot gonflé, qui poussent le contre-ut avec une pointe d'aïoli et une conviction si sympathique. Et les roses fleurissent aux joues des jeunes femmes.

Nous sommes dans le Midi coloré et charmant.

La ville rouge

Pourtant, Toulouse vote rouge. Rouge sang de bœuf. Depuis si longtemps, que le député Bedouce — le père des « bedoucettes » — peut s'offrir le luxe de remercier ses électeurs fidèles, à la veille du premier tour.

J'avais traversé, le dimanche soir, le 3 mai, un Paris fiévreux. Sur les grands boulevards, devant les transparents qu'animaient, à intervalles inexorables, les chiffres des voix et les désastres du Front National, deux foules s'affrontaient. A ce cri : « *Les Soviets partout!* » faisait écho une *Marseillaise*, chantée de la gorge, d'une gorge serrée, par les Croix de Feu et les amis déçus de M. Franklin-Bouillon. On distinguait, à la lumière crue du néon, des poings levés et des faces haineuses. L'encre à peine sèche, les « éditions spéciales » étaient disputées aux crieurs pris d'assaut...

... Et puis, la nuit a passé, semeuse de panique ou d'âpre joie. Et puis, le train m'a emmené à travers ce Centre-Ouest de la France, qui est, d'abord, un grand jardin plat, puis, une suite de boqueteaux et de futaies, puis, après Brive-la-Gaillarde, un désert pittoresque et singulièrement émouvant. Je traverse les départements rouges : ceux-là où le radical-socialiste fait figure de réactionnaire. Voici le fief de Malvy, l'ex-condamné de la Haute Cour. Et voici le fief de ce jacobin raffiné qui s'appelle Anatole de Monzie. Pendant des kilomètres et des lieues, le train roulera entre des « causses » vides d'hommes. Leur toit crevé, des masures tombent en ruines. Les champs sont envahis par la pierraille qui dégringola des rochers. On a eu beau faire appel à la main-d'œuvre italienne, aux réfugiés de la Sarre : un département comme le Lot est — vraiment — la terre qui meurt...

Sur un sillon tracé droit, un journalier, chemise ouverte sur la poitrine rude, regarde passer les wagons bleus. Sans doute, hier, à l'école du village, il a déposé dans l'urne son bulletin rouge. Car la paysannerie, ici, est révolutionnaire. Et, si le Midi bouge, c'est pour aller à gauche, toujours plus à gauche, du côté du cœur : du côté de ce viscère démocratique, laïque et indivisible, qui joue à Edouard Herriot de si vilains tours...

Mais, à Toulouse, changement de décor! La ville est en joie. Sur les murs, des affiches disent aux électeurs les congratulations



Fournisseur de la Cour

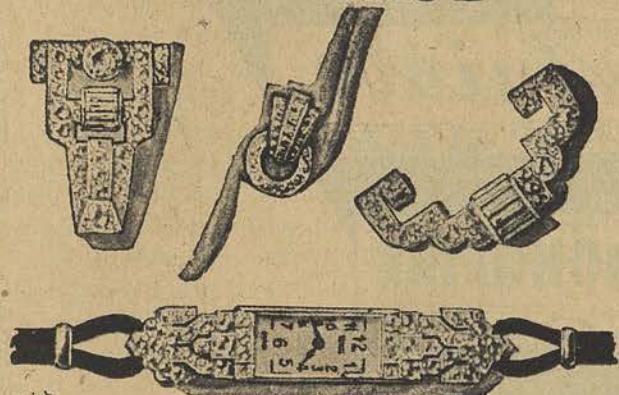
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT
Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section préparatoire.
Ecole technique des sciences commerciales.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon
et de la place Rouppe.

École Normale Primaire Agréée

sous la direction des Dames de Marie.

Rue de Berlaimont, 34, Bruxelles

INTERNAT - EXTERNAT

Section préparatoire - Section moyenne - Section normale

POUR LE CINÉMA D'AMATEUR

VAN DOOREN

Premier Spécialiste

est le Conseil le plus sûr

EN STOCK TOUTES LES NOUVEAUTÉS
C'est la Maison de confiance

Tél. 11,21,99

27, rue Lebeau, Bruxelles

CHAMPAGNE



HEIDSIECK

Maison Fondée en 1785
KUNKELMANN & Co Succ^{rs}

REIMS, FRANCE

CHAMPAGNE



PIPER-HEIDSIECK

Ancienne Maison HEIDSIECK fondée en 1785
KUNKELMANN & Co Successeurs

REIMS, FRANCE

AGENCE GÉNÉRALE : 60, BOUL. ANSPACH, BRUXELLES — Tél. 11.48.26

BANQUE DE BRUXELLES

Société anonyme fondée en 1871

400 SIÈGES, SUCCURSALES ET AGENCES DANS TOUT LE PAYS

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

des élus : « *La Garonne monte!* » menace, tout seul, le candidat communiste. Mais les Toulousains ne se démontent pas.

Les cafés

Ils préfèrent s'enchanter de la musiquette des orchestres en plein vent. Toulouse, la ville rose, est aussi la ville des cafés. Ils se suivent. Et ils se ressemblent. Les guéridons sont de marbre clair. Et les fauteuils de rotin vous font mille invites souriantes.

Tout un peuple boit des apéritifs compliqués et des sérénades à l'italienne. Sur le trottoir, Jean Prolo a sa part des flonflons et des pitreries. Car les musiciens sont, d'aventure, des clowns. J'ai vu parodier, sans la moindre malice, un jugement en Cour d'assises. L'assassin portait des menottes. Des menottes très luisantes. Avec une chaîne longue comme ça... (Nous sommes bien dans le Midi!) Les juges — le saxophone, le banjo et la clarinette — avaient coiffé d'in vraisemblables toques en satin écarlate. Le pianiste menait le jeu. Qui donc disait que le 6 février avait marqué, dans la conscience française, un sillon tragique?... A Toulouse, ce lundi soir, au lendemain des élections rouges, nul ne se souciait des ex-scandales, de Stavisky, de l'Affaire Prince. Et l'on se serait cru aux temps guillerets de l'avant-guerre, quand Mayol et Dranem incarnaient, sous le képi cocasse du tourlourou niais, la « gaité française! »

L'assent' té!

Toulouse est, d'ailleurs, une ville délicieuse. La ville de province où il fait bon s'arrêter devant un cassis-picon, « avé une paille ». Et puis, pour nous Belges, pour nous Liégeois, nous avons — une fois n'est pas coutume! — l'impression inouïe d'être le bon bec de Paris.

Entendons-nous bien. Bon bec : le Toulousain l'est plus que personne. J'incline même à croire qu'il « enfonce » le Marseillais.

Du Capitole au Café des Américains, de l'Albrighi au Lafayette, tout le monde parle. Et comment! Les pérorateurs groupent autour d'eux les « écoutants ». Lesquels n'attendent qu'une défaillance de salive pour prendre, à leur tour, le crachoir. Tout le monde parle. Et tout le monde parle haut. Les Toulousaines, qui sont jolies et racées, en perdent cette distinction qui est le propre des Florentines. La voix de rogomme est une spécialité du pays, au même titre que le foie gras, le cassoulet et les violettes confites.

Et il y a cet « assent' » qui ne doit rien — mais rien! — à celui de Marius. Les intellectuels eux-mêmes, voire (mes collègues me pardonnent!) certains universitaires, parfument leurs très disertes homélies de toutes les herbes de la Saint-Saturnin. C'est au point qu'un petit Parisien, égaré dans une classe du lycée, paraît, à ses camarades, une espèce de monstre : une machine parlante à nasaliser. De quel cœur, ici, et de quelle glotte ou dénasalise! L'e muet se ferme et s'appuie : il éclate! Et vous avez l'impression, si vous prenez la parole en public, qu'il manque à vos cordes vocales quelque chose : quelque chose d'ensoleillé et d'aromatique, qui doit être une combinaison de lumière et de cassoulet.

Les Jeux Floraux

Les élections, qui ont bouleversé les pronostics des bien-pensants et les rêves abstentionnistes de Léon Blum (« Ah! qu'il est doux de tout démolir, de ne rien faire, sous le parapluie de

l'escouade valoisienne! »), ont retardé de trois jours la cérémonie des Jeux Floraux. On n'avait point consulté le fantôme vapoureux de Clémence Isaure. *Cedat Musa joro!*...

Ce fut, néanmoins, une belle fête. Une fête de famille.

Comme chacun sait, l'Académie des Jeux Floraux est respectueuse de la tradition, de l'honnêteté et des autres vertus bourgeoises. Il y a quelques années, une jeune poétesse d'un grand talent fut à demi ostracisée parce qu'elle faisait dialoguer la mère avec l'enfant qui n'est point encore sorti de son sein.

Le cortège se forme selon le rite. Les lauréats suivent les « mainteneurs » en toge jaune. Et ils portent à la main, telles des saintes de vitrail, la petite fleur d'argent : violette, églantine, primevère ou bien souci. Les bardes occitans déclament leurs vers avec tant de flamme et tant de gestes que le Félibre majoral est bien excusable de les couronner au plus vite.

Sur la place du Capitole, les triomphateurs ne sont pas peu fiers. Clémence Isaure est leur belle cousine. César lui-même ne serait pas leur cousin.

Mais la poésie, si elle ne nourrit pas son homme, donne soif. Et la journée s'achèvera à la terrasse du square Wilson (un bien triste parrain pour ce jardin vert!), où le bon poète Ephraïm Mikhaël, tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change, écoute ruisseler l'eau des fontaines et les propos galants des hardis amoureux.

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

La théologie en veston

LES GOUTS PATRISTIQUES D'UNE DAME DU MONDE AU XIX^e SIÈCLE

M^{me} de Tracy⁽¹⁾

Mais, quelque sacré et brûlant que soit le feu qui nous dévore, il est difficile d'aller loin et profondément en patristique sans un guide. C'est un océan où l'on risque de faire naufrage si l'on n'a des rames et des voiles pour y voguer. M^{me} de Tracy attend beaucoup du prêtre pour la diriger. Elle serait « enchantée d'être liée intimement avec un prêtre distingué ». Il lui semble qu'il pourrait lui « révéler des choses complètement inconnues aux hommes du monde (2) ».

Elle ne trouve malheureusement pas beaucoup de ressources dans son curé. Sans doute, c'est un brave homme, mais il en est réduit, au point de vue patristique, à son bagage de séminaire, et le bagage est mince. Il ignore jusqu'au nom des Pères apostoliques, et ne sait même pas de quoi il s'agit quand on en parle. Au surplus, il vibre davantage pour l'histoire de l'Empire que pour celle de l'Eglise. Les récits de batailles le transportent. « Si nous avions à Paray un curé capable de comprendre mon entreprise, il pourrait m'aider singulièrement. Mais notre pasteur est loin d'être un bénédictin; hors son bréviaire, il ne connaît pas grand'chose. Il sait ce que les séminaristes savent, mais voilà tout. Je lui demandais un jour ce qu'il pensait des Pères apostoliques. Il n'en pensait absolument rien, ne sachant même pas leurs noms. En réalité, se hâte-t-elle d'ajouter, indulgente, la science

(1) Voir *Revue catholique* du 8 mai.

(2) T. III, p. 41.

n'est pas chose indispensable pour faire son salut ni même pour travailler à celui des autres. Notre curé, sans être un érudit, n'en est pas moins un bon prêtre, et il me fait plaisir lorsqu'il vient manger des raisins avec moi. Je n'ai donc personne qui puisse me seconder dans mon travail; il me faut tout lire, tout chercher, tout écrire et tout recopier. M. Guichard m'a bien offert sa collaboration, mais mon conseiller intime, M. Rossi, m'a fortement engagée à rester seule chargée de mon fardeau, à travailler seule selon mes idées, et à les exprimer toujours telles qu'elles me viendraient à l'esprit, sauf à les rectifier et à les arranger plus tard (1). »

* * *

Cela ne la rend nullement frondeuse à l'égard du clergé, comme le sont parfois certaines personnes du monde qui, vaguement frottées de théologie, se croient le droit d'en remontrer à leur curé. Elle sait faire admirablement la part des choses. Fine jusqu'au bout des ongles, elle connaît la manière d'en user avec le monde ecclésiastique. La preuve, c'est qu'elle est au mieux avec le clergé de Paray. Une année, où elle arrive à Paray fatiguée et sous la menace de son docteur Nicolas qui l'a condamnée au repos ou à la mort, les curés du canton viennent la voir. Ils ont même eu la délicate pensée de se réunir pour dire une messe à son intention quand elle était si malade.

Aussi apporte-t-elle à la campagne des cadeaux pour son église : une tête de Christ destinée à faire le pendant d'un tableau de saint Jean-Baptiste qu'elle trouve atroce; deux vases, que M. Thiers lui a donnés en la chargeant de solliciter pour lui la protection de sainte Anne par qui elle obtient ce qu'elle veut. « Ces deux vases, ajoute-t-elle malicieusement, valent déjà à M. Thiers la considération de notre clergé. Le grand vicaire lui-même, après avoir fait le signe de la croix, à première vue, a déclaré qu'ils étaient fort beaux. Je vais maintenant prêter à nos curés l'*Histoire du Consulat*, et je pense que le récit de tout ce qui est relatif au Concordat achèvera de les gagner (2). »

Pour ce qui est de la sainte Ecriture, elle a pourtant trouvé son homme dans l'abbé Lanci. Malheureusement, hors de sa spécialité, il ne s'intéresse plus à rien. « L'abbé Lanci est un véritable type. Ce qu'il sait sur l'Ancien Testament est prodigieux. Ses réflexions sur les saintes Ecritures sont lumineuses. Quand il en parle, il est à la fois plein de poésie et de bon sens; mais sortez-le de là, et tout son esprit disparaît : on le dirait bêtifié. Il ne se prend à rien, ne répond pas ou ne comprend pas. Il est aussi ignorant que moi en fait de géographie européenne, et si on lui parle politique ou littérature, il pense à Job ou à Ninive (3). »

En patristique, elle a une ressource précieuse dans un certain abbé P..., tout voisin de chez elle, qui annote ses manuscrits et lui fait d'utiles remarques. Elle a beau « flâner tout l'été dans l'herbe, comme la cigale, livrée au farniente », elle prend tout de même quelques moments pour lire les notes du bon abbé. « Ne croyez pas, monsieur l'abbé, que je sois devenue aussi fade qu'un mouton et ayant aussi peu d'idées; j'ai eu soin de les entretenir par la lecture de vos notes marginales les jours de pluie ou de malaise (4). »

* * *

Mgr de Moulins, connaissant ses goûts, a fini par lui donner comme curé un érudit. « Mgr de Moulins, ayant su que j'étais

quelque peu bénédictine, nous a choisi pour curé le plus savant et le plus distingué des vicaires de son diocèse. J'en suis ravie, et j'espère qu'il connaîtra à fond son Fénelon et son Bossuet, dont les œuvres sont de magnifiques résumés des écrits des saints Pères (1). »

Hors de ces initiés, c'est une rare bonne fortune pour elle quand elle peut s'entretenir avec quelqu'un de ses chères études. Avec ses plus fidèles amis, elle n'a pas à songer à discourir sur la Trinité. Elle est trop avisée pour s'y risquer. « Je ne leur parle pas de la Trinité, à laquelle ils ne songent guère et ne croient peut-être pas beaucoup, quoiqu'ils aient tous en eux-mêmes la preuve évidente de ce mystère (2). »

Elle se rattrape quand passe quelque visiteur de marque, capable de la comprendre et de vibrer. Avec l'abbé Dupanloup, qui est venu la voir, elle a pu causer de saint Ambroise, de Tertullien, des prophètes (3). Avec d'autres, par contre, elle a d'amusants quiproquos, par exemple avec un certain M. Hoffmann, très habile mécanicien suisse, de passage chez elle. Il ne paraît pas avoir une connaissance très approfondie des Pères de l'Eglise. « Hier, avant dîner, il est venu au salon comme j'écrivais quelque chose sur saint Justin. En voyant sur mes papiers le nom de saint Justin répété en tête de chaque note, il me dit sans façon : « Ah! Ah! madame, vous écrivez donc » sur la Révolution? — Non pas; j'écris sur saint Justin. — » Saint Justin le grand révolutionnaire? — Oui, très grand révolutionnaire et martyr. — C'est bien ça, puisqu'on lui a coupé » le cou. — Sans doute. — Quel malheur qu'il y ait eu tant » de *gourdins* dans ce temps qui aurait pu être si beau (4)! »

Par contre, elle a parfois de bonnes aubaines, comme quand elle reçoit à déjeuner les trappistes de Sept-Fonds. Elle est enchantée d'un certain P. Augustin, qui accompagnait le Supérieur, et avec qui elle a causé avec plaisir, car c'est « un véritable docteur en théologie (5) ». Tout lui est bon de ce qui peut l'aider dans ses études patristiques. C'est ainsi qu'elle reçoit parfois de ses visiteurs d'utiles conseils, par exemple d'un certain M. H. Passy, excellent campagnard et encyclopédie vivante, excellent promeneur, ami de la nature, chasseur, pêcheur et bon musicien. « Il m'aide pour dresser mes menus et me donne d'excellents conseils sur mes études des Pères de l'Eglise (6). »

* * *

Elle est rarement contente d'elle, ce qui est en général pour un esprit une bonne note. Elle-même juge lourd son commentaire sur saint Athanase, « ce grand évêque d'Alexandrie, tout semblable à un roc, que les ariens, comme des vagues furieuses, ont essayé d'ébranler ». Mais le moyen de parler en un style léger de la question trinitaire? « Quand je dis lourd de mon commentaire et de mes études sur cet évêque, défenseur patient et intrépide de la foi orthodoxe, je dis la vérité, car il est bien difficile d'être léger, varié et attrayant lorsqu'on parle de la Trinité, encore de la Trinité, toujours de la Trinité, et ainsi de suite. Je suis quasi en état de faire un cours sur ce mystère, le plus inconcevable de tous, a dit Bossuet, et que moi je comprends parfaitement (7). »

Il lui tarde de finir son étude sur saint Ambroise pour se donner le malin plaisir de l'offrir en hommage à d'autres évêques de ses amis qui ne connaissent guère celui de Milan.

(1) *Ibid.*, pp. 26-27.(2) *Ibid.*, p. 68.

(3) T. III, p. 79.

(4) *Ibid.*, p. 157.(5) *Ibid.*, p. 246.(6) *Ibid.*, p. 39.

(7) T. III, pp. 67-68.

(1) T. III, p. 125.

(2) *Ibid.*, pp. 93-94.

(3) T. III, p. 88.

(4) *Ibid.*, p. 302.

Grande Maison de Blanc

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Utilisez notre formule nouvelle

Achetez nos Tissus

NOUS VOUS CONFECTIONNERONS :

UNE ROBE

POUR

60 francs

UN MANTEAU

POUR

95 francs

FAÇON IMPECCABLE

L'Assurance Liégeoise

Compagnie Anonyme d'Assurances
et de Réassurances contre tous risques.
Fondée en 1895

Capital et Réerves : 40,000,000 de francs
ASSURANCES ACCIDENTS
(Loi de 1903)

INDIVIDUELLES — AUTOMOBILES
VOL — BRIS DE GLACES — ASSURANCES SUR LA VIE
Rentes viagères

LE MONDE

Compagnie Anonyme d'Assurances contre l'Incendie
Fondée en 1864 Capital : 6 millions

ASSURANCES INCENDIE — RISQUES SIMPLES
RISQUES INDUSTRIELS — COMMERCIAUX

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR SIMPLE DEMANDE

S'ADRESSER AUX SIÈGES SOCIAUX DES SOCIÉTÉS :

39. boulevard d'Avroy, LIÈGE

Tél. 128,80 (4 raccordements)

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN

ÉTABLISSEMENTS

BOIN-MOYERSON

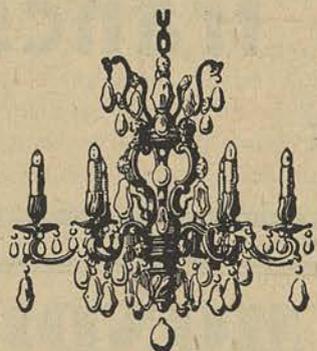
SOCIÉTÉ ANONYME

Maison fondée en 1858

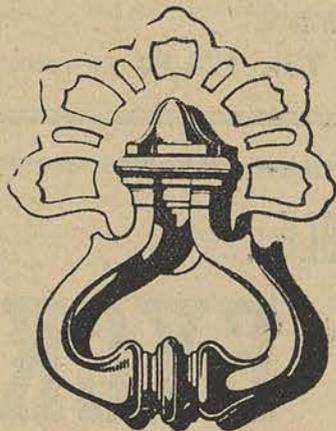
142, Rue Royale, BRUXELLES

Réductions de 20 à 30 %

LUMINAIRE en tous styles



FERS FORGES d'intérieur
BRONZES D'ART
CUIVRERIE de BATIMENT



FOURNISSEURS DES PALAIS ROYAUX ET DE L'ÉTAT

ATELIERS : 24, rue d'Albanie

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

Elle se laisse faire volontiers critiques et corrections. Mais elle veut tout contrôler par elle-même, et ne cède qu'à l'évidence. Le brave abbé P... l'avait sans doute quelque peu plaisantée sur les éloges qu'elle avait cru trouver dans saint Ambroise concernant la femme. Son sexe se redresse et se sent piqué au vif. « J'ai vérifié les éloges prodigués par Ambroise aux femmes, sur le texte même, et ces éloges dépassent de beaucoup ce que vous avez cru être mon invention (1). »

A l'occasion elle bataille et se défend. « Pour me distraire et en dépit de la Faculté de médecine, — elle a une enflure du pied, — je vais me plonger avec vous dans la Faculté de théologie, lisant vos notes, approuvant vos critiques, savourant vos remarques, toutes choses qui m'ouvrent l'esprit. Je compte pourtant batailler avec vous sur le mot *franchement* à la manière d'accepter la mort. Je le préfère à *tranquillement* qui est fade et assez commun; il ne rend pas d'ailleurs l'idée de *franchement*, qui me va, et je le maintiendrai hardiment. Je maintiendrai aussi un petit passage sur *Abailard*, à cause de mes amis les philosophes de ce jour, qui prétendent qu'Abailard a *collé* saint Ambroise dans son *Traité de la Trinité*, tandis que c'est Abailard qui a été *collé* par saint Bernard (2). »

En revanche, elle accepte avec une reconnaissance sincère et même émue les remarques de son savant mentor, quand elles lui paraissent justes. Elle a le bon esprit non seulement de les accepter, mais même — rare qualité chez une femme — de se sentir réconfortée plutôt que blessée quand elle les reçoit. Elle puise, dans ce docte contrôle, une énergie nouvelle. Si d'autres se sentent abattues par les critiques, elle se sent réconfortée. « C'est avec délectation que j'ai passé trois heures hier au soir à me nourrir de vos corrections, écrit-elle à l'abbé en question, et j'en suis si pleine de gratitude que j'ai besoin de vous en remercier tout de suite. Voilà mon zèle triplé par votre bonté sincère, qui est la seule utile. »

Etre applaudie ne lui sied que si elle a vraiment conscience de le mériter. Toute vaine flatterie l'indispose. A quoi bon ce concert d'éloges qui nous laisse la stupide illusion de nous croire des génies, et qui, finalement, ne sert qu'à nous égarer sur nous-même? Aussi sait-elle gré à l'homme de jugement qui, sans lui voiler ses qualités, ne lui laissera pas oublier non plus ses défauts. « La bonté fade et molle, remarque-t-elle avec beaucoup de bon sens, ne sert qu'à nous hébéter. » Modifier un jugement ou une appréciation lui coûte peu lorsqu'elle a pu se convaincre qu'elle s'est trompée. « Mon manuscrit est devenu précieux à mes yeux, déclare-t-elle aimablement à son abbé critique, depuis que ses marges ont été illustrées par tant de goût, d'esprit, de connaissances profondes et d'affection (3). »

Il y a des longueurs dans sa *Vie de saint Ambroise*? Elle n'hésitera pas à les supprimer. Elle tenait pourtant essentiellement à reproduire les vues d'Ambroise sur le respect de la vie humaine, heureuse de se servir de l'opinion du saint évêque pour faire connaître la sienne propre. Mais il paraît que cette opinion est « réprouvée en général par les hommes d'Etat ». Elle n'a pas le droit de faire d'Ambroise un adversaire de la peine de mort sans nuire à sa mémoire. L'abbé prudent le lui a persuadé; elle obéit et se décide à atténuer quelque peu ses affirmations sur ce point. « Il est donc évident, conclue-t-elle, qu'il me faut adoucir et retrancher, sans mentir aucunement, et c'est ce que j'ai essayé de faire *in Naboth*. » A d'autres endroits, les notes de son correcteur lui paraissent si heureuses et la charment tellement qu'elle n'hésite pas à les incorporer à son texte.

« Je vous volerai tout ce que je pourrai », lui écrit-elle.

N'allons pas croire que cette abnégation devant la pensée d'autrui lui soit toujours également facile. Ce n'est qu'au prix d'efforts méritoires qu'elle arrive parfois à sacrifier des opinions qui lui sont chères et qu'elle croit tout à fait fondées. Ainsi l'influence tyrannique et néfaste de Louis XIV sur Bossuet lui paraît hors de conteste. Mais l'abbé n'est pas d'avis qu'elle en fasse état. Ne serait-ce pas donner des armes aux philosophes? C'est possible, mais le sacrifice est dur. « Je vous avoue, monsieur l'abbé, que c'est à regret que j'ôterai ce que je disais, en parlant de Bossuet, de l'influence de Louis XIV sur ce grand évêque, car c'est la vérité pure. »

Elle s'incline néanmoins. « N'importe : je mets mes opinions, mon entêtement contre la flatterie, mes préjugés féroces en faveur de la sincérité, je mets tout cela à vos pieds, parce que j'ai une entière confiance en votre foi, en votre raison, en vos lumières et que je reconnais l'inutilité de casser les vitres. Je suis incapable de juger la portée de mes paroles sur des choses tellement au-dessus de mon intelligence, et voilà pourquoi je me sens toute soulagée de voir que Dieu m'a mise sur votre chemin, et que vous avez voulu me ramasser. *I thank you in my soul* (1). » Elle lui apportera son œuvre terminée, et, même si la deuxième copie ne lui plaît pas, elle lui en fera une troisième. « Si ma copie ne vous plaît pas, j'en ferai une troisième, ma patience sera inépuisable, car je n'ai goût qu'à la littérature sacrée et cette étude est la seule qui me passionne. Ayez aussi de la patience, je vous en prie, monsieur l'abbé, car il vous reste encore à lire et à raturer douze traités plus ou moins gros sur les œuvres de saint Ambroise (2). »

C'est, de sa part, l'abnégation, la soumission la plus touchante à son correcteur. « Vous vous êtes *engagé* vis-à-vis de moi, vous m'avez promis de relire mon manuscrit et de me dire toujours la vérité; et point de flatterie : la flatterie, c'est le démon.

« J'ai mis mes opinions dans ma poche et j'ai pris les vôtres. J'ai arrangé le peu que j'ai gardé, j'ai mis devant ce que j'avais mis derrière, et vice-versa. J'ai tout bouleversé, tout cherché à comprendre dans vos notes, et ce travail m'a intéressée au dernier point. J'ai laissé dire à ma plume que saint Ambroise n'aimait que la mort naturelle, parce qu'il l'a dit lui-même en ajoutant que *Dieu seul a le droit de reprendre la vie qu'il a donnée*. Vous voyez, monsieur l'abbé, que j'avais raison de vous dire qu'il *n'ait la propriété* dans Naboth. Soyez assuré que je n'invente rien dans mes citations. On me dit qu'un philosophe rouge veut traduire quelques morceaux d'Ambroise avec des remarques *aggravantes*. Ceci augmente mon zèle à servir la vérité, en montrant que, dans certains passages, le saint évêque dit le contraire de ce qu'il a écrit ailleurs. C'est lui rendre service que de montrer qu'il se contredit, mais qu'il n'est ni communiste, ni socialiste, ni saint-simonien (3). »

C'est encore un tribut de reconnaissance qu'elle paye au même abbé quand elle lui écrit, à propos de la révision de son manuscrit du *Traité de la pénitence* : « Je vous remercierai bien mieux en paroles qu'à la plume du manuscrit du *Traité de la pénitence* que vous avez corrigé. J'ai réparé mes bêtises avec ce même sentiment de gratitude qui me fait nager dans les délices, en lisant vos notes, qui m'apprennent tant de choses que je ne savais pas. Grâce à vous, je mériterai un jour le surnom de diacre que déjà quelques flatteurs ignorants et fades m'ont octroyé dans leur faiblesse (4). » Elle n'admet pas que l'abbé chôme, même s'il est malade, et elle le relance aimablement.

« Ne vous laissez point aller à vous droguer, à vous livrer à la

(1) *Ibid.*, p. 302.

(2) *Ibid.*, pp. 378-379.

(3) T. III, p. 370.

(1) T. III, pp. 371-372.

(2) *Ibid.*, p. 373.

(3) *Ibid.*, pp. 374-375.

(4) T. III, pp. 376-377.

mélancolie. Venez dîner avec moi le plus tôt possible. Nous mangerons une poule, nous causerons des Pères... » Patristique avant tout! C'est pour elle le remède à tous les maux, la seule drogue efficace, la divine thériaque, le vrai sel de la vie (1).

La suprême catastrophe serait que l'état de santé de l'abbé l'empêchât de continuer ses corrections. « Reposez-vous de moi (c'est-à-dire de mes manuscrits), lui écrit-elle au cours de la même maladie, et venez en voiture, le plus vite que vous pourrez, me voir et dîner avec nous en famille. Je ne puis plus me passer de vous. Il faut pour mon bonheur à moi que vous vous portiez bien... (2) ».

Aux encouragements, elle ajoute le cordial : « Je vous envoie un petit bonjour, sous la forme d'une petite bouteille d'*aqua vitae* très vieille et très stomachique. *Cur non?* La forme ne fait rien, c'est le *fond* qui fait tout en fait d'eau-de-vie et de bons souhaits. Hélas! il n'en est pas ainsi de mes manuscrits! Seigneur abbé, ayez pitié de moi (3)! »

D^r DENYS GORCE,
docteur ès lettres.

(A suivre.)

« Prêtres et religieuses de Notre-Dame de Sion »

Un coup d'œil, aussi rapide soit-il, sur l'histoire nous convainc aisément que la cause des enfants d'Israël fut toujours l'objet des sollicitudes de l'Eglise. De par son origine même, elle ne pouvait s'en désintéresser. Sans doute a-t-elle apporté, dans le cours des siècles, des méthodes différentes et sa conduite a-t-elle varié selon les temps et les circonstances, mais l'Eglise n'a jamais abandonné l'idée de gagner les Juifs à la vérité chrétienne. Œuvre ardue qu'entraînaient des difficultés, et du côté des catholiques qui ne pouvaient oublier que le peuple juif avait appelé le sang du Christ sur sa tête, et du côté des fils d'Israël qui se renfermaient de plus en plus dans un farouche exclusivisme. Point n'était donc question de conversions en masse, mais tous les siècles enregistrèrent des retours individuels sérieux et sincères. Il nous faut arriver à l'aube du XIX^e siècle pour voir diminuer un peu l'isolement du peuple israélite, et comme le remarquait l'abbé J. Goschler, juif converti, « l'émancipation complète des Juifs de France, en les mêlant à tous les rangs de la société, en les faisant participer, à leur insu, à tous les bienfaits du christianisme... », a plus fait pour la conversion religieuse des Juifs que les persécutions et les exclusions de dix-huit siècles ».

Et c'est justement le résultat de cette évolution que M^{lle} Marguerite Aaron décrit dans son livre : *Prêtres et religieuses de Notre-Dame de Sion* (4), que la plume de M. Edouard Schneider a doté d'une préface remarquable.

Parmi les Juifs convertis du siècle dernier, on cite généralement les noms de Libermann, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit; Hermann Cohen, qui devint religieux carme; les frères Lemann, prêtres, et les frères Théodore et Alphonse Ratisbonne. Or, ces deux derniers offrent le caractère particulier

que l'émancipation des Juifs en France se rattache à l'histoire de leur famille. C'est, en effet, leur propre grand-père, Cerfbeer, qui, anobli sous Louis XVI, travailla de tout son pouvoir à obtenir de la Constituante que les Juifs de France fussent considérés, comme citoyens. Ses fils poursuivirent son œuvre en s'attachant à l'amélioration du sort matériel des Israélites d'Alsace. Mais les frères Ratisbonne devaient aller plus loin.

Rien de plus dissemblable que leur caractère à tous deux! Théodore, à « l'allure noblement sacerdotale », à « l'éloquence naturelle », donnait une impression d'autorité. « Homme à la fois de prière et de commandement, il excellait dans la confession, la direction spirituelle, et exerçait une influence doucement pénétrante sur les âmes féminines en quête de perfection ». Alphonse, prime-sautier, impulsif, semblait apporter dans les actes importants de sa vie comme un écho du miracle du 20 janvier 1842 qui fit de lui un catholique. Il paraissait agir sous le coup d'inspirations constantes. Comment expliquer sans cela sa sortie un peu brusque, il faut en convenir, de la Compagnie de Jésus où il avait vécu dix ans? Et l'on devine, dès les premières pages du livre de M^{lle} Marguerite Aaron, que l'œuvre des deux frères participera tout naturellement à leur caractère respectif : Théodore envisageant de préférence l'apostolat indirect, la prière, l'éducation, Alphonse se lançant à corps perdu dans l'action.

Ce qu'est cette œuvre? Rien moins que l'institution de deux congrégations appliquées à la conversion des Juifs. L'auteur nous en développe les différentes étapes.

Avant la conversion miraculeuse d'Alphonse, rien! Théodore, converti en 1827 et prêtre en 1830, n'avait été jusque-là que le collaborateur de M. Beautain et de l'abbé Dufriche-Desgenottes. Mais à peine la Vierge Marie eut-elle converti son frère, qu'il vit dans cet événement comme « une sommation de Dieu même ». Et ce fut alors la série des fondations. On ne peut guère parler d'essais, du moins en ce qui concerne les religieuses qui parurent bien avant les Pères. On dirait la rapide exécution d'un plan longuement élaboré; on reste surpris par le résultat si vite obtenu par le P. Théodore Ratisbonne.

1842. Il obtient de Grégoire XVI « la mission spéciale d'aller à la recherche des brebis égarées de la maison d'Israël », puis, la même année, à la suite d'un fait vraiment providentiel; il inaugure un orphelinat de filles israélites auquel s'adjoint un catéchuménat. Des collaboratrices lui arrivent et dès 1845 l'œuvre se présente comme une association de prières pour la conversion d'Israël. Deux ans plus tard, 1847, les premières collaboratrices prononcent leurs vœux. La Congrégation des Religieuses de Notre-Dame de Sion était fondée.

Le P. Théodore avait « prévu trois catégories de « religieuses : les Dames, destinées aux emplois actifs de l'enseignement et de l'administration; les Filles de Sion, recrutées parmi les néophytes, et les Converses, réservées aux travaux matériels ». M^{lle} Marguerite Aaron nous montre ces trois groupes à l'œuvre : tout d'abord les Mères et les Sœurs converses dans les diverses maisons d'éducation qu'elles fondèrent en nombre de pays, puis, de fondation plus récente, les contemplatives. On lira avec intérêt la peinture que notre auteur fait du développement de la Congrégation, en de charmants petits tableaux, vivants, sympathiques, dont la fraîcheur plaît et ne lasse jamais.

Les Prêtres de Sion semblent être plus directement sortis de l'inspiration du P. Marie. C'est lui, en effet, qui poussa fortement « son frère à instituer un néophytat de jeunes gens israélites, et le convert de Saint-André delle Fratte voyait, par le moyen d'une école de néophytes choisis, se dessiner le recrutement progressif d'un groupe de missionnaires, Pères et Frères, entièrement voués à la conversion des Juifs ». A vrai dire, les fils

(1) *Ibid.*, p. 376.

(2) *Ibid.*, p. 382.

(3) *Ibid.*, p. 383.

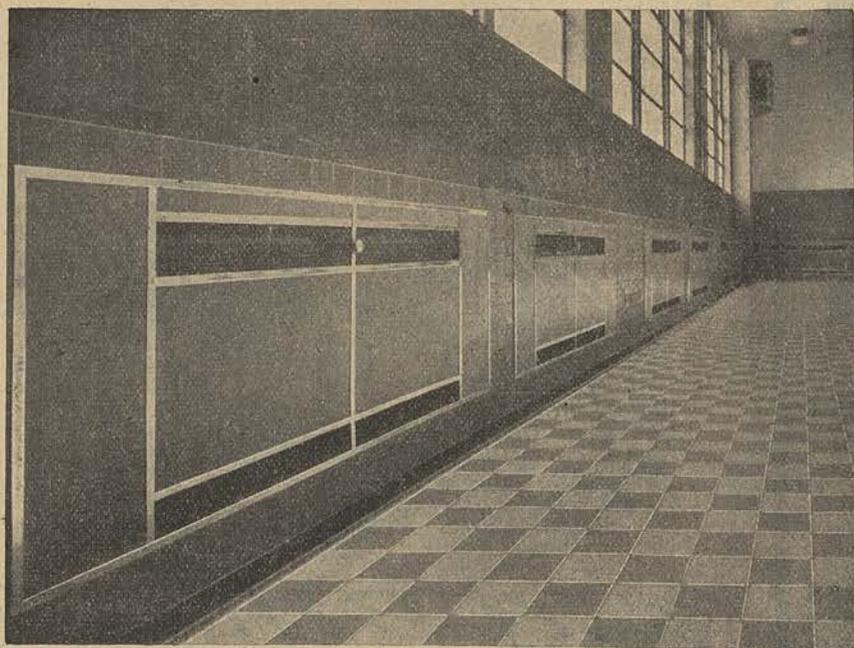
(4) Paris, Grasset, *Collection des Grands Ordres religieux*, 15 francs.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

CONSTRUCTEURS

Bureaux : 9, RUE MORETUS, BRUXELLES-MIDI

Téléphone : 21.57.83



==
LES SPÉCIALISTES
de la Protection
et de la Décoration
du Chauffage Central
==

DEMANDEZ notre DOCUMENTATION

NOMBREUSES RÉFÉRENCES

Eau de Cologne

Anne-Marie 90°

de CHASSERAL, maître-parfumeur

COCHARD, 5, rue Charles Parenté, Bruxelles

Tél. 21,07,06

Victor THEUNISSEN & C^o

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÉGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR

Téléphone 11,33,69





Brasserie LÉOPOLD, 55, rue Vautier
BRUXELLES
Téléph. 11 92 70

Ses Bières sont fines et tonifiantes
En fûts et en bouteilles

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

■ ■
Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Tél. 12.44.13

Restaurations

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



d'Israël ne furent jusqu'à présent que peu nombreux parmi les Pères de Sion. Ceux-ci d'ailleurs n'ont pas eu un développement aussi rapide que celui des Sœurs. Bien des causes s'y opposèrent : en tout premier lieu les difficultés que le P. Théodore rencontra pour essayer d'amener ses premiers collaborateurs à émettre des vœux de religion. Ce résultat ne fut obtenu qu'en 1893, mais les PP. Théodore et Marie étaient morts depuis 1884. Vinrent ensuite les expulsions des congrégations religieuses hors de France, enfin la guerre, toutes causes qui jointes au caractère très spécial de l'apostolat du peuple d'Israël, au peu de compréhension que cette œuvre rencontre parmi les chrétiens tant à cause des préjugés anciens que des nouvelles préventions de races, suffirent à expliquer que le nombre de ces religieux soit encore si réduit.

Et pourtant qui s'en douterait à voir les travaux entrepris? M^{lle} Marguerite Aaron nous promène, ainsi qu'elle l'a fait pour les Sœurs de Sion, parmi les fondations des Pères, celles du passé, Smyrne, Tunis, mais aussi celles du présent. Tour à tour se présentent à nos yeux Jérusalem, São-Paulo et Ypiranga, au Brésil; Londres, avec ses prédications du Ghetto; la maison de

formation de Louvain et Paris avec son collège Saint-Paul, et la maison-mère où se groupent la direction de l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes, dont le soin fut confié au P. Théodore Ratisbonne, et celle de l'Archiconfrérie de prières pour Israël, le *Bulletin catholique de la question d'Israël*, les cercles d'études et les conférences, toutes œuvres qu'attestent la force vitale qui anime la Congrégation des Prêtres de Notre-Dame de Sion.

Il existe donc dans l'Eglise, quoi qu'on en ait dit récemment, un groupement religieux officiellement chargé de l'apostolat des Juifs, deux congrégations qui répondent à un besoin éminemment actuel des âmes. Nées toutes deux du miracle du 20 janvier 1842, bien « qu'administrativement indépendantes », elles ont « une communauté de nom, une communauté de but, une règle à peu près analogue, les mêmes fondateurs », donc aussi un seul et même esprit, celui des deux frères Théodore et Marie Ratisbonne, qui après leur conversion au catholicisme comprirent, ainsi que l'a dit José Vincent, que la propagation de la foi est à l'usage de tous, Juifs compris.

A. GUILLOU,
Prêtre de Notre-Dame de Sion.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le Jubilé de vingt-cinq ans du Conseil Central de l'Enseignement primaire catholique

Quelle journée triomphale! Quel triomphe mérité! L'Eglise et l'Etat, l'Eglise représentée par le Nonce apostolique, par l'Episcopat, Cardinal en tête, l'Etat par les ministres du Bus de Warnaffe, Van Isacker, de Schryver, les ministres d'Etat Poncelet, président de la Chambre, comte Carton de Wiart, Theunis, plusieurs membres de la Chambre et du Sénat, s'unissant dans un magnifique hommage rendu à la Liberté de l'Enseignement pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire du Conseil Central de l'Enseignement primaire catholique : 1910-1935.

Cette splendide manifestation s'est d'abord déroulée parallèlement le matin, en partie double, à l'église Saint-Jacques pour les écoles de filles, à la cathédrale pour les écoles de garçons, l'une présidée par le Nonce, l'autre par le Cardinal, le premier et l'Evêque de Liège adressant, à l'évangile de la messe, la parole d'édification à leurs auditoires respectifs et exprimant simultanément l'action de grâces par le *Te Deum* final.

Elle s'est concentrée, pour ainsi dire, à l'assemblée générale, dans la salle des fêtes du Collège Saint-Servais, où lecture fut donnée par M. Hadelin Hanquet du rapport aussi éloquent que pittoresque et spirituel, écrit par M. Paul Hanquet, son père, créateur et animateur de la Fédération, et où, tour à tour, les ministres du Bus de Warnaffe et de Schryver, enfin S. Ex. le cardinal van Roey apportèrent à l'œuvre jubilaire le témoignage autorisé de la reconnaissance de la Patrie et de l'Eglise.

Cette Journée fut l'affirmation resplendissante, à la clarté du soleil et en face des autels, par les rues de la cité et dans les vastes assemblées, de ce fait essentiel, qui domine tous les débats

et ferme la bouche à tous les adversaires; l'existence de l'Ecole libre chrétienne, sa légitimité, sa popularité, la confiance des familles dont elle est investie, la respectabilité qui l'impose aux administrations publiques, conséquemment son droit imprescriptible à la faveur de l'Etat.

Une circonstance caractéristique a mis ce fait en lumière. Le 12 juillet 1913, Liège recevait la visite du roi Albert et de la reine Elisabeth qui y faisaient leur Joyeuse-Entrée. On s'en fut demander au bourgmestre d'alors, personnage très sympathique d'ailleurs, un emplacement pour les enfants des écoles catholiques sur le parcours du cortège royal. Il leur fut répondu sèchement : « *Les écoles catholiques? Nous les ignorons.* ». « Aujourd'hui, à Liège, disait le rapporteur, les écoles catholiques ont obtenu droit de cité et vous avez pu voir ce matin que sous les regards bienveillants de la police et de la population : elles ont conquis de haute lice la rue et les cœurs. Et, il y a cinq semaines, à l'occasion d'une grande mission, prêchée dans les vingt-trois paroisses de la ville, des offices spéciaux étaient célébrés pour toute notre petite jeunesse, auxquels assistaient, confondus et unis dans la prière et la communion, les élèves de nos écoles catholiques et ceux des écoles communales, avec l'aimable autorisation de l'administration et de leurs directeurs. »

Ce simple rapprochement suffit à mesurer la distance qui sépare 1910 et 1936 et à faire toucher du doigt le changement survenu dans les esprits sous l'influence de la Fédération. Il a paru récemment dans la revue *Esprit* un tableau poussé au noir de l'antagonisme des deux enseignements en vue de les réconcilier par l'école personaliste. La situation scolaire de Liège suffit à le mettre à néant. Ce qui est réalisé dans l'ancien boulevard du libéralisme et l'ardent foyer du socialisme est réalisable partout : la pacification par l'application loyale de la législation et par l'esprit d'entente sur le terrain national au sein d'une généreuse émulation.

Il est clair que trente ans après le sublime élan de l'âge héroïque

de la guerre scolaire, un fléchissement s'était produit. Sur plusieurs points, l'édifice, fiévreusement construit aux heures d'enthousiasme, se lézardait.

Le découragement se glissait parfois parmi les ouvriers laissés à eux-mêmes dans un fatal isolement. Le salut était dans une organisation centralisatrice. L'idée surgit au Congrès de Malines convoqué en 1909 par le cardinal Mercier. Elle fut lancée par la *Ligue scolaire* de Valentin Brifaut et de Louis de Schaetzen. Adoptée avec confiance par Mgr Rutten, évêque de Liège, elle reçut un commencement d'exécution à la Journée scolaire du 8 janvier 1910 où elle fut envisagée sous le double aspect de la législation et de la propagande. La Fédération était née, elle avait devant elle un grand avenir et dans le présent un vaste champ où se déployer. Il fallut l'aide providentielle des circonstances pour s'organiser en réunissant tous les fanions sous un même drapeau, en fondant tous les particularismes jaloux de leur autonomie dans une puissante et souple unité. La Joyeuse-Entrée de 1913 dont nous avons parlé fut un essai de mobilisation et de rassemblement général qui fut couronné d'un plein succès.

La guerre qui semblait devoir tout détruire favorisa au contraire l'expansion de l'œuvre et son affermissement. Avec l'aide et sous l'impulsion de bonnes volontés ardentes et généreuses, dont Paul Hanquet fut l'animateur, la Fédération embrassant toutes les nécessités les plus urgentes des élèves, voire de leurs familles dans le vaste réseau d'une organisation complexe, créa les services d'habillements, de chaussures, d'alimentation, de cours culinaires, d'œuvres de plein air, notamment de l'hospitalisation limbourgeoise et luxembourgeoise qui devait arracher à l'étiollement et à la langueur des milliers et des milliers d'enfants. En devenant la Providence de sa nombreuse clientèle, la Fédération conquiert d'universelles sympathies et acheta son crédit par la charité maîtresse des cœurs.

Il n'est pas surprenant que de cette période de probation la Fédération soit sortie viable et organisée, comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. Autour de son *Conseil central*, formé essentiellement par six vicaires généraux représentant les six diocèses, sous la présidence de Paul Hanquet, complété plus tard par les inspecteurs principaux, deux délégués des congrégations enseignantes, deux délégués de la Fédération des instituteurs chrétiens, autour de ce noyau central la Fédération s'est constituée en s'étendant successivement à tous les diocèses. Il ne manquait plus en 1921 que Gand et Bruges qui ajournèrent leur adhésion jusqu'en 1927.

Ce Conseil est doté du pouvoir législatif, sous lui et avec lui, le pouvoir exécutif est exercé par la quadruple Fédération de l'enseignement moyen, normal, technique, primaire. C'est la Primaire, la plus solidement organisée, qui fêtait hier, avec un éclat trop bien justifié, ses noces d'argent.

Envisageant de son regard d'aigle toutes la carrière à parcourir, le cardinal Mercier assigna comme mission au Conseil Central d'organiser, de promouvoir, de défendre l'enseignement primaire catholique.

Il n'a pas failli à sa tâche, il a déployé, pour la remplir, tous les moyens les mieux adaptés à sa fin, les plus efficaces. Réunions régulières dont l'ordre du jour surchargé ne s'épuise jamais; démarches incessantes journalières auprès du Ministère de l'Instruction publique, menées avec un tel tact que sous les dix-huit ministres qui se sont succédé depuis 1910, elles aboutissent d'ordinaire aux plus heureux résultats; envoi de circulaires adressées aux directions d'écoles qui inculquent les vrais principes, donnent les directives pratiques, résolvent les cas difficiles, s'ajustent à toutes les circonstances délicates; relations avec les administrations communales et provinciales qui tendent à l'apaisement des conflits éventuels; correspondance de tous

les jours avec les écoles qui établit un courant régulier de questionnaires et de réponses: bref, le fonctionnement d'une administration aux multiples rouages qui assure la marche normale de l'enseignement et favorise merveilleusement ses progrès. Désormais, plus d'isolés, plus de délaissés parmi les collaborateurs de l'école: maîtres, maîtresses, élèves, leurs familles, le clergé sont reliés entre eux de telle sorte qu'ils forment une immense famille.

Le Conseil Central coordonne tous les efforts, unifie les tendances, fait tout converger vers le grand but à atteindre: l'éducation religieuse et nationale de la petite jeunesse aussi bien que sa formation intellectuelle.

Il s'est présenté hier devant l'Episcopat comme devant ses juges naturels et, par la voix du Primat, il a reçu l'éclatant témoignage de sa fidélité à remplir toute sa mission.

Vous avez constitué le Front unique de l'Enseignement primaire. Vous avez donné une vigoureuse impulsion qui a augmenté le nombre des écoles et des classes, en dépit de la crise, en dépit de la dénatalité. Vous avez enflammé le patriotisme des élèves, en même temps que vous les avez entraînés dans la voie de leur éternelle destinée. Vous avez bien mérité de la Patrie, de l'Eglise et de la Liberté.

Il était juste que de solennelles actions de grâces fussent rendues à Dieu pour ces vingt-cinq années de continuelles bénédictions. Il était juste aussi que le Conseil Central fût en ce jour à l'honneur et qu'il montât au Capitole. Il était juste que celui qui depuis vingt-cinq ans se consume en un labeur écrasant, Paul Hanquet, grand chrétien et grand citoyen, fût élevé sur le pavois et proposé à tous en exemple d'héroïque dévouement. Il n'est pas d'ailleurs de récompense terrestre qui puisse reconnaître de pareils services.

J. SCHYRGENS.

ASSURANCES
MARCEL LEQUIME
CONSEIL EN TOUTES ASSURANCES

Accidents — Incendie — Responsabilité civile
Vol — Vie, etc. — Prêts hypothécaires
Automobile

36, rue Joseph II, BRUXELLES
Téléphone : 11.42.29

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.135.753.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr.	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

- MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
- Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
- Gaston Blaise, Directeur;
- Auguste Callens, Directeur;
- le baron Carton de Wiart, Directeur;
- Willy de Munck, Directeur;
- Albert d'Heur, Directeur;
- Charles Fabri, Directeur;
- Edgar Sengier, Directeur;
- Adolphe Stoclet, Directeur;
- Firmin Van Brée, Directeur;
- Jules Bagage, Directeur honoraire;
- Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

- MM. Edmond Solvay;
- Léon Eliat;
- le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
- le baron A. d'Huart;
- le baron de Trannoy;
- G. Mullie;
- Paul Hamoir;
- H. Vermeulen.
- le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.



Des maux de tête intempes-
tifs ne lui gâtent jamais les
plaisirs d'une bonne soirée ...

car elle a toujours sur elle un comprimé ou une poudre « LA CROIX BLANCHE ».

Les poudres ou comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont par excellence le remède contre la douleur. Sous leur influence les maux de tête quels qu'ils soient — migraine, vertiges ou simple lourdeur — les névralgies de tous genres, les maux de dents, la fièvre et la grippe, les douleurs rhumatismales, disparaissent bientôt, et à la sensation de fatigue et d'abattement qui accompagne généralement ces malaises, succède un état de fraîcheur et de bien-être.

Comme d'autre part les poudres et comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont inoffensifs, qu'ils ne troublent pas le cœur et se laissent facilement digérer, ils constituent un véritable remède de famille et doivent avoir leur place dans chaque ménage.



LA CROIX BLANCHE

Le tube de 24 comprimés: 11 frs
La boîte de 8 poudres: 4 »
» 24 » 11 »
» 48 » 20 »

soulage réellement

PRODUIT BELGE
EFFICACE ET ÉCONOMIQUE

DANS TOUTES LES PHARMACIES — Dépôt général: Pharmacie Toppens, Saint-Nicolas-Waas

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES EN TOUS GENRES

Installations de manutentions mécaniques

A. JAURET

CONSTRUCTEUR
COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

neo TECHNIC RADIO

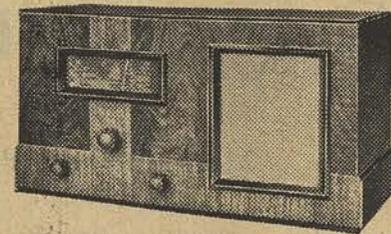
9, rue Lambert Crickx, 9

BRUXELLES



Téléphone : 21.18.07

1750 Frs



LE RÉCEPTEUR QUI PROCURE A L'AUDITEUR UNE
VÉRITABLE SENSATION D'ART

Un compromis parfait entre la musicalité excellente
et une très bonne sélectivité.

Création d'un nouveau système de vente

Un simple coup de téléphone suffit pour avoir une démonstration.
**DEMANDEZ-NOUS DE QUELLE FAÇON VOUS POUVEZ
OBTENIR GRATUITEMENT UN NEO TECHNIC**

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE



Voilà quelque chose
qu'il faut connaître!!!

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES

MATELAS LATICEL

Les matelas LATICEL assurent
un repos parfait.

Les matelas LATICEL chassent
l'insomnie.

AVANTAGES UNIQUES

Particulièrement intéressant pour les Hôtels,
Pensionnats, Villas à la mer, Communautés, Hôpi-
taux, Cliniques, etc.

Agence Belge des Produits « LATICEL »

HUBINONT Frères, 65, Quai au Foin, Bruxelles

Téléphone 12.67.10

«A la ville comme
à la campagne...
je porte du
Tobralco»



Les beaux jours vous font songer, Madame, à des toilettes nouvelles. Voyez ce joli modèle. Il est exécuté en Tobralco, le tissu idéal pour la robe d'été simple et pratique, fraîche et élégante aussi.

Tobralco vous présente une collection pleine de fantaisie : des imprimés, des écossais, des larges pastilles, des unis de tous les tons, vifs ou pastels.

C'est un tissu de plein air, garanti au soleil comme au lavage, car, avant de vous être offert, Tobralco a subi dans nos laboratoires 19 épreuves dont il est sorti victorieux et inusable.

Sur simple demande (Dépt. R)
nous vous enverrons une sélection
d'échantillons.

LA GARANTIE

TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remboursement.

Fr. 22.- le mètre, largeur 96-97 cm.
Pour chemises : Fr. 18.50 le mètre, largeur 81-82 cm.

En vente dans les meilleurs magasins.

Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

C'est un tissu Tootal

TOOTAL (DEPT. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR, BRUXELLES

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET CLOCHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLÉSIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

FABRIQUE DE CASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83 Télégrammes : Burin-Glons

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télegr. : DEWITTELIT. Téléph. : COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie,
draps, essules, toilettes, nappes serviettes pour couvents
et institutions

OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

Capital et Réserves :

100.000.000 DE FRANCS

Laines et Déchets, Peignés mérinos et
croisés, Fils peignés et cardés, écrus et
teints. Fils gazés.

LAINES POUR BONNETERIE ET MERCERIE

— DRAPS et ÉTOFFES —
FANTAISIES et NOUVEAUTÉS

SPÉCIALITÉ DE

Draps de Billard, d'Administration & Ecclésiastiques

EXPORTATION

Représentants dans le monde entier

754

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

FILS de COTON simples et retors

LEURENT FRÈRES

FILATEURS DE COTON

AVELGHEM (Fl. Occid.)

Amérique 1^{ère} Série 8^A à 50^A

Amérique II^e Série 8^A à 28^A

Indes Supérieur Série 8^A à 16^A

C'EST UNE DES MEILLEURES MARQUES DE BELGIQUE

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Tous Tissus Indémaillables
en pièces SOIE - LAINE - COTON

Jerseys Soie - Laine - Coton

Bords Cotes - Sous-Vêtements et Lingerie

Régulièrement créations en Haute fantaisie

Manufacture Royale de Bonneterie (s.a)

247, rue du Progrès, BRUXELLES

Téléphones : 15.37.28 - 15.21.21

Tissage - Teinture - Impression

ÉTABLISSEMENTS

MAURICE MILLECAM

BUREAUX & MAGASINS : 13, avenue d'Afsmé, GAND

USINE : Chaussée d'Ottergem, 422, GAND

Satins noirs - Merinos - Doublures - Pocketings

SATINS DÉGRAVÉS

LAINETTES

Tissage mécanique : Esquenet & Fils

RUE PUCELLE

COYGHEM lez-Courtrai

Tél. : 162 Dottignies. — C. C. P. : 2969.94 ; Reg. comm. 7920

SPÉCIALITÉS DE TISSU-ÉPONGE : Essuie-mains de toilette.

Gants de toilette. — Sorties de bain. — Bavettes pour enfants.

Tissus de laine en tous genres : articles de fantaisie et classique.

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : **Deboutte-Ingelmunster** Téléphone : **44 Iseghem** Registre de Comm. de Courtrai **1612**

LES DENTIFRICES DE MALTE

FABRIQUÉS D'APRÈS LES ANCIENNES FORMULES DES CHEVALIERS, RETROUVÉS GRACE A UNE CORRESPONDANCE PRIVÉE,

SONT TOUJOURS EMPLOYÉS AVEC PLAISIR PAR LES PERSONNES QUI APPRÉHENDENT DE SE BROSSER LES DENTS EN UTILISANT UN PRODUIT DENTIFRICE. A BASE D'EXTRAITS NATURELS DE PLANTES, ILS SONT GARANTIS NON TOXIQUES TOUT EN ÉTANT D'UNE HAUTE VALEUR ANTISEPTIQUE ET TONIFIANTE.

E CHANTILLON GRATUIT
SUR DEMANDE ADRESSÉE A
A. P. F., 163, RUE ÉMILE FERON, BRUXELLES

USINES RÉUNIES

BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332. Compte ch. 2727.10 - 153.55
Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44. Code A. B. C., 5th Edition
Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture de Tissus d'Ameublements
à Ingelmunster-lez-Courtrai, Belgique

Téléphone : Iseghem 49. Registre du commerce : 11.335
Adresse télégraphique : Firme Schotte Ingelmunster

Tapis de Table, etc.

Chemin de Table-Coussins, etc.

Firme Robert SCHOTTE

Tissage et Rubanerie

d'Ennetières Frères, Morel & Van Raes
COMINES (Belgique)

TÉLÉPHONE : 151 COMINES

Rubans en tous genres pour Merciers et Apprêteurs
Serges pour Corsets - Cache-coutures - Retors de France - Spécialité de Tissus pour Corsets

ÉTABLISSEMENTS DE

Tissage de Saint-Nicolas

Société Anonyme

Rue Baron Dhanis, St-NICOLAS

Téléphone : 239 Compte chèques postaux : 29.269
Adresse télégr. : Tapestry St-Nicolas.

COUVRE-LITS TOUT COTON ET COTON ET RAYONNE
TAPIS DE TABLE
TISSUS POUR AMEUBLEMENTS
DESSUS DE COUSSINS ET COUSSINS FINIS
EN TOUS GENRES

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

L'adresse pour vos Biscottes

VEEN Frères

Rue Apollon, 150, ANVERS

Échantillons gratuits sur demande

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

Fabrique et Bureaux

Dépôt:

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94

Téléphone : 502.17

Téléphone : 816.84

BORGERHOUT

ANVERS

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION

Maison Deguée

19, rue Bouille — LIÈGE

Téléphone : 144.84

Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

Cie DE THÉS DES INDES

“ SIPORA ”



(Indische Thee Maatschappij)

Paquet bleu : mélange Java-Ceylan

Paquet rouge : mélange Java-Darjeeling

Paquet vert : Java

250, 100 et 50 gr.

Médaille d'Or Bruxelles 1935

Bruxelles, 181, r. de Laeken

Tél. 17.28.04



DE BEUKELAER



Rien ne surpasse notre

HUILE D'ARACHIDES SURFINE

« SCALDIS »

pour faire la MAYONNAISE

et les FRITES

SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN

Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —

Les Bonbons Becco

*Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.*

(Demandez prix-courant.)

Namur

CHOCOLAT
MARTOUGIN

CHOCOLAT
VAN LOO

Le meilleur du pays

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce O. O. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Mon Albert Leroy-Grégoire
Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

CAFÉS

CRUS ET TORRÉFIÉS

Torréfaction « LA MÉTROPOLE », S. A.

24, rue Rouge, ANVERS

Tél. 320.86

Chicorée

Le **MATÉRIEL AVICOLE C. B. I.**

117, rue du Pont de Malte, GAND

vous documentera gratuitement et sans engagement
sur tout ce qui concerne l'aviculture.

UNE COUVEUSE, UNE ÉLEVEUSE DOIVENT S'ACHETER
EN CONFIANCE, CAR CES APPAREILS DOIVENT ÊTRE
A LA FOIS ROBUSTES ET PRÉCIS

ADRESSEZ-VOUS à une Firme qui a fait ses preuves.

Le Matériel Avicole C. B. I. est spécialisé depuis 1922 et offre
le plus grand choix d'articles de qualité aux plus justes prix.

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

MACHINES A COUDRE

Vente avec facilités de paiement

J. VERHAEGHE

38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

“ **BOLS** ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim
Téléphone : 17.78.98
BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis
DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vermouth « BELLARDI », Turin.
Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.
Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.
Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.
Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.
Asti Spumante « GANCIA ».
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

LE CHAMPAGNE
VEUVE CLICQUOT
EST TOUJOURS LE PLUS ESTIMÉ

AGENCE GÉNÉRALE :

4, rue de l'Écuyer, BRUXELLES

Tél. 12.07.31

SANDEMAN
(REGISTERED TRADE MARK.)

Port & Sherry

Est. Oporto 1790

ADRESSEZ-VOUS A DES

Maisons anciennes et spécialisées

45, rue Ulens, BRUXELLES

Tél. 26.47.55

VINS - Rouges - Blancs - Rosés
CAVES St-LUCIEN

Importation directe de la propriété
BEL. ABBÈS (dépt. Oran) ALGERIE

VINS 12° rigoureusement naturels
meilleure qualité
prix raisonnables

Direction et Bureaux : **H. BEECKMANS**

34, RUE VANDERSTICHELEN - BRUXELLES

15,50,24

Tél. 21,06,97

26,83,09

Dégustation à l'Exposition 1935
Stand, avenue Astrid (près pavillon Vie Catholique)

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune
à Montegnée-lez-Liège
Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

**ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ
POUR USAGE DOMESTIQUE :**

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

**SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU**

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

**CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE
QUALITÉ**

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : **PIC DU MINEUR**,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

**Pour cuisiner
vite et bien...**

exigez du charbon de la

S. A. DU

Charbonnage du Bois d'Avroy

à Sclessin-Ougrée

Téléphone Liège 284.26 et 103.16

CHARBON FLAMBANT, A HAUT POUVOIR CALORIFIQUE

calibré 10/20 — 20/35 — 35/60 — 60/90 — criblé
particulièrement recommandé aux

**Communautés,
Pensionnats,
Restaurants, etc.**

INDUSTRIELS! Faites un essai de nos produits, ils vous
donneront le maximum de satisfaction, tant en poussier
brut qu'en lavé 0/10, 5/10, 10/20.

La Société Anonyme
DES
Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des
produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES.
(Gros, gailletteries, gailletins, têtes de moineaux, braisettes lavées
20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques
même pour des usages spéciaux : les gailletins notamment sont
recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35
conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent
également des

Boulets de luxe

très propres, marqués **V**, d'un poids de 45/50 et de 150 grammes,
dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans
mâchefer, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières,
feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à BASCOUP (Hainaut)

Téléphone : Bascoup n° 14.

Qualité I. O.N.C.

Charbonnages de la GRANDE BACNURE
à Coronmeuse-lez-Liège.

Charbons Demi-Gras | pour usages domestiques - Restaurants.
GERARD-CLOES | Pensionnats - Communautés.

pour feux continus.
et Chauffage Central.

PETITE BACNURE
Charbons Anthracites.

Tous nos Charbons sont classés en 1^{re} qualité par l'Office National des Charbons (O.N.C.)

OLIDA

JAMBONS SALAMIS
CHARCUTERIES CONSERVES
TOUS PRODUITS DE CHOIX

Neuf usines de fabrication dont une en Belgique

22, RUE ROPSY-CHAUDRON, BRUXELLES
(près des Abattoirs de Cureghem)

Téléphones : 21.54.32
21.10.43

Adresse télégraphique :
Olldabel. Bruxelles

Grand Prix à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1935.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, BRUXELLES

610.

GROS SPÉCIALITÉ DE SAUCISSONS SECS FINS **GROS**
pour Charcuteries et Comestibles

G. Ongena-De Wachter

Rue Ropsy-Chaudron, 13^{bis}, BRUXELLES

Téléphone 21.60.90 Reg. Comm. 30255 Ch. Post. 856.97

Ici rien que des produits de premier choix

Tout l'assortiment en saucissons secs,
jambons d'Ardennes, jambons en boîtes
et jambons Cobourg

Tissus et Confections en tous genres

Etienne & Jean VAN OOST

Anolonne Maelon Van Oost-Verschueren et Paul Van Oost
Fondée en 1865

Quai du Château, 7

COURTRAI

Chèques postaux 18314.

Téléphone 68

Confections ouvrières et Lingerie pour Dames,
Chemises, Chemises de nuit, Combinaisons, Pantalons,
Pyjamas, Tabliers, Layettes. — Draps de lit et Tapes d'oreillers. — Bonneterie.

SPÉCIALITÉS POUR COUVENTS, PENSIONNATS, ETC.

VIANDOBELGE

Société Anonyme

FABRIQUE MODÈLE

LA FINE CHARCUTERIE DES GOURMETS

SAUCISSONS DE 1^{er} CHOIX :

SPÉCIALITÉS :

de Paris

Charcuterie fraîche

» Jambon

Pâté de foie de Strasbourg

» Langue

Saucisson de foie

» Cervelas

Tête pressée

» Francfort, etc.

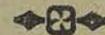
Salamis divers, Jambons, etc.

106-110, rue A. Van den Peereboom

BRUXELLES

Adr. télégr. : VIANDOBELG

CHARBONS, COKES, BRIQUETTES, BOULETS



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Téléph. 10008

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

809

Société anonyme pour la Fabrication de Produits d'Alimentation
270, rue St-Denis, Bruxelles-Forest

Téléphone : 44.95.81 et 43.14.97. Compte Ch. Post. n° 149.43
R. Oom. Brux. : 76.912 Banq. : F. M. Philippson et Cie

Salami - Saindoux - Salaisons

Charcuterie - Conserves - Jambons

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSWERMAM, 20-22, AMSTEL

714

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts

par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par !

Rayson
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes



SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807